
600027749Z

A

C E

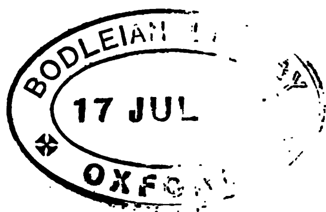
...E S

...AU, L...
... S...

I É M E

...N T

...dolphe, C
...omte de M...
...n V. du ...
... Connétab...
... Boucicau...


BODLEIAN
17 JUL
OXF



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE LA
FRANCE,

CONTINUÉES

Par Monsieur l'Abbé PÉRAU, Licentié, de la Maison & Société de Sorbonne.

TOME SEPTIÉME.

CONTENANT

Charles Martel. Raoul *ou* Rodolphe, Comte de Vermandois. Simon, Comte de Montfort. Gaucher de Châtillon V. du nom, Connétable de France. Le Connétable de Clisson. Le Maréchal de Boucicaut.



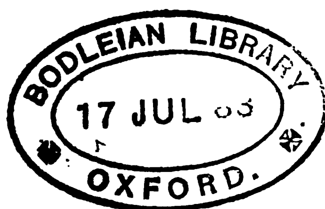
A AMSTERDAM,

Et se vend

A PARIS, chez KNAPEN, au bas du Pont S. Michel, au Bon Protecteur.

M. DCC. LXXI.

210.



LES HOMM

LES HOMMES ILLUSTRES

Contenus dans le Tome septième.



LES HOMMI



LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

CHARLES MARTEL, MAIRE DU PALAIS,

Sous les Rois Dagobert, Clotaire, Chilperic & Thierry.



EPUIS l'entrée de Clovis dans les Gaules, les François s'étant principalement occupés à y étendre leurs conquêtes, leurs Rois & les Ministres qu'ils choisirent, peuvent être considérés plutôt comme des chefs de guerriers, que comme des Législateurs des peuples.

Etat de la France sous les Maires.

Les premiers d'entre les François à qui les Souverains de la premiere race confierent l'exercice de leur autorité, furent les Maires; & ceux-ci doivent

être compris dans l'Hiſtoire des Généraux, puiſque leur principale fonction fut de commander les armées; mais la plupart appellés à ce haut rang par des Maîtres ſans habileté, vécurent avec auſſi peu de gloire que les Rois qu'ils ſecondoient. Et Pepin, pere de Charles Martel, fut celui qui avant ce fils illuſtre, ſe diſtingua le plus. On a penſé que ſes Prédéceſſeurs ayant à peine joui du ſouvenir de leur ſiecle, ils devoient être condamnés à l'oubli du nôtre.

Les révolutions des Etats, & les uſurpations d'une Nation ſur une autre, forment une eſpece de cahos, toujours long à ſe débrouiller; & on voit que les premiers François, contemporains des Romains ſi ſages dans leurs Loix, ſi grands Maîtres dans l'art de gouverner les hommes, laiſſerent perdre durant les troubles de la guerre juſqu'au ſouvenir de leur exemple, & ne connurent long tems qu'une Police groſſiere & que des loix barbares. Il eſt vrai que les Romains devenus lâches auſſi-tôt qu'ignorans & ennemis des Arts, vaincus par les peuples féroces du Nord de l'Europe, après qu'ils eurent abandonné les ſciences, comme ils l'avoient été avant de

les connoître & de les reſpecter, ſen bloient avoir perdu en même tems le courage, leur ſageſſe & leur grandeu Devenus le mépris des Nations vict rieuſes, ces Maîtres du monde fure oubliés auſſi-tôt que vaincus. Leu Loix reſtoient, mais les vainqueu n'en connurent point l'utilité, ou d daignerent de s'en ſervir, & ils vo lurent établir ſur les peuples ſubj gués le pouvoir arbitraire dont avoient l'uſage ſur leurs troupes.

Les François toujours armés ne co noiſſant en effet d'autres droits, & reſpectant que la force, les talens m litaires étoient les ſeuls qu'ils s'effo çoient d'acquerir, & ils ſembloie vouloir triompher de la néceſſité d

fortune : tous entreprirent de dominer. Après avoir ſoulevé le peuple en le vexant, ils ſe montrerent diſpoſés à ſe ſoulever eux-mêmes, & n'apporterent aux pieds du Trône qu'une fidélité ébranlée par l'intérêt, & que lui ſeu pouvoit raffermir.

La déſobéiſſance a preſque toujours ſa premiere ſource dans la confuſion que fait naître l'incapacité des Supérieurs, dans tout ce qui leur eſt ſoumis. Il fut impoſſible au peuple & aux grands de ſuivre l'arrangement mal compoſé, que des Rois & des Conſeillers inhabiles avoient pris ſans connoiſſance & ſans réflexion, & la Nation ſe trouva plongée dans des deſordres continuels. Pepin fut le premier, depuis Clovis, qui paroît avoir ſongé à la néceſſité indiſpenſable d'un Gouvernement politique, fondé ſur le beſoin plutôt que ſur la diſpoſition des peuples, mais qui étant émané d'une prudence particuliere convient au bien général. Cherchant avec ſoin la cauſe du trouble qui régnoit par tout, il le trouva dans le défaut national, qui eſt d'aimer une poſſeſſion brillante & acquiſe promptement, plutôt qu'un établiſſement ſolide & paiſible; & encore dans la lâche oiſiveté des deſcen-

dans de Clovis, à qui il ſongea d
lors à enlever le Trône.

Le défaut d'ordre régnant par-to
les rangs des ſujets, ni même les dro
du Souverain, n'étoient point enc
marqués, & le peuple regardoit
grands Seigneurs, ſur-tout ceux
qui dépendoient les graces, avec a
tant de reſpect que leurs Rois; la M
rie devint héréditaire, & ceux qui p
ſédoient cette éminente dignité, ſe p
valant pour la plupart d'uue haute na
ſance, de grandes richeſſes, & du d
ſordre général, avoient d'autant moi
de ſcrupule à augmenter leur pouv
aux dépens de l'autorité royale, qu'
la regardoient en quelque ſorte, co
me une acquiſition ainſi que leur Ma

s'étoient diſtingués dans toutes les entrepriſes qui avoient achevé la conquête des Gaules : il en poſſédoit des Provinces entieres, de ſorte que Pepin pouvoit regarder comme une injure du ſort contre ſa Maiſon, plutôt que comme une faveur due à Clovis, qu'on eût accordé la Couronne à ſa poſtérité. On doit dire auſſi que, pendant la courte durée de la premiere race, le Trône parut électif, ou du moins les Grands ſemblerent aſſez indifférens pour ſoutenir le droit héréditaire ; ce qui rehauſſoit encore l'eſpérance de Pepin en diminuant ſes ſcrupules.

Il ſe trouva Maire du Palais de Dagobert II qui regnoit ſur l'Auſtraſie, le plus conſidérable des Etats dont la Monarchie Françoiſe fut compoſée. Ce Prince ſans génie & ſans goût pour les affaires lui en abandonna le ſoin ; & Pepin uſant de la puiſſance qui lui étoit confiée, pour l'exécution de ſes grands deſſeins, s'efforça d'acquerir de la ſupériorité dans les Cours des autres Rois François, auſſi gouvernés par des Maires. Tout concourut à le favoriſer, l'incapacité des Rois, l'avidité des Grands, occupés ſeulement du ſoin d'acquerir, l'accablement des peuples qui ſoupiroient après l'ordre, &

les troubles domeſtiques dont les Cours voiſines étoient agitées.

Ebrouin étoit alors Maire du Palais de Thierri, auſſi entreprenant mais beaucoup moins habile que Pepin, il vouloit à la fois deux choſes incompatibles ; ſatisfaire ſon ambition, & ſe plonger dans la molleſſe. Le défaut d'aſſiduité, & la contradiction de ſa conduite avec ſes deſſeins les faiſant échouer, il vouloit regagner par la violence ce qu'il avoit perdu par incapacité. Où l'ordre manque tout eſt tyrannie ; il abuſa de ſon pouvoir pour maltraiter les Grands, & prenant auſſi mal ſes meſures pour faire réuſſir les projets de ſa vengeance que ceux de ſon ambition, au lieu de diminuer la puiſſance des Grands, il ne fit qu'augmenter leur haine, dont enfin il fut la victime. Un d'entr'eux le tua, & trouva un sûr azile dans la Cour d'Auſtraſie ſous la protection de Pepin.

Pepin donne azile à l'aſſaſſin d'Ebrouin.

Les violences d'Ebrouin & la haine générale dont il étoit l'objet, firent qu'on s'intéreſſa au ſalut de ſon aſſaſſin & de pluſieurs Seigneurs de la Cour de Neuſtrie, qui s'étoient avant lui réfugiés auprès de Pepin ; ce Maire demanda leur rappel à Varanton, ſucceſſeur d'Ebrouin, & celui-ci crai-

gnant l'effet de l'impunité, ayant refuſé la grace des proſcrits, Pepin entra dans la Neuſtrie avec une puiſſante Armée, ſous le prétexte de les protéger, livra bataille à Varanton, le vainquit, le tua de ſa main, & diſpoſant de tout dans l'Etat, comme ſi la victoire l'en eût rendu le maître, il força le Roi Thierri à prendre pour Maire un de ſes Partiſans. Ce dernier étant mort peu de tems après, il ſe fit reconnoître Maire de tout l'empire François.

Pepin commença dès-lors à exercer un pouvoir ſans bornes, n'ayant pour guides que ſa volonté & ſa politique; cependant il s'appliqua à donner une forme au Gouvernement, de la force aux loix; & la France lui auroit été redevable du repos & de la tranquillité dont un Etat ne peut jouir que par le concours du bon ordre & de la juſtice, ſi Pepin étant parvenu ſans être aſſis ſur le Trône, au même degré de puiſſance que les enfans de Clovis, ne ſe fût comme eux endormi dans la molleſſe. Ses grands deſſeins demeurerent imparfaits; & ſongeant à jouir de ce qu'il avoit fait, plutôt qu'à achever ce qu'il avoit à faire; il ſe plongea dans les plaiſirs.

On étoit de ſon tems peu ſcrupuleux ſur les divorces. Sa femme Plectrude

se vit répudiée pour une jeune étrangere nommée Alphaïde d'une rare beauté. Pepin se laissant entraîner par les mouvemens de sa passion, l'épousa & eut d'elle Charles, surnommé depuis Martel, à cause, dit-on, des grands combats qu'il rendit durant le cours de sa vie. Alphaïde & son fils occuperent depuis toute l'attention de Pepin : il vouloit faire ce dernier le successeur de sa place & de ses projets au préjudice de ses aînés, & pour ne point entendre les plaintes continuelles de Plectrude, il la fit enfermer. Ainsi Charles demeura seul auprès de son pere avec Alphaïde, qui eut soin de solliciter pour lui l'amitié des Grands, dont elle prévoyoit qu'il auroit besoin un jour. 716.

Les Courtisans si différens de ceux des siecles éclairés semblables au nôtre, pour la politesse & l'intelligence, étoient les mêmes pour l'intérêt; ils se tournerent du côté de la faveur ; Plectrude se vit abandonnée, & ses enfans demeurerent à la Cour avec peu de considération. Le Clergé même, toujours attentif aux actions des Grands, pour augmenter ses droits aux dépens de leurs défauts, ne murmura pas du divorce scandaleux de Pepin, soit que

716. les Reglemens Ecclésiastiques fussent, aussi peu observés que les Loix civiles, ou que l'on jugeât convenable de tolerer quelques foiblesses au bienfaiteur des Eglises.

Pepin avoit fait un grand nombre de fondations en faveur des Moines, qui étoient les sçavans du tems & les maîtres du peuple : ils le justifierent, & Charles Martel posséda long-tems la bienveillance du Clergé à cause du souvenir des présens de son pere. Pepin affoibli par l'âge, & plus encore par les excès de sa vieillesse, mourut après avoir partagé les plus belles Provinces du Royaume entre ses enfans, comme si de l'avoir gouverné avec sagesse, lui avoit donné un droit de possession équivalent à celui de la conquête.

Mort de Pepin.

La place de Maire du Palais avoit été destinée à Charles; mais Plectrude profitant de la jeunesse de ce Prince & de la foiblesse d'Alphaïde, arriva brusquement à la Cour avec des troupes, les enleva tous deux, les fit enfermer à Cologne & s'empara de la Mairie. Rainfroi le plus grand des Seigneurs qui restoient à la Cour, refusa de reconnoître l'autorité de Plectrude, & faisant rougir les François d'obéir à une femme, il assembla une armée, marcha contr'elle, & la vainquit dans

Plectrude s'empare de la Mairie.

les environs de la forêt de Cuſe,
des branches des Ardennes. Pleɛt
réduite à fuir, donna de nouveaux
dres pour qu'on reſſerrât Charles
Cologne; parce qu'elle craigno
jonction avec Rainfroi; mais on
mal obéi dans l'infortune; les Ga
de Charles craignant ſa vengeance
revenoit à la Cour, l'obſerverent a
moins de ſoin: & l'un d'entr'eux n
mé *Aune* ou *Auge*, ayant comp
avec ſes camarades, lui donna
moyens de ſortir de priſon.

La France déchirée de guerres c
les, ſe reſſouvenant du repos dont
avoit joui ſous Pepin, témoigna
grande joie à la délivrance du ſeu
ſes fils capable de l'imiter. Ses a

craignirent pour la suite des desseins
716. qu'il formoit. Ce fut néanmoins cet homme persécuté au sortir de l'enfance, dénué de forces, presque encore dans les fers, mais sage, élevé avec soin, & appliqué aux affaires, qui exécuta les grands projets de Pepin, terrassa ses ennemis, acheva d'établir l'ordre dans la France, & mit le Trône dans sa famille. Il dut tous ces avantages à son éducation.

Pepin & lui plus habiles que tous les autres François, en devinrent les maîtres. La force ne fut pas le principal moyen de leurs succès, elle seconda le génie & l'application.

Charlemagne, son petit-fils, doué de plus de lumieres, fruit d'une éducation encore plus cultivée, ne devint le fondateur d'un grand empire, qu'après avoir été le restaurateur des lettres, à qui il devoit la capacité qui fait la puissance. L'Histoire offre deux époques fameuses de la décadence de notre Monarchie, toutes deux annoncées par le mépris des beaux arts; & jamais on n'a vu au contraire le talent de gouverner les hommes & de conduire les armées porté à un si haut point, les Etats ne furent jamais si heureux, si florissans & si tranquilles, que dans le tems de la splendeur des sciences, d'où provien-

nènt tous les talens, & la véritable ſource de l'abondance & des grandeurs qui les ſuivent. 716.

Plectrude encore occupée à réparer ſes forces, voulant favoriſer le parti de Charles, afin de pouvoir ſe maintenir contre Rainfroi, permit à un grand nombre de ſes ſoldats, d'aller groſſir l'armée du fils de Pepin; mais ils y porterent le malheur qui les avoit ſuivis ſous Plectrude. Charles combattant malgré lui avec des forces inégales fut vaincu par Rainfroi, & toute la France le croyoit perdu ſans reſſource. Lui ſeul conſervant l'eſpérance, il raſſemble les débris de ſon armée, l'augmente des troupes de quelques Seigneurs qu'il eut l'adreſſe d'enlever à Rainfroi, & marcha une ſeconde fois contre lui. Rainfroi mépriſa trop un ennemi vaincu; il ne remarqua pas les précautions extraordinaires que Charles prenoit pour occuper toujours des poſtes avantageux, afin de pouvoir attaquer ſans riſque, & de n'être point forcé au combat; cet art ignoré juſques-là en France ne pouvoit être reconnu. La ſécurité de Rainfroi, ou plutôt l'incapacité de ce Général dans l'art militaire, livra ſon arriere-garde à Charles, qui la tailla en pieces en un lieu nommé Ambleuſe.

Il s'al[lie] avec Plectrude.

Cet avantage enfla le cœur des ſol-

Com[...]

716. dats, & l'attribuant plutôt à leur courage qu'à la conduite prudente de Charles, ils le presserent de donner une bataille générale. Son dessein avoit été de cotoyer toujours l'armée de Rainfroi & de la ruiner par des attaques imprévues; mais il fut obligé de céder à l'impatience du soldat, & ayant seulement différé cette grande action jusqu'à ce qu'il eût trouvé un lieu favorable, il offrit le combat à Rainfroi. Ce Général, dont l'armée étoit beaucoup plus forte que celle de son ennemi, examina peu les désavantages du terrein; il se battit avec beaucoup de valeur, mais sans ordre; & après avoir vu long-tems balancer la victoire, elle se déclara pour son ennemi. La défaite d'un Général aussi renommé que Rainfroi répandit par-tout la terreur du nom de Charles; & ce qu'il fit après la victoire, ne laissa aucun doute sur la haute fortune qui l'attendoit.

Déroute Rainfroi.

Charles prend Cambrai.

Cambrai étoit dès-lors une ville puissante, & après Paris une des plus considérables de l'Empire François. Charles l'assiégea, la prit, & tournant ensuite vers la Germanie, il suivit le chemin de Cologne où Plectrude s'étoit enfermée avec les trésors de Pepin,

Au bruit de l'approche de Charles, elle fit entrer des troupes, des vivres, des munitions, & se mit en état de soutenir un siége. Le vainqueur avoit cru que sa marche effrayeroit Plectrude, & cette femme altiere ne parut pas même touchée de ses menaces; elle lui refusa l'entrée dans Cologne, qu'il demandoit, disoit-il, seulement pour conférer avec elle; mais pendant que Charles parlementoit avec sa belle-mere, les Bourgeois de Cologne mécontens de sa conduite & redoutant la vengeance de Charles, lui ouvrirent les portes. Plectrude eperdue de se voir livrer à son ennemi, se renferma dans son Palais attendant la mort. Charles usa au contraire d'une grande modération envers elle; il lui laissa même la liberté, par considération pour les habitans de Cologne qui la lui demanderent, & ne la priva que des trésors de son pere, dont il se rendit maître.

716.

Cependant Rainfroi alarmé des progrès rapides de son concurrent, employoit tous les moyens capables de se soutenir, quelquefois il tentoit la fidélité des Seigneurs attachés au parti de Charles; quelquefois il lui suscitoit des ennemis étrangers toujours formidables à la France, tels que les Bavarois & les Saxons,

719. Ces deux nations belliqueuses tributaires de la Monarchie Françoise, supportoient à regret un joug indigne de leur courage, & avoient presque toujours les armes à la main pour s'en délivrer. Depuis la mort de Clovis qui les avoit vaincus, leur audace s'étoit accrue par la mollesse de ses descendans; on s'étoit mis d'abord peu en peine de punir leur désobéissance, & Pepin étoit presque le seul qui eut entrepris de les dompter. Ils se souleverent durant ces derniers troubles de la France, & Charles fut obligé de marcher cinq fois contr'eux, diminuant à chaque fois leurs forces par de sanglantes défaites, mais ne diminuant rien de la volonté déterminée où ils étoient de se voir libres.

Il marche contre les Saxons.

Charles ayant perdu beaucoup de tems & un grand nombre d'hommes à ces longues expéditions, n'avoit pu suivre ses vues pour abattre Rainfroi, en s'assurant la même autorité dont Pepin avoit joui après moins de travaux, & son concurrent trouvant l'occasion favorable, & la partie moins inégale entre Charles & lui, parut de nouveau en campagne. Les avantages furent long-tems balancés, & les amis de Charles craignirent plus d'une fois

pour sa fortune ; mais enfin elle l'emporta sur celle de Rainfroi, qui fut encore vaincu & reculé dans le fond des Provinces du Nord. Il y porta son courage ; & ses malheurs augmentant sa prudence, les mesures qu'il prit pour se rétablir parurent plus sages que jamais. 719.

La vaste puissance de Charles ne pouvoit être abattue par les seules forces d'un adversaire tant de fois vaincu, il falloit pour l'achever l'union de ses ennemis ; le plus redoutable de tous étoit Eudon, ou Eudes Duc d'Aquitaine, issu d'Aribert frere puîné de Dagobert I. & protecteur déclaré des descendans de Clovis. Il regardoit Charles Martel comme l'usurpateur des droits de sa Maison, & quoique ce Maire affectât de traîner par-tout à sa suite un Roi de la race de Clovis, il étoit aisé de voir que son dessein étoit pris d'en détruire la postérité ; Rainfroi fit valoir auprès de Eudes le soin qu'il avoit eu de faire couronner Chilperic après la mort de son pere, accoutumant les François à le respecter, au lieu que Charles sembloit n'avoir donné le sceptre à Clotaire que pour avoir un Roi au rang de ses sujets.

Les intérêts du Duc d'Aquitaine

s'accordoient avec les desseins de Rain-
719. froi; le premier voyoit la race de
Guerre de Charles avec le Duc d'Aquitaine.
Clovis prête à s'éteindre, & sa succession le regardant, il ne pouvoit rien lui arriver de plus contraire que d'avoir un jour à la disputer contre Charles Martel; Eudes se plaignoit donc hautement de ce Maire, lui reprochant de vouloir s'emparer de la Royauté, ce qu'il prétendoit prouver par le soin qu'il prenoit d'éloigner les Grands de l'Etat de la personne de Clotaire, de n'instruire ce Prince d'aucune des affaires du Gouvernement, & de ne le former à aucun exercice militaire, le tenant enfermé dans une ville, ou sous ses tentes au milieu d'une foule de concubines gagées, pour augmenter son penchant à l'inaction & à la volupté.

Il est vrai que Charles, songeant à mettre avec moins d'apparence d'usurpation, le Trône dans sa famille, desiroit que ce qui restoit des enfans de Clovis ne laissassent pas de postérité, & ne vouloit laisser à Clotaire aucune part au Gouvernement. Les plaintes d'Eudes furent trouvées justes; ce que l'envie avoit suscité d'ennemis à Charles approuverent l'alliance de ce Prince avec Rainfroi, & le premier se trou-

vant alors occupé à une expédition contre les Bavarois, cette union à laquelle il ne s'attendoit pas, lui causa tant d'inquiétude, qu'il en tomba dangereusement malade à Treves. 719.

Depuis le commencement de sa fortune, Charles Martel l'appuyant principalement sur l'affection de ses soldats, s'étoit trouvé obligé de leur faire des largesses continuelles; les trésors de son pere avoient bien-tôt été épuisés par ces profusions forcées; & quoiqu'il sçût combien la haine des Ecclésiastiques pouvoit nuire à ses projets, il avoit été obligé, pour faire subsister ses nombreuses Armées, de dépouiller plusieurs Eglises des richesses qu'elles possédoient. Cette entreprise fut traitée de sacrilege par le Clergé, & sa maladie à Treves regardée comme une juste punition de ses violences. Il fit semblant de le croire, ou peut-être le crut-il; on dit au moins qu'étant une nuit dans son lit avec une grande agitation d'esprit, il implora le secours du Ciel; qu'un peu après un leger sommeil l'ayant surpris, il rêva que Saint Maximin qui avoit été Evêque de Treves lui parloit, & qu'après l'avoir repris de ses dissolutions il lui avoit dit: suis-moi, je te guérirai. Que là-dessus

Maladie de Charles.

Sa guérison singuliere.

719. s'étant éveillé il demanda à sa garde si elle n'avoit pas vû le Saint ; il se fit ensuite porter sur son tombeau malgré son extrême foiblesse, où après des prieres ferventes il se sentit guéri, de façon qu'en sortant de la Sacristie, il mangea & fut en état de reprendre le commandement des Armées.

Charles ne manqua pas de répandre par-tout lui-même le bruit de cette guérison miraculeuse, comme une preuve éclatante de sa reconciliation avec le Ciel ; il accorda comme par reconoissance l'Archevêché de Rouen au jeune Huguès, fils de Drogon son frere, né de Pepin & de Plectrude, quoiqu'il fût son ennemi ; & profitant de la santé qui lui étoit rendue, il repassa le Rhin & revint en France pour combattre Rainfroi. Celui-ci n'osant l'attendre, fit une diligence extraordinaire afin de joindre Eudes, à qui il confia la personne & les trésors de Chilperic. L'union de leurs troupes composa une armée formidable, avec laquelle traversant toute la France, ils vinrent chercher Charles Martel jusques dans la Champagne.

Ce Maire leur avoit laissé le tems de parcourir tant de Provinces, d'abord pour les rendre odieux aux peuples

qu'ils pilloient ; & enſuite pour v
diminuer leur armée par les morts
les déſertions. Ses troupes fatiguées
leur expédition de Baviere, avoi
d'ailleurs beſoin de repos. Charles
ſuré de leur courage, marcha enfi
l'ennemi, mais avec les mêmes préc
tions qui l'avoient juſques-là re
vainqueur ; il ſe contenta pend
quelque tems de harceler les Aquitai
& ayant trouvé dans les différens m
vemens qu'il les obligeoit de faire
facilité de s'emparer d'un poſte av
tageux, il les força de recevoir la b
taille. Eudes & Rainfroi raſſurés pa
ſupériorité de leurs troupes, reçur
Charles avec beaucoup de coura
Rainfroi commandoit une partie
l'armée, & Eudes étoit à la tête

de Charles toujours ferrés & en bon
719. ordre, étoient en état d'exécuter avec promptitude tous les mouvemens néceſſaires, au lieu que ceux de Rainfroi abandònnés à leur courage, ſe trouvoient hors d'état de ſe rallier ſitôt qu'on les avoit rompus ; de ſorte que Rainfroi, après avoir ſoutenu quelque tems le combat par de grands efforts de valeur, fut obligé de penſer à la fuite. Cependant Eudes réſiſtoit toujours, & ne pouvoit être ébranlé par les charges fréquentes des François ; mais ſitôt que ce Prince apperçut le commencement de la défaite de Rainfroi, il reçut dans ſes rangs le Roi Chilperic, & faiſant ſonner la retraite, il emmena ce Monarque avec les tréſors qui le ſuivoient.

Charles Martel content d'avoir fait quitter le champ de bataille à de ſi puiſſans ennemis, ne crut pas devoir les pourſuivre, dans la crainte de s'éloigner trop des frontieres du Royaume, menacées de nouveau par les Bavarois. Ces peuples ſi ſouvent vaincus, reprenoient ſans ceſſe les armes, perſuadés qu'on ne peut acheter la liberté de trop de ſang; Charles aſſuré que le Duc d'Aquitaine n'étoit pas alors en état de continuer ſes projets contre lui,

marcha de nouveau contre eux, réd
ſit en cendres toutes les villes qu
prit, & par des exécutions ſanglan
les mit hors d'état de ſonger ſi-tôt à
guerre.

Le Duc d'Aquitaine le voyant re
nir victorieux, ne douta point qu
ne tournât contre lui tout l'effort
ſes armes. Charles pendant ſon abſe
ce lui avoit envoyé des Ambaſſadeu
pour lui offrir la paix & redeman
Chilperic. Eudes eſpérant que la for
ne abandonnant enfin ſon ennemi
mettroit hors d'état de ſe venger
ſon refus, répondit aux Ambaſſadeu
qu'il étoit libre à un Souverain tel c
lui de donner azile à un Roi de ſa M
ſon, & qu'à l'égard des tréſors de Cl
péric c'étoit à lui même qu'il fall

ces, il consentit à appaiser Charles &
719. lui remit Chilperic avec ses richesses, achetant ainsi la paix aux dépens de la liberté de ce Prince. Rainfroi abandonné par le Duc d'Aquitaine se cantonna dans l'Anjou, Province dont il s'étoit mis en possession ; mais ses Villes peu fortifiées à cause de leur situation au milieu du Royaume étoient de foibles barrieres contre le ressentiment de Charles. Rainfroi en convint lui-même, & aimant mieux avoir recours à sa générosité que de provoquer plus long tems sa colere, il se rendit à lui à discrétion.

Charles Martel flatté de cette confiance d'un concurrent, qui après tout étoit toujours à craindre, voulut par un trait de magnanimité effacer le souvenir de quelques violences que la nécessité des tems l'avoit forcé de commettre; il reçut Rainfroi avec beaucoup de bonté, lui donna un rang distingué à la Cour & lui conserva même la jouissance du Comté d'Anjou, malgré le conseil de ceux qui le sollicitoient de s'en emparer pour ses enfans ; mais pour ne plus laisser aucun lieu aux prétentions de Rainfroi, il le fit convenir hautement de l'impossibilité de les soutenir ; & par une politique plus

éclairée qu'on ne devoit s'attendre d
génie de ſon temps, il voulut que l
Nation aſſemblée pour juger entre l
& Rainfroi, décidât que le derni
n'avoit jamais été pourvu légitim
ment de la Mairie, ce qui imprima da
l'eſprit des peuples un nouveau reſpe
pour ce titre, en juſtifiant la condui
paſſée de celui qui la poſſédoit.

Eudes plus éloigné que jamais de ſ
grandes eſpérances ſur la ſucceſſion
la Maiſon de Clovis depuis la derni
re guerre que Charles lui avoit fait
voyoit avec chagrin la ſoumiſſion
Rainfroi, dont il avoit abandonné
prétentions à regret. Charles l'av
plutôt étonné que vaincu dans ſon
pédition d'Aquitaine, & ſans dout

719. leur domination ; & ne se promettant rien moins que la conquête de l'Europe entiere, ils entrerent ensuite dans la France par la Guyenne & le Languedoc. Cette invasion d'un peuple nombreux accoutumé à vaincre, donna de l'inquiétude à toute la Monarchie, & l'on pensa de tous côtés à la défense commune. Le Duc d'Aquitaine comme le plus menacé, se trouva le premier en état de combattre. Ce fut en cette occasion que l'on reconnut la supériorité du Maire des François sur tous les guerriers de son tems. Des débris des Armées vaincues par Charles Martel, Eudes en composa une qui triompha des Sarrazins ; ils se virent obligés après plusieurs combats de repasser honteusement les monts, emportant avec le regret de leur défaite, un violent desir de se rendre maîtres dans un tems plus heureux des riches Contrées du Languedoc, dont ils avoient eu le temps de connoître la fertilité.

Ces nouveaux ennemis occupés par d'autres desseins furent néanmoins quelque tems sans reparoître; mais leur inaction ayant donné lieu à de nouvelles divisions entre le Maire du Palais & le Duc d'Aquitaine ils résolurent d'en profiter. Chilperic & Clotaire

tous deux Rois, l'un du parti qu'avoi
soutenu Rainfroi, l'autre de celui d
Charles Martel, après avoir vêcus ég
lement ignorés, & jouets de leurs Mi
nistres, moururent à peu près dans le m
me temps. Ainsi la Couronne demeu
ra vacante & plus que jamais l'objet d
l'envie de Charles, qui eut d'abord u
violent desir de profiter de cette ci
constance pour s'en emparer; ma
n'osant se compromettre avec la N
tion, en qui il reconnut sinon de l'a
tachement pour le sang de ses Rois
au moins beaucoup d'éloigneme
pour son usurpation, il mit peu de te
après sur le Trône le Prince le plus i
capable de l'occuper, qui étoit Thie
de Chelles fils de Dagobert II. On l'

grande autorité dont il jouissoit, ses
726. longs travaux, les périls continuels des guerres sanglantes qu'il avoit sans cesse à soutenir, ni les fatigues d'un gouvernement pénible, ni même le consentement des Principaux de la Nation lui donnassent aucun droit de faire ainsi passer la Couronne sur la tête de celui des Princes du Sang de Clovis qu'il voudroit choisir, & qui étoit toujours le moins en état d'en soutenir la gloire. Eudes étant le seul ennemi qui pût nuire à Charles, & dont les desseins s'accordassent avec la puissance, il prenoit ses mesures pour l'accabler, lorsque les nouveaux troubles de la Baviere, interrompant encore une fois un aussi important projet, le rappellerent dans cette Province; & Eudes profitant de son éloignement alloit entrer sur ses Terres, quand il se vit à son tour attaqué par les Sarrazins.

Le Duc d'Aquitaine ne pouvant
732. soutenir à la fois les efforts de deux ennemis si formidables, laissa achever tranquillement à Charles son expédition contre les Bavarois, fit la paix avec lui, & demanda même son secours, souhaitant néanmoins avec ardeur de pouvoir suffire à sa défense, & de n'être pas obligé de recevoir un pareil Allié dans ses Etats.

Abderame qui commandoit l'Armée Sarrazine, avoit en Espagne la même autorité que Charles Martel avoit en France, & paroissoit animé d'une ambition au moins égale à la sienne. Dans le dessein de subjuguer tout à coup la France entiere, & de réparer par une conquête aussi éclatante le premier affront que sa Nation avoit reçu, il avoit levé deux puissantes Armées, l'une destinée pour la Bourgogne, l'autre pour l'Aquitaine, & qui devoient se rejoindre dans la Neustrie, afin de soumettre ensuite le reste des Gaules. Ce projet étoit digne de la fierté des Maures, mais difficile à exécuter contre des François. 732.

Eudes aidé du Duc de Gascogne dont les Etats étoient aussi exposés que les siens, entreprit d'arrêter avec lui ce torrent, & après avoir feint de céder à la crainte pour attirer ses ennemis en des lieux favorables, il osa présenter la bataille à Abderame, quoiqu'il eût à peine le tiers des troupes qui suivoient ce Général. Le combat dura long tems. Les Aquitains & les Gascons animés de ce courage bouillant, qui les distingue encore aujourd'hui, soutenoient par des prodiges la multitude de leurs ennemis. Eudes sur-tout se signala par

des actions héroïques, & la victoire
732. étoit à lui, si la seule valeur avoit pu l'obtenir; mais le Duc de Guyenne, sur l'expérience duquel Eudes comptoit beaucoup, ayant été tué & ses troupes enfoncées, il voulut se réserver pour une journée plus heureuse. Le Prince fit la retraite avec assez d'ordre, & marcha aussi-tôt pour joindre Charles Martel qui étoit alors le seul appui qui lui restoit.

Charles triomphe des Sarrazins.

Charles Martel pénétrant le motif qui avoit porté le Duc d'Aquitaine à combattre avant leur jonction, ne s'étoit pas pressé d'entrer dans ses Etats, & avoit appris sans s'étonner les ravages qu'Abderame victorieux commettoit dans le Languedoc & dans la Guyenne: c'étoit affoiblir les ennemis de sa puissance dans les Gaules: mais voyant qu'un intérêt plus puissant que la premiere politique d'Eudes, avoit amené ce Prince dans son Armée, il songea à le défendre & à vaincre les Maures.

Abderame après avoir désolé la Navarre & le Bearn, brûlé Agen, Bordeaux & plusieurs autres Places, s'avançoit à grandes journées vers Tours, où il vouloit, disoit-il, aller sur une mer de sang, piller le tombeau de

Saint Martin, dont il connoiſſoit les immenſes richeſſes. Charles inſtruit de ſes deſſeins arriva en même-temps que lui dans les plaines de Poitiers & ſe diſpoſa à le combattre. La France entiere effrayée des cruautés exercées par les Maures faiſoit des vœux au Ciel pour la proſpérité des armes de Charles; c'étoit la premiere fois que ce Maire les avoit vûs réunis en ſa faveur: & devenu l'objet de l'attention de toute l'Europe, il brûloit de faire connoître qu'il ne combattoit pas avec moins d'ardeur pour la cauſe commune & pour les intérêts de la Religion, que pour les intérêts de ſa propre grandeur. On avoit répandu parmi ſes troupes que l'Armée ennemie étoit d'un million d'hommes, & cette opinion a ſubſiſté chez pluſieurs Hiſtoriens; mais le ſentiment le plus commun & le plus raiſonnable eſt qu'Abderame avoit un peu plus de cent mille hommes, ſans compter une multitude de femmes, d'enfans & de gens de ſervice dont le nombre avoit ſans doute donné lieu à l'erreur populaire. Quoi qu'il en ſoit, Abderame marchoit avec beaucoup de confiance, & mépriſant de telle ſorte ſes ennemis qu'à peine s'informoit-il s'il y en avoit en cam- 732.

pagne. Charles profita de cette négligence, choisit avec art un poste aussi
732. avantageux au petit nombre que contraire à la multitude, ensuite il attendit Abderame.

Ce Général surpris de rencontrer sur son passage un ennemi de la réputation de Charles, & voyant la fiere contenance des troupes qui le suivoient, commença à croire la conquête de la France moins facile; néanmoins se rassurant sur le nombre de ses soldats, il les mit en ordre & commença une des plus sanglantes batailles dont l'Histoire nous ait conservé le souvenir. La magnificence ordinaire aux Maures les faisoit aller aux combats revêtus d'habits superbes; ils étoient tous couverts de soie, & leurs armes dorées chargées de pierreries, sembloient plutôt être faites pour orner ceux qui les portoient que pour nuire à leurs ennemis. Les soldats de Charles Martel au contraire armés à la façon des anciens Gaulois, se couvroient sous de grands boucliers garnis de cuirs épais & de lames de fer; ils tenoient dans leurs mains robustes & exercées à la fatigue, de longues piques & de forts javelots contre lesquels les fleches & les carquois ouvragés des Maures ne pouvoient résis-

ter. D'ailleurs Charles Martel n'avoit voulu être suivi dans cette expédition importante que par ses troupes les plus agguerries, & les mêmes qui avoient vaincu sous ses ordres les peuples belliqueux de la Saxe & de la Baviere. En combattant les Maures ils ne furent embarrassés que de leur multitude; les fuites concertées & soudaines de ces ennemis les dérobant aux coups qu'ils leur portoient, les exposoient aux leurs lorsqu'ils revenoient subitement à la charge par un exercice militaire inconnu aux François; mais si-tôt que leurs escadrons épars s'approchoient des rangs serrés de l'Armée chrétienne, on les accabloit de coups de piques, & les javelots lancés avec vigueur les atteignoient dans leur fuite.

732.

Stratagême du Duc d'Aquitaine.

Ils auroient cependant disputé la victoire de cette sorte & fait durer le danger, sans la sage conduite du Duc d'Aquitaine. Ce Prince encore plus intéressé à la victoire que Charles Martel, & plus instruit que lui de la discipline des Maures, lui avoit demandé un corps de troupes avec lesquelles il s'étoit posté dans un lieu dont il pouvoit voir les mouvemens des deux Armées. Il choisit l'instant où

732. Abderame poussé vivement par Charles étoit entierement occupé du soin de soutenir ses efforts, & fondant sur les équipages où se tenoient les femmes & les enfans, il leur inspira tant de frayeur que fuyant éperdus dans les rangs de leur Armée, ils y répandirent la crainte & le désordre. Eudes encouragé par le succès de son attaque, les suivit de près, taillant en pieces tout ce qui s'opposoit à son passage. Alors Abderame déjà presque vaincu par Charles, trop pressé pour espérer de faire une retraite, prit ouvertement la fuite à l'approche du Duc d'Aquitaine, laissant un nombre prodigieux de morts sur la place, & un butin immense qui devint le partage des soldats vainqueurs. La générosité de Charles Martel en une occasion où sa valeur lui avoit fait acquérir tant de gloire, le rendit l'idole de ses troupes; il leur abandonna tout le butin quoiqu'il renfermât des richesses dignes d'être acquises par les plus grands Rois, & ne songea qu'à exterminer les malheureux restes de l'Armée vaincue, afin d'inspirer aux Maures une si grande terreur du nom François, qu'ils n'osassent plus penser à rien entreprendre contre leurs Provinces.

Le Clergé de France avoit extrémement craint les progrès de l'Armée Sarrazine, dont la victoire eût été suivie de leur ruine entiere, & leur reconnoissance donna d abord à Charles le titre de défenseur de l'Eglise; mais ce Maire appliqué à connoître tout ce qui pouvoit nuire ou servir au dessein qu'il avoit formé de s'emparer du Tróne, remarquant que le Clergé souhaitoit la dom nation des Rois foibles pour l'accroissement de leur autorité, & qu'ils ne souffriroient point sans peine un Maître de son caractere, son premier soin après avoir combattu en faveur de l'Eglise, fut de diminuer la puissance de ses Ministres, sur-tout des Evêques, qui dans ces temps de troubles & de guerres, devenant quelquefois par leur courage les défenseurs de leurs Diocèses, entreprenoient aussi d'y exercer une autorité indépendante de celle du Maire du Palais. 732.

Haine des Ecclésiastiques contre Charles.

Charles Martel avoit trop d'autorité sur la France pour craindre leur ressentiment, autant qu'il appréhendoit les suites de leurs entreprises. Il s'y opposa donc quelquefois par la force & quelquefois par l'adresse, appellant dans ses Armées ceux des Evêques qui se piquoient de bravoure, pour y con-

ſommer leurs revenus, & faiſant ſub-
732. ſiſter un certain nombre d'Officiers & de ſoldats aux dépens des autres. Les Moines quoique les moins maltraités ſe récrierent fort contre cette conduite. Loin de vouloir les appaiſer, & pour les punir, il mit les garniſons entieres dans leurs Monaſteres. Le ſoldat autoriſé commit des violences que Charles Martel n'avoit point ordonnées, mais qu'on lui imputa; les Moines après de longues clameurs trouverent moyen d'intéreſſer dans leur cauſe des Seigneurs mécontens & la Bourgogne ſe ſouleva contre le Maire du Palais.

Il marcha d'abord contre les révoltés, à qui il ne vouloit point donner le temps de ſe fortifier; & comme s'ils ſe fuſſent reſſentis de la foibleſſe de ceux qui les avoient armés, on les vit auſſitôt vaincus que menacés. Alors Charles irrité menagea le Clergé moins que jamais: après la mort d'un Evêque, il laiſſoit long-tems le Siege vacant, afin de jouir de ſes revenus & de diminuer le nombre des Prélats. On diſoit de lui qu'il faiſoit des Capitaines Evêques & des Evêques Capitaines, des ſoldats Moines & des Moines ſoldats, ſans vouloir écouter à ce ſujet aucunes remontrances; & en effet perſonne n'a-

voit le pouvoir de lui faire chang
conduite ; mais voulant faire co
tre que malgré les bruits répand
cette occasion au désavantage
piété, il ne négligeoit point les
rêts essentiels de la Religion, il
donna tout autre soin pour ma
contre les Frisons rébelles, & e
plongés dans les erreurs du Pagar
Leur exemple corrompoit les plu
fiers d'entre les François qui habi
les terres de leur voisinage, &
voyoit aller par crainte & par d
dans les Eglises, & par goût da
Temples. Les Frisons étonnés
puissance de Charles défendiren
foiblement leurs frontieres &
villes: mais quand ce Prince v

ciens projets à la moindre lueur d'ef-
734. pérance qui lui étoit offerte. L'opiniâ-
treté de cet ennemi rendit Charles
cruel, il ne pouvoit efpérer aucun re-
pos qu'après la ruine totale de ce Prin-
ce, & il entreprit de l'achever. Il ré-
péta donc dans l'Aquitaine les exécu-
tions fanglantes qui avoient dépeuplé
la Frize : les campagnes furent rava-
gées, les habitans égorgés, & les villes
réduites en cendres. De-là il paffa dans
la Guyenne, & revint avec la même
rapidité des bords de la Garonne aux
rivages du Rhin où fon éloignement
caufoit toujours quelques défordres.
Ces peuples indociles n'avoient juf-
ques-là éprouvé que fon courage, ils
reffentirent auffi fa rigueur; mais mal-
gré cette féverité, Charles ne pouvoit
jouir d'aucun repos : il étoit forcé de
parcourir fans ceffe toute l'étendue de
l'Empire François, toujours pour com-
battre & pour punir, & fon bonheur
en un fi grand nombre d'expéditions
n'étonne pas plus que fa vigilance ex-
trême. Il eft même difficile de com-
prendre comment il pouvoit conduire
à fa fuite de grandes armées avec tant
de rapidité, fans doute que fes trou-
pes compofées pour la plus grande par-
tie de Cavalerie, étoient poftées de fa-

çon que dans les différens quartiers
Royaume, qu'il pouvoit les réu
dans ſa marche de quelque côté que
guerre l'appellât. Au moins ſa di
gence extrême ſemble t-elle indiqu
cet arrangement dont il tira de gran
avantages. Aux guerres étrangeres ſu
cederent des troubles domeſtiqu
Abdelmelech, ſucceſſeur d'Abdera
dans le gouvernement de l'Eſpag
pour les Sarrazins, tenta la fidélité
Gouverneur de Marſeille. Il ſe no
moit Mauronte & devoit ſa fortun
Pepin; mais il n'en eſt pas plus at
ché à ſon fils. La ville ou il comma
doit avoit ſongé de tout temps à vi
en République. Le nombre de
habitans, la force de ſes murailles,

tienne ſe réveilla, & le zele de la Reli-
736. gion armant les plus foibles, Charles
Prennent Marſeille. ſe trouva bien-tôt à la tête d'une Armée nombreuſe. Les ennemis & leurs progrès l'inquietoient moins que les ſuites fâcheuſes de l'exemple de Mauronte : il avoit tracé une route inconnue juſques-là aux Gouverneurs mécontens voiſins des ennemis, & dans l'indiſpoſition générale des Grands de l'Etat contre l'excès de ſon autorité, il avoit à craindre qu'oubliant le danger de la Religion, on ne prît cette route pour lui nuire. Cette réflexion l'irrita davantage contre Mauronte, qu'il menaça des plus terribles ſupplices s'il tomboit entre ſes mains, & marcha
Charles reprend cette ville. droit à Marſeille, dont les murs ſemblerent tomber à ſon approche, tant cette ville ſi fiere de ſa puiſſance réſiſta peu à ſes efforts. Il alla enſuite aſſiéger Narbonne, où Abdelmelech avoit mis une garniſon ſi nombreuſe qu'elle pouvoit paſſer pour une Armée; le commandement en étoit confié à un Gouverneur renommé parmi les Sarrazins pour la défenſe des places, & le ſort de Marſeille lui ayant fait connoître l'ennemi contre lequel il avoit à ſe défendre, il mit tout en uſage pour obtenir la gloire de lui réſiſter

plus long-tems. Charles donna cou
sur coup plusieurs assauts à la place qu
vouloit emporter d'emblée ; mais
valeur que lui montrerent les Maure
l'ayant rebuté de ce genre d'attaque
il eut recours à la sappe, & aux secou
ses que les Beliers donnoient aux mu
railles. On entendoit jour & nuit au
tour de Narbonne le bruit horrible d
combats que les assiégés & les assi
geans se livroient sans relâche. A pei
les Maures avoient ils repoussé un a
saut qu'ils faisoient une sortie, de sor
que les troupes étoient toujours so
les armes ; ce qui les fatiguoit extrêm
ment. Charles Martel accoutumé ain
que ses soldats à des expéditions pl
promptes & plus heureuses, craign

voulant tenter à quelque prix que ce
736. fût, de lui faire lever le siege de Narbonne, assembloit une Armée pour le secours de cette place. En effet elle partit des ports d'Espagne sans cacher son dessein, & arriva sans danger dans le Languedoc d'où elle marcha droit au camp de Charles Martel. Peu accou-
737. tumé à se laisser prévenir, il fit continuer le siege par une partie de son Armée, & alla avec l'autre à la rencontre des ennemis, qu'il attaqua avec furie, dans l'espérance que leur défaite seroit suivie de la conquête de Narbonne; mais Charles gagna la bataille sans prendre la Ville, les Maures continuerent de se défendre comme si leurs compagnons n'avoient point été vain-
Mort de Thierri. cus; & le Roi Thierri étant mort sur ces entrefaites, cet accident fut un motif honnête pour la retraite que Charles méditoit; il quitta donc avec moins de regret les environs de Narbonne pour se rapprocher du centre de la France où l'on attendoit avec inquiétude quel Roi il voudroit donner à la Nation.

Après la mort de Chilperic le dessein de Charles Martel avoit été de s'emparer de la Couronne, & la seule crainte de découvrir trop tôt un si grand projet, l'avoit empêché de l'exé-

cuter. Depuis ce tems-là il s'étoit
un grand nombre de Partiſans,& av
rendu de grands ſervices à la Mon
chie ; il ſembloit même que le peu
devoit être accoutumé à ſa domi
tion ; cependant quand ſes émiſſai
parlerent de le couronner, on vit n
tre des murmures. Charles en app
henda les ſuites, & chagrin de ce m
vais ſuccès, il réſolut de ne remettr
perſonne le Sceptre qu'on lui refu
de lui donner. Ainſi la France vit
interregne de pluſieurs années, le M
re du Palais n'oſant s'emparer par v
lence de la Royauté, & la Nation n
tant pas en état de le forcer à la cé
à ſes Maîtres légitimes.

Charles par cette conduite dev

refusa de la rompre malgré les instances réiterées du Pape Grégoire, qui
737. pour gagner le Maire du Palais sembloit autoriser les vûes de ce Prince, en ne s'élevant point ainsi qu'on le sollicitoit de le faire, contre l'interregne qu'il faisoit durer en France.

La puissance des Papes s'étoit considérablement augmentée en Italie depuis la translation de l'Empire en Orient & l'invasion des Barbares. Ils avoient d'abord été Gouverneurs de Rome pour les Empereurs, & la puissance de ces Princes diminuant chaque jour, les Papes acqueroient une espece de propriété sur cette Capitale du monde. Les Rois Lombards la leur disputerent, ils prétendoient à la conquête de toute l'Italie, & que les Papes devoient se contenter des richesses & des honneurs qui leur étoient venus tout à coup, sans ambitionner de regner sur les peuples. Leurs troupes inonderent le voisinage de Rome, où elles commirent les plus grands excès, & tenterent de s'emparer de la Ville même. Grégoire occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. Il se défendit autant qu'il lui fut possible; mais ses forces n'égalant point celles des Lombards, il eut recours aux plus puissans

Le Pape envoie vers Charles.

d'entre les Rois Chrétiens. Les E
ques de France lui avoient fait dep
long-tems de grandes plaintes co
les injustices que Charles Martel l
faisoit essuyer, & il sçavoit par ex
rience que ce Prince avoit peu man
l'occasion d'augmenter son auto
aux dépens de celle des Prélats; m
se souvenant que Charles étoit le
me qui avoit combattu avec tant
gloire contre les Maures, il tenta
l'irriter contre les Lombards. Le P
lui envoya donc une Ambassade a
des présens qui consistoient en R
ques, & lui écrivit une Lettre fort
quente, où il lui donnoit le titre
Viceroi des François & de Très-C
tien. Après lui avoir peint l'injus
des prétentions des Rois Lombard

permettant pas d'entreprendre une
740. guerre si éloignée, il se contenta de faire parler au Roi des Lombards son Allié en faveur de Grégoire & de la ville de Rome. Ce Roi Barbare jugeant à la conduite de Charles Martel qu'il s'intéressoit foiblement à la cause du Pape, continua d'exercer les mêmes violences sur ses terres, lui reprochant d'aspirer à l'usurpation de la souveraine puissance, & de ménager tour à tour l'Empereur des Grecs & les Lombards, suivant qu'ils étoient plus ou moins disposés à favoriser son indépendance. Il est vrai que les Papes ne pouvoient se soutenir que par cette conduite entre deux Princes qui réclamoient à la fois la possession de la ville de Rome; il étoit important pour eux de ne point céder cette Capitale du monde à un Prince Payen, comme le Roi des Lombards, & de la garder contre l'Empereur Grec même qui se trouvoit incapable de la défendre. Gregoire envoye donc de nouveau en France, & pour cette fois avec de riches présens.

Nouvelle Ambassade du Pape.

Ses Ambassadeurs trouverent Charles malade & chagrin. Il étoit venu à bout de gagner de nouveaux avantages sur les Sarrazins; mais l'opiniâtreté de ces ennemis l'inquiétoit. Il étoit aisé de

voir à la bizarre conſtitution de le
gouvernement, qu'ils ne pouvoie
ſubſiſter long-tems en Europe, & q
leur puiſſance y ſeroit bien-tôt détru
te; c'étoit un feu violent dont l'arde
étoit plus à craindre que la durée; ma
Charles ſe trouvoit à plaindre de
qu'il s'étoit allumé de ſon tems, l'o
cupation que ſes ennemis lui do
noient, l'empêchant de mettre dans
France l'ordre qu'il y vouloit établir
d'achever ſes grands deſſeins ſur
Couronne. Ce Prince étoit donc élo
gné de penſer à de nouvelles guerre
ſur-tout avec les Lombards qui po
voient l'attaquer du côté des Alpe
pendant que les Sarrazins le comba
toient vers les Pyrenées; ce qui l'a
roit obligé de tenir toutes ſes force

retournerent à Rome fort satisfaits de
740. la réception de Charles, & répandant par-tout son dessein de venir en Italie à la tête d'une puissante Armée; mais ce bruit qui commençoit à donner de l'inquiétude aux Lombards, se dissipa bien-tôt. On apprit au contraire que Charles Martel voyant augmenter sa maladie & sa foiblesse, s'étoit retiré à Creci-sur-Oise, où il songeoit à régler les affaires de l'Etat & sur-tout celles de sa famille. Ce Prince avoit eu deux femmes, la premiere nommée Rotrude, & la seconde Sonechilde qu'il avoit épousée par un divorce avec Rotrude comme son Pere avec Plectrude. Il lui étoit né trois fils de ces deux mariages, l'aîné de tous fut Carloman, ensuite Pepin le Bref, qui obtint enfin la Couronne si long-tems desirée par son pere, & Griphon qui s'est peu signalé; ce dernier étoit fils de Sonechilde.

Charles sans s'inquiéter des plaintes que la Nation pouvoit faire, partagea le Royaume entre ses trois fils, comme s'i lui eût appartenu, non-seulement à la façon des Rois, mais encore en propriété absolue. Chacun d'eux en quelque sorte fut Souverain propriétaire de la partie qui lui échut, Charles laissant seulement la ville de Laon &

quelques

quelques autres petites places de la
cardie, à celui que la Nation voud
choisir pour Roi, en cas qu'elle re
tât ses fils. Cette disposition xcita
grandes plaintes dans toute l'éten
de la France. Charles les avoit p
vues ; & pour les rendre inutiles
avoit mandé à Verberie près de Co
piégne, ceux d'entre les Seigneurs d
il se défioit le plus ; là, après s'é
étendu fort au long sur ses travau
sur les avantages qu'il avoit procu é
la Nation en général & en particuli
& sur le repos dont l'intérieur de l'
tat jouissoit, pendant que sa person
étoit toujours exposée, il dit que
François, dont ses services avoient a
gmenté les conquêtes & la gloire,
pouvoient refuser à sa famille la co

tous approuverent ce qui avoit été dé-
740. cidé en faveur de ses enfans.

Il fut aisé de connoître que la crainte bien plus que la reconnoissance avoit arraché l'aveu de ces Seigneurs. Ils condamnerent en particulier ce qu'ils avoient approuvé en public, mais aucun n'osa s'opposer à l'exécution des desseins de Charles. Quoique mourant, il étoit encore redoutable, & d'ailleurs ses bienfaits tomboient sur trois fils en état de les défendre. Ils prirent donc sans obstacle possession de leurs partages, les mécontens attendant pour éclater, des circonstances plus favorables. Charles instruit de leurs desseins, eut au moins la gloire de les empêcher d'éclater durant le reste de sa vie, qui fut terminée le 21 Octobre sept cens

Mort de Charles Martel.

741. quarante-un à Quierci sur-Oise.

Le cours éclatant de ses conquêtes, sa haute valeur, sa vigilance, le bonheur constant de ses expéditions militaires, la grandeur de ses projets, la sagesse de sa conduite dans leur exécution, & la justesse de ses mesures pour mettre avec sûreté le nom de Roi dans sa famille, après en avoir acquis l'autorité pour lui même, l'ont placé avec raison au nombre des plus grands hommes que la France ait produit. On peut

même le mettre au rang des Générau
propres à servir de modeles, à cau
de sa rare prudence, de son activité
du discernement qui lui faisoit co
noître les avantages qu'il pouvoit tir
de la situation du terrein & de la di
position de ses troupes. Il évitoit ass
ordinairement d'en venir à une actio
générale, en quoi il a été imité par l
plus grands Capitaines venus après lu
& son attention singuliere à bien cho
sir ses postes, lui assura presque toujou
la victoire. On voit que Charles f
attaqué toute sa vie par des forces s
périeures aux siennes. Les Saxons & l
Bavarois, les Aquitains, & depuis l
Maures, lui opposerent des armées i
nombrables, sous lesquelles la vale
auroit succombé, si elle n'eût été aid

741. plusieurs siecles après lui ; mais tant de grandes qualités, les services qu'il rendit à l'Etat, ni ceux même qu'il rendit à la Religion, ne le sauverent point de la haine des Ecclésiastiques. Ce Prince n'avoit eu d'égards pour eux que dans les commencemens de son administration. Ayant depuis donné carriere à son ambition, il craignit la leur, & songea à les affoiblir, en les dépouillant des richesses immenses que le peuple accumuloit sur leurs têtes. Ce fut lui qui arrêta l'effet de cette ferveur qui étoit encore dans sa premiere force, & par qui l'Eglise se seroit enfin trouvée maîtresse des biens temporels de tous les lieux où l'on reconnoissoit son pouvoir. C'étoit chaque jour de nouvelles donations aux Monasteres ou aux Evêques, non-seulement de maisons, & de simples métairies, mais de villages & de villes entieres. Charles arrêta l'excès de ces dons qui tendoient à altérer l'autorité souveraine & l'aisance des particuliers. Le peuple ne comprit pas la sagesse de cette politique, & les plus éclairés la condamnerent jusqu'à ce qu'on eût vu Louis le Débonnaire, arriere petit fils de ce Prince, détrôné par des Evêques à la vue de toute l'Europe ; ce qui sans doute ne fût jamais arrivé, si son Bis-

aïeul avoit eu le tems de réduire la pu
ſance des Prélats François, & de fa
monter celle des Souverains à le
juſtes bornes. Mais quoique Char
n'eût point achevé ſes deſſeins con
eux, ils n'en eurent pas moins d'ho
reur pour ſa mémoire. On répan
même parmi le peuple qu'Euchere E
que d'Orléans, inquiet ſur l'état
l'ame de Charles Martel, avoit ſon
que le diable s'en étoit emparé, ai
que de ſon corps qu'il lui avoit vu ti
de ſon tombeau. On voulut voi
dit on, ce que ſignifioit un ſonge ſi
n ſte, & quelques-uns eurent la cur
ſi é de fouiller dans la tombe de Ch
les, où l'on trouva au lieu de ſon
davre un gros ſerpent, qui après s'é

prétentions en parurent mieux fondées
741. & plus respectables que jamais. Néanmoins on peut ajouter qu'il n'exerça jamais contre eux d'autres violences que de leur ôter un superflu dont on les voyoit abuser, & qu'il arriva à la suprême puissance plutôt par la force de son génie, que par l'abus de son autorité. On n'entendit parler sous son administration ni de meurtres, ni d'éxil, ni de prison, & on trouve même qu'en plusieurs occasions, comme à l'égard de Plectrude & de Rainfroi, il usa d'une grande clémence. Il sera permis de remarquer au sujet de Charles que les véritablement grands hommes peuvent être susceptibles d'une violente ambition & de bien d'autres défauts; mais qu'ils ne sont jamais accusés de cruauté.

Quoique Pepin, surnommé le Bref, se soit distingué après la mort de Charles Martel dans le commandement des Armées on ne fera point de sa vie un article; elle est comprise en détail dans l'Histoire de nos Rois. On dira seulement les principales de ses actions jusqu'au tems où il monta sur le Trône. Son partage fut la Neustrie, la Bourgogne & la Provence, avec la Mairie de France. Ne voulant point irriter la

Actions de Pepin.

Nation dans ces commencemens de f
gouvernement, il éleva sur le Trô
Childeric III, & regna sous son n
avec un succès qui le rendit l'amo
du peuple. Ses soins éloignoient
guerre de la France sans l'appauvrir
toutes ses expéditions furent a
promptes qu'heureuses. Odilon, D
de Baviere, s'étant soulevé, fut vain
& mis hors d'état d'entreprendre
nouvelles révoltes. Grippon, frere
Pepin, mécontent de son partage
des bornes étroites qu'il mettoit à
autorité, avoit été implorer le seco
du Duc de Baviere, qui fut ainsi
traîné dans sa ruine. Alors Pepin
voyant vainqueur de ses ennemis
adoré de la Nation, se mit enfin



RAOUL, OU RODOLPHE, COMTE DE VERMANDOIS,

Sous les Rois Louis VI. & Louis VII.

1094. Origine de Raoul.

RAOUL étoit fils d'Hugues, dit le Grand, Comte de Vermandois, & petit-fils d'Henri I, Roi de France. On ne pouvoit avoir une origine plus illustre; mais la grandeur de sa naissance fut le moindre des avantages qui lui procurerent les premieres dignités du Royaume. Dans son siecle, quoiqu'à peine sorti de la barbarie, le mérite seul tenoit lieu de protecteur & d'appui, & il est ordinaire, en lisant l'Histoire de ce tems-là, de voir des Moines & d'autres Ecclésiastiques, quoique peu avancés dans les dignités de l'Eglise, posséder la faveur des Rois & l'emporter sur les Princes de leur sang, & sur les Grands de l'Etat. Plusieurs raisons occasionnoient cette préférence. D'abord la déférence aveugle que l'on avoit pour des Pré-

tres ſtudieux & ſolitaires, auſſi re
pectables par les lumieres de leur e
prit, que par la régularité de leu
mœurs. Eux ſeuls étoient lettrés,
cette prérogative leur avoit mérité
vénération des peuples, moins écla
rés que de nos jours ſur les circonſta
ces étrangeres à leur utilité, mais a
pliqués à connoître & à employer to
ce qui pouvoit ſervir à leur bonheu
Une ſeconde raiſon étoit que les Pri
ces du Sang Royal, la plûpart ſouv
rains en naiſſant briguoient peu l
Charges de l'Etat qu'ils regardoie
en quelque ſorte comme au-deſſous
leur attention, & dont ils ne da
gnoient ſe revêtir que pour en abuſer
De ſorte que ſi Raoul acquit ta

exhortations pathétiques de Pierre
1094. l'Hermite animoient le zéle des Princes Chrétiens à la délivrance de la Judée. La foiblesse de son âge le mit hors d'état de prendre part à ces grands événemens, d'une autre maniere que par sa tendresse pour son pere engagé dans les périls de cette guerre de Religion. Cependant on remarquoit déja en lui une grande inclination pour les armes, & beaucoup d'ardeur pour la gloire.

On ne parloit alors dans toute l'Europe que des exploits des Princes Chrétiens dans la Palestine. Le jeune Raoul attentif à ces récits, se plaignoit de ce que sa jeunesse le forçoit à rester oisif en Europe, pendant que ses parens, ses amis & ses compatriotes se couvroient de lauriers en Asie. Il lui sembloit que les Croisés n'en devoient plus laisser à cueillir, & qu'il seroit le reste de sa vie sans avoir rien fait ni pour sa réputation particuliere, ni pour l'intérêt de la Religion. Il passa ainsi sa premiere jeunesse dans les occupations qui étoient ordinaires à la Noblesse de ce tems-là, & qui consistoient seulement à apprendre à lire, à écrire & à s'instruire très légerement de l'Histoire moderne. Encore n'y avoit il que la haute Noblesse, à qui l'on procurât

une pareille éducation ; le commu des Gentilshommes sçavoient rare ment lire.

Parvenu à un âge plus avancé, pouvant déjà supporter la fatigue de exercices militaires, Raoul s'appliqu à s'y rendre habile. Il apprit sur-tout bien manier un cheval, à joûter ave la lance, & à jetter des fléches. Ur force naturelle, jointe à une granc habitude, l'eurent bien-tôt renc adroit & robuste. Né avec d'aussi heu reuses dispositions pour la guerre, il r lui manquoit plus que des occasion d'en faire usage. Elles tardoient peu arriver dans un siecle aussi rempli c troubles que celui où il vivoit. Cepe dant la guerre sainte sembloit avo

maines des Infidéles ; mais à peine eut-
1108. on satisfait à ce devoir, qu'on vit renaître les haines & les jalousies, qui n'avoient été assoupies que pour un tems, & la discorde rentra en Europe avec les vainqueurs de la Palestine.

Louis VI, dit le Gros, qui succéda à son pere Philippe, & qui même avoit regné plusieurs années avec lui, posséda les vertus de ce Monarque sans en avoir les défauts, & montra à la France, jusqu'à la fin de sa vie, les belles qualités que son pere n'avoit eu que durant les premieres années de son regne. Ce Prince plus politique que ses prédecesseurs, se vit à peine maître du Trône, qu'il résolut d'en rendre la majesté plus respectable, en abaissant enfin cette puissance énorme des vassaux de la Couronne, toujours à charge aux peuples dont ils étoient les Tyrans, & souvent redoutables à leurs propres Souverains.

Louis le Gros songe à aggrandir sa puissance.

Pour répandre plus de clarté sur le projet de Louis le Gros, & faire connoître la justesse de ses vues, il faut se réprésenter la situation de la France sous son regne. Les pays conquis en différens tems par les François, & possédés sous le titre de Royaume par Clovis, avoient été souvent partagés

Situation de la France sous la premiere & seconde race.

en plusieurs Etats, qui avoient chacu
leur Souverain. Les Maires du Palai:
ainsi qu'on l'a déjà vu, loin de travai
ler à augmenter la puissance de leu
maîtres, furent les premiers qui e
saperent les fondemens, en voular
trop s'accroître, & en portant leur au
torité particuliere au point qu'ils n'a
voient plus qu'un pas à faire pour re
gner. Pepin, Maire du Palais, deven
plus puissant que ses prédecesseurs
chassa du Trône la race de Clovis, a
mit le Sceptre dans sa famille; ma
craignant un pareil attentat de la pa
de quelqu'autre Maire aussi ambitieu
& aussi heureux que lui, il abolit sag
ment une dignité qui ne pouvoit pl

vertueux & zélés, leur mériterent d'a-
1108. bord des Gouvernemens. On crut qu'il étoit de la justice de les conférer à leurs fils. Par-là les dignités devinrent en quelque façon héréditaires. L'ambition des sujets, la foiblesse des Rois, tarderent peu à inspirer à quelques uns des Gouverneurs l'envie de se rendre indépendans. Il leur fut aisé de réussir sous des Princes qui n'avoient nul soin de leur gloire, & qui, occupés de leurs plaisirs, pensoient plus à les satisfaire, qu'à conserver une autorité dont ils avoient abandonné l'usage.

Ce fut-là un des moyens qui frayerent à Hugues Capet le chemin du Trône. Sa puissance étoit égale à celle de ses Rois; il avoit sçu par ses exploits & par des marques de piété, s'attirer l'affection de tous les Ordres du Royaume. Louis le Faineant étant mort dans ces circonstances, il n'eut pour ainsi dire qu'à se mettre sur la tête la Couronne qui devenoit vacante. Les Ducs, les Comtes, &c. qui s'étoient rendus indépendans & qui s'avouoient néanmoins vassaux de la Couronne, choisirent volontiers pour Roi un Prince dont l'exemple & l'intérêt de se maintenir autoriseroit leurs usurpations, & donnerent aisément l'exclu-

F. Daniel.

fion au Prince Charles, oncle du fe
Roi, que plufieurs circonftances rer
doient d'ailleurs indigne du Trône.

Les chofes refterent en cet état ju
qu'au regne de Philippe I. Ce Prince e
héritant de la Couronne, ne regno
abfolument que fur les villes de Paris
d'Orléans, d'Etampes, de Compié
gne, de Melun, &c. qui étoient fe
biens patrimoniaux. Il crut faire un
grande acquifition & quelque chof
d'important pour fa gloire, en joi
gnant la ville de Bourges à fon pet
domaine. Rendre à la Couronne fo
ancien luftre, & aux Rois leur premi
re autorité, étoit une entreprife au
deffus de fes forces, & réfervée au Rc
fon fils. Ce prince, fi l'on en juge pa

délivrance de la Terre sainte, dans l'i-
1108. dée que cette entreprise, donnant aux Ecclésiastiques, dont il avoit besoin, une idée avantageuse de sa piété, délivreroit aussi le Royaume d'une foule de mécontens, & lui faciliteroit les moyens de réunir à la Couronne quelques-uns des Etats qui en avoient été démembrés. En effet les grands vassaux, à l'exemple du peuple, vendoient ou engageoient ce qu'ils avoient de plus précieux, & partoient pour Jérusalem. Ce fut ainsi que la France se vit délivrée de Hugues le Grand, de Gui de Rochefort, & de plusieurs autres, que leur ambition avoit rendu redoutables au jeune Roi.

Telle étoit la disposition des affaires lorsque Philippe mourut. Louis voulant effacer de l'esprit des peuples toute idée qu'il eût eu moins de respect pour son pere, en se saisissant de l'autorité pendant sa vie, lui fit faire de magnifiques obséques, auxquelles assista le jeune Raoul de Vermandois avec toute la Cour. Il suivit ensuite le nouveau Roi à Orléans où ce Prince se fit sacrer, quoiqu'il eût été sacré & couronné du vivant même de son pere. Cette cérémonie faite par l'Archevêque de Sens, pensa causer du trouble

Louis VI. monte sur le Trône.

dans le commencement du nouveau regne. L'Archevêque de Rheims prétendit qu'on lui faisoit une injustice. Chacun publia des écrits pour soutenir ses droits. La question des investitures fut aussi renouvellée ; mais la prudence du Roi appaisa ces querelles naissantes. Il les fit décider à son avantage, après s'être de nouveau fait reconnoître pour Roi par les Evêques & les Seigneurs du Royaume, comme si la dispute sur le droit des deux Prélats avoit jetté de l'incertitude sur son droit à la Couronne. 1108.

Dans le dessein qu'il avoit formé de rendre à l'autorité Royale toute sa splendeur, son premier soin fut d'établir une étroite correspondance entre les villes qu'il possédoit en propre, sans géner néanmoins leur liberté particuliere, & d'en composer un état qui par cette union devenoit plus puissant. Plusieurs Seigneurs s'étant ensuite révoltés, il les attaqua, les vainquit, & augmenta son domaine de leurs dépouilles. Raoul, qui par la mort de son pere étoit devenu Comte de Vermandois, eut part à cette guerre. Louis, qui remarqua en lui beaucoup de zéle & un esprit solide, le jugeant propre à le servir dans ses vues,

Raoul se distingue dans les Armées.

s'empressa de l'avancer, & lui donna
1108. un corps de troupes à commander.
Raoul charmé de se voir si promptement à la tête d'une armée, tarda peu à faire un usage avantageux des forces qui lui étoient confiées. Dans ce tems où l'ignorance dominoit, on ne faisoit point d'apprentissage à la guerre ; la nature & la fortune formoient seuls les Généraux. Hugues marcha contre plusieurs petits Souverains, qui se faisoient la guerre sans le consentement du Roi, & s'étant rendu malgré eux l'arbitre de leurs différends, il les força à mettre bas les armes, & à ne lever désormais des troupes que pour le service de la Patrie.

Louis avoit alors pour Ministre, &
1109. pour Généralissime de ses Armées, Ansel Garlande, qui le servoit avec beaucoup de fidélité. Il étoit Sénéchal de France ; dignité à peu près semblable à celle de Connétable, & qui renfermoit de plus toutes les fonctions de Grand-Maître d'Hôtel. Il avoit succédé dans cette Charge à Gui de Rochefort, que le dépit d'avoir vu sa fille répudiée par Louis, avoit jetté dans le parti des rebelles. Les bienfaits du feu Roi, dont il possédoit la faveur, l'avoient mis en état de se faire craindre

par son successeur dont il s'étoit déclaré l'ennemi, & on le vit presque toujours les armes à la main contre son Roi, avant & après son voyage de la Terre Sainte. Le Roi ayant sçu qu'il formoit de nouveaux desseins, résolut de le prévenir, ainsi que les autres Princes ses alliés, persuadé que la vigilance est un heureux présage de la victoire, sur-tout contre une ligue presque toujours lente à se former. Il donna ordre au Comte de Vermandois de le suivre avec un corps d'Infanterie, tandis qu'il s'avanceroit avec le Sénéchal à la tête de sa Cavalerie. Le Comte de Rochefort, malgré son activité, n'avoit pu ramasser qu'un certain nombre de troupes, avec lesquelles ce Seigneur s'étoit posté sur le bord de la Marne, pour y attendre la jonction de ses confédérés.

1109.

Il marche à la tête de l'Infanterie contre les rebelles.

Louis profita de la supériorité, attaqua les ennemis dans leur camp, seulement avec la Cavalerie; & après quelque résistance, il les força de fuir vers Gournai, où Gui de Rochefort ayant jetté le débris de ses troupes, alla trouver les autres ligués, pour les presser de se mettre en campagne. Cependant l'Infanterie étant arrivée, Raoul de Vermandois eut ordre de

Siége de Gournai.

forcer un pont, gardé par les meilleures
1109. troupes de Gui de Rochefort, ce qu'il exécuta avec beaucoup de valeur, rendant ainsi le passage libre à l'Armée qui s'avança dans la plaine, & parut bientôt à la vue de Gournai. Le Roi, dont l'activité étoit extrême, voulut qu'on attaquât sur le champ un corps d'Infanterie posté dans une isle voisine, & lui-même piquant son cheval dans la riviere, s'avança à la nage suivi de sa Cavalerie. Raoul & Garlande voulant le suivre, jetterent une partie de l'Infanterie dans des bateaux, mais il n'en put passer qu'un petit nombre. Le reste ne voulut pas être spectateur inutile des efforts du Roi & de tant de personnes illustres; ils se deshabillerent, & passerent la riviere avec tant d'ardeur, qu'ils furent sur le point d'arriver avant la Cavalerie qui les avoit précédés. Les assiégés étonnés d'une si grande résolution, & ne sçachant sur qui tirer, parce qu'ils ne voyoient que des têtes au-dessus de l'eau, voulurent d'abord faire retraite; mais ranimés par la voix de leur Chef, ils se coucherent ventre à terre, & décocherent leurs traits sur la face de la riviere. Plusieurs Royalistes périrent de cette maniere, & ils couroient ris-

Bravoure du Roi, & de Raoul.

que d'être défaits, si Raoul ne fût a
rivé à propos pour les soutenir. Il sau
ta à terre avec ses gens, tandis que
Roi entroit aussi dans l'Isle avec
Cavalerie. Les ennemis se défendirer
vaillamment, & se montrerent digne
soldats du brave Gui de Rochefor
mais il leur fallut céder; la plûpart fu
rent taillés en piéces, & un très-pet
nombre rentra dans Gournai.

Le Roi profitant de cet avantage
investit la Place, & commença à l
battre avec toute sorte de machine
Cependant comme elle étoit égale
ment forte par la situation, & par l
grand nombre de troupes qui la défen
doient, il fut long-temps sans pouvo
s'en rendre maître; mais les assiége
venant à manquer de vivres, étoien

gées en bataille en vinrent aussi tôt
1109. aux mains. L'aîle gauche des ennemis
mal conduite, & composée de mau-
Ils livrent une bataille. vaises troupes, fut aisément défaite;
il n'en fut pas de même du corps de bataille, que commandoit le Comte Thibaud. Ses soldats animés par son exemple, se défendoient avec beaucoup d'opiniâtreté; mais le Roi à la tête d'un corps de Noblesse, vint enfin à bout de les enfoncer, & bientôt de les rompre entierement. Il se disposoit à poursuivre les fuyards, lorsqu'on vint lui dire que le Comte Raoul étoit vivement pressé par Gui de Rochefort. Ce Général également courageux & expérimenté, feignit d'abord de ceder aux efforts du jeune Comte de Vermandois; il comptoit que la présomption ordinaire aux gens de son âge, lui feroit commettre quelque faute. En effet, quand il vit que ce Prince avoit jetté son premier feu, & que ses troupes commençoient à quitter leurs rangs, il donna tête baissée sur les Royalistes & les poussa fort loin. Raoul, au desespoir de la déroute de ses soldats, se porta par tout pour les rallier. Il fut même blessé dans la mêlée, & alloit périr quand le Roi lui amena du secours. Le combat devint

alors plus égal; & il alloit recommen
cer de nouveau avec plus d'acharne
ment, lorſque Gui de Rochefort f
ſonner la retraite. La cauſe de ce mou
vement vint de ce que ſçachant la dé
faite du reſte de l'Armée, il voulu
éviter d'être enveloppé, & peut-êtr
d'être fait priſonnier. Raoul piqué d
déſavantage qu'il avoit eu dans cett
bataille, chargea les ennemis comm
un furieux, & acheva leur défaite. L
plaine fut bientôt couverte de fuyard
qui diſparurent en un inſtant.

L'Armée victorieuſe rentra auſſ
tôt dans ſon camp, & continua d
preſſer le ſiége. Les aſſiégés n'aya
plus de ſecours à eſpérer, ne firent p
une longue réſiſtance. La garniſon ſo
tit à des conditions honorables, &

quérir son Royaume ; à peine avoit-il
1110. soumis un vassal qu'un autre se révoltoit aussi tôt ; souvent même ils se réunissoient pour l'attaquer, & leurs forces jointes ensemble devenoient quelquefois supérieures aux siennes. Cependant son activité, qui lui fit donner le surnom de *Batailleur*, parce qu'il étoit souvent aux prises avec les rebelles, le rendit presque toujours victorieux. Pour mieux s'attacher l'affection des peuples, il entreprit souvent la guerre pour soutenir les droits des Ecclésiastiques ; ce qui lui mérita aussi le titre de défenseur de l'Eglise.

A ces expéditions contre les vassaux de la Couronne qui étoient une espèce de guerre civile, succéda une guerre étrangere. La Ville de Gisors dont Henri Roi d'Angleterre s'empara, fut la cause d'une rupture entre ces deux Princes. Quoiqu'ils eussent été autrefois liés d'amitié, l'ambition les rendit rivaux, & on en vint aux mains de part & d'autre avec beaucoup de vivacité. Le Roi vit avec plaisir les principaux Seigneurs François se réunir sous ses drapeaux, & marcher contre le Roi d'Angleterre, quoiqu'ils le regardassent comme un convassal, & qu'ils fissent gloire de se soutenir les uns les autres.

autres. Le Comte de Vermandois aya
joint l'armée avec les troupes de ſc
Comté, marcha à l'ennemi.

Les deux armées furent à peine e
préſence, que Louis ſe ſouvenant qu'
avoit aimé le Roi d'Angleterre, l
envoya ſes députés, pour lui repréſe
ter l'injuſtice de ſon procédé ; mais c
Prince ne répondit à cette politeſſe qu
par des railleries piquantes ; ce q
choqua tellement le Roi, qu'il propo
au Monarque Anglois de vuider le
différend par un duel. Il n'eut gar
d'accepter ce parti, & il trouva moi
de riſque pour ſa perſonne dans u
affaire générale.

Le Roi ayant perdu toute eſpéran
d'accommodement, donna ordre

se préparoit à revenir dans sa capitale,
1111. lorsqu'il eut une nouvelle guerre à soutenir.

Le Comte de Blois irrité de ce qu'on lui avoit réfusé la permission de bâtir une forteresse auprès du Puiset, après la destruction de ce château, déclara la guerre au Roi. Ce Prince se mit aussi-tôt en campagne, & fut secondé dans cette expédition par le Comte de Flandre, qui avoit la réputation d'un grand Capitaine. Il se rendit avec le Comte de Vermandois vers Touri, tandis que Robert de Flandre marcha contre le Comte de Blois. L'habileté de ce Général eut bientôt triomphé des efforts de Thibaud ; & le Roi, qui vouloit se trouver à toutes les actions, n'arriva néanmoins qu'après deux défaites consécutives du Comte de Blois. Après ces avantages, il crut que ses ennemis lui donneroient assez de relâche pour aller en Flandre ; mais Thibaud ne fut pas plutôt instruit de son absence qu'il se révolta de nouveau, & voulut absolument rélever les fortifications du Puiset.

Raoul marche avec le Roi contre le Comte de Blois.

Louis à cette nouvelle revint promp-
1112. tement en France, & donna ordre au Comte de Vermandois d'assembler ses troupes. Il obéit & voulut avant

d'aller joindre le Roi, ſoumett
Montlheri qui s'étoit révolté. Per
dant ce temps-là Louis, cédant à ſo
impatience, s'avançoit à grandes jou
nées au-devant des ennemis. Il n'éto
ſuivi que d'un petit corps de Caval
rie. Cependant il fut aſſez heureu
pour repouſſer les troupes du Com
de Blois. Peu ſatisfait de ce premi
avantage, il continua de les pourſu
vre juſqu'au pied des murailles
Château du Puiſet. Il vit là quelqu
bataillons qui s'étoient ralliés à la f
veur d'un foſſé. Il mit auſſi-tôt pied
terre, les chargea l'épée à la main,
les défit; mais Raoul de Baugenc
qui remettoit les troupes en ordre d

1112. Royal à la main, & leur inſpira tant de réſolution, qu'il demeura encore une fois vainqueur. Mais, lorſqu'il comptoit jouir de ſa victoire, il vit venir à lui un gros de Normands, qui n'avoient point encore combattu, & qui cherchoient à l'envelopper. L'épouvante ſe mit auſſi-tôt parmi ſes ſoldats, & chacun ne ſongea plus qu'à fuir. Lui-même prit le parti de la retraite & ſe retira à Touri, où l'extrême fatigue l'obligea de ſe coucher.

Il eſt ſecouru à propos par le brave Raoul.

Le Comte de Vermandois, chagrin de ne s'être pas trouvé à ce combat, ſe hâta de joindre le Roi, ſur la nouvelle qu'il reçut que les révoltés l'avoient inveſti dans Touri. A ſon approche les ennemis ſe retirerent, & délivrerent Louis d'une grande inquiétude. Le Comte de Vermandois fut reçu d'une maniere conforme au ſervice qu'il venoit de rendre, & l'on ſongea bien-tôt à faire uſage des troupes qu'il avoit à ſa ſuite. Le Roi qui avoit réſolu la ruine du Puiſet, & qui étoit excité à cette entrepriſe, autant par amour pour ſa gloire, que par condeſcendance aux prieres de Suger, marcha contre cette Place que le Comte de Blois avoit rétablie, & l'aſſiégea dans les formes.

Siege du Puiſet.

Thibaud, informé du danger étoient les aſſiégés, vint auſſi-tôt à l ſecours à la tête d'une armée qui paſſoit de beaucoup celle du Roi. I taqua d'abord le quartier de ce Pri qu'il força malgré ſa réſiſtance. Il p tra de-là dans celui du Comte de V mandois, où il trouva plus de diffi té. Le récit de cette bataille, une plus conſidérables de celles qui ſe d nerent en ce temps-là, fait conno le peu de progrès de la Nation d l'Art Militaire, quoique depuis Ph mond elle eût toujours eu les arm la main. Raoul, inſtruit de l'appro de l'ennemi par les fuyards du quar du Roi, avoit eu le temps de me ſes troupes en bataille. Il reçut Thib en homme qui ne lui cédoit ni en c

mêlée le Comte de Vermandois afin
1112. de terminer plutôt le combat. Celui-ci
Efforts héroïques de Thibaud & de Raoul.
ayant le même dessein, ils ne furent pas long-temps sans se rencontrer. Le Comte Thibaud attaqua le premier, & porta un furieux coup de lance à son ennemi, que la bonté de ses armes sauva d'une mort certaine. Il voulut y répondre, & sa lance fut aussi-tôt brisée. Tous deux mirent alors l'épée à la main, & se chargerent avec plus de furie. Le Comte de Vermandois, après avoir évité un coup terrible que Thibaut lui porta, lui plongea son épée dans la poitrine & le renversa par terre. Sa chûte répandit la terreur parmi ses soldats, & ils commencerent à plier. Cependant ils emporterent leur Général, malgré les efforts des Royalistes pour s'en emparer.

Le Roi qui durant le combat avoit eu le temps de remettre ses troupes en ordre, s'étant fait joindre par Garlande, vint pour achever la défaite des ennemis.

Déroute des ennemis.

Mais il trouva que le Comte de Vermandois lui en avoit évité la peine, & qu'il poursuivoit les fuyards avec une ardeur qui pouvoit lui devenir funeste. Il se hâta de le joindre avec sa Cavalerie, & tous deux ne cesserent de tuer, ou de faire des prisonniers,

jusqu'à ce qu'ils ne virent plus d'en
mis dans la plaine. L'armée victorie
se rentra ensuite dans son camp,
continua de battre la place qui se re
dit à discrétion. Le Roi la fit raser
fond en comble; réunit cette terre
son domaine, & pour mieux s'en a
surer la possession, fit fortifier Yonv
le, à une lieue du Puiset, où ce Prin
mit garnison.

Cependant le Comte de Blois do
la blessure n'étoit point mortelle, e
voya demander la permission au Roi
se faire transporter à Chartres. Rao
& les autres Seigneurs étoient d'av
de ne lui point accorder cette grac
& d'aller plutôt l'assiéger dans un ch
teau, dont la foiblesse obligeroit
Comte à se rendre à discrétion; ma

dant deux années, & n'eut rien à dé-
1112. mêler avec ses voisins. Le Roi profita de ce petit intervalle de repos pour rectifier les abus qui s'étoient glissés dans le Royaume à la faveur des troubles. Il exhorta ses vassaux à cesser d'envahir les biens Ecclésiastiques, & ceux qui refuserent de se soumettre à ses ordres, y furent contraints par les armes. Le Comte de Vermandois, dont l'activité convenoit à l'humeur du Roi, étoit ordinairement chargé des expéditions qu'il falloit faire à ce sujet, & il s'en acquittoit toujours au contentement du Roi & du peuple. Les Ecclésiastiques, qui le regardoient comme le défenseur de leurs privileges & de leurs biens, aidoient à l'accroissement de l'autorité Royale dont il étoit l'appui; le commun du peuple ne cessoit de louer les soins qui le délivroient d'une infinité de petits tyrans. Les grands vassaux même rendoient justice à sa capacité, quoiqu'ils le regardassent comme un grand obstacle à leur ambition.

Cependant le Royaume, tranquille en apparence, étoit souvent déchiré par quelques divisions intestines. Il est vrai que les étrangers étoient exposés aux mêmes inconvéniens, & la plû-

part des Etats voiſins étoient dans
même ſituation, & à-peu-près comn
étoit l'Allemagne avant Charles V. I
puiſſance des vaſſaux contrebalanç
ſouvent celle du Souverain; & le R
de France, comme les autres, n'étc
à craindre, que lorſqu'il plaiſoit à to
ces Gentilshommes fieffés, de lui pr
ter du ſecours, & de joindre leurs fc
ces aux ſiennes. Cette autorité part
gée étoit toujours l'occaſion de la gu
re entre les Puiſſances de l'Europ
Dès qu'un vaſſal de la Couronne
France étoit mécontent de ſon Souv
rain, sûr de l'appui de l'Empereur
du roi d'Angleterre, il ne manqu
jamais de ſe révolter. Pour ſe venge
le Roi de France profitoit à ſon to

comme le conſeilloit Raoul, le Roi
1113. ſépara ſon Armée en trois corps, & s'amuſa à faire des conquêtes de peu d'importance. Le Comte de Champagne profita de cette conduite bizarre, & alla attaquer le Comte de Flandre. Ce Prince, quoiqu'avec des troupes beaucoup inférieures, ſoutint le choc des ennemis; mais ſon cheval s'étant abattu, il fut foulé aux pieds par leur Cavalerie. Ses gens le croyant mort, ne ſongerent plus qu'à fuir, & laiſſerent la victoire au Comte de Blois, qui défit encore la troupe commandée par le Roi en perſonne, mais il n'oſa attaquer le Comte de Vermandois, qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux. Ces deux défaites ne furent conſidérables que par la perte du Comte de Flandre qui mourut de ſes bleſſures.

Louis VI dont la généroſité égaloit
1114. la valeur, & trouvant d'ailleurs une occaſion favorable de nuire au Roi d'Angleterre, entreprit en ce tems-là de rétablir Guillaume Cliton dans le Duché de Normandie, dont Henri s'étoit emparé ſur Robert ſon frere, qu'il retenoit en priſon depuis long-tems. Il engagea dans cette querelle le Comte d'Anjou, à qui ce Prince rendit la cahrge de Sénéchal, qui étoit héré-

Le Roi fait la guerre à celui d'Angleterre.

ditaire dans ſa famille. Etienne Garlande, qui avoit ſuccédé à ſon frere Anſel dans cette charge, ainſi que dans la confiance du Roi, ne la poſſéda plus que comme ſon Lieutenant : c'eſt-là d'où eſt venue la diſtinction de Grand Maître d'Hôtel & de premier Maître d'Hôtel. Les armées étant aſſemblées de part & d'autre, elles ſe mirent en campagne ; mais la fortune abandonna cette fois les armes du Roi, & ſon armée fut défaite, ce qui le contraignit d'accepter la paix que lui offrit le Roi d'Angleterre. Il fallut que Cliton attendît un tems plus favorable pour rentrer en poſſeſſion de l'héritage de ſes peres.

Vermandois, que l'ingratitude des au-
1114. tres Seigneurs, qui étoient dans l'habitude d'abuser des bienfaits du Roi, avoit rendu ce Prince extrêmement circonspect sur cet article.

L'importance de la guerre qui s'éle-
1124. va alors, servit encore à donner plus de lustre au mérite de Raoul. L'Empereur venoit d'entrer en France à la tête d'une nombreuse armée, & il ne se promettoit pas moins que d'envahir cet état, conjointement avec le Roi d'Angleterre, qui attaquoit de son côté la Normandie. Le Roi chargea Amauri de Montfort de faire tête à Henri, tandis qu'il iroit contre l'Empereur. Le Comte de Vermandois rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, & engagea plusieurs vassaux à venir joindre l'armée du Roi. Elle fut si nombreuse que l'Empereur n'osa l'attendre, & repassa honteusement le Rhin. Après son départ on marcha contre le Roi d'Angleterre, qui se voyant abandonné de ses Alliés, demanda la paix qu'on lui accorda.

Activité de Raoul qui sauve la France.

Il fut ensuite question de soumettre
1129. plusieurs vassaux qui avoient profité des incursions des étrangers & de l'éloignement du Roi pour se révolter. Thomas de Marle qui étoit un des

plus opiniâtres, fut aussi plus sé
ment châtié. Informé que le Ro
noit à lui pour le combattre, il
hardiesse de lui dresser une emb
de, où ce Prince auroit peut-êtr
sans l'habileté du Comte de Ver
dois, qui vint à propos pour le
ger. Voulant punir l'insolence de
mas de Marle, il le poursuivit si
ment qu'il lui fut impossible d'é
per. Marle se voyant pressé, r
de périr plutôt que de tomber
puissance du Roi. Il fit ferme & s
cha sur-tout au Comte Raoul,
blessa légerement. Celui-ci de
furieux par sa blessure, le renver
terre d'un coup mortel, & le f
sonnier. On le transporta à Lao

dant il fut vaincu comme les autres;
1130. & on vint à bout de lui enlever toutes ses places. Le Comte de Vermandois se chargea lui-même du siege de Livri, & après avoir fait breche à la muraille, il ordonna un assaut. S'appercevant que ses gens plioient, il vint les ranimer par sa présence; mais comme il combattoit à leur tête sans ménager sa personne, il reçut un coup de fleche, qui lui creva l'œil. Cet accident l'empêchant de donner ses ordres, ses troupes se retirerent; mais le Roi étant venu prendre le commandement du siege, il eut bientôt réduit la place. Ce Prince y fut aussi blessé à la cuisse d'un coup de pierre, ce qui le mit dans une si grande colere que, pour venger sa blessure & celle du Comte de Vermandois, il fit raser la Ville.

Raoul fait le siege de Livri où il est blessé.

Après la réduction de ce dernier boulevard des révoltés, ils se virent obligés d'implorer la miséricorde du Roi, qui leur accorda la paix à des conditions onéreuses. Une des principales étoit que Garlande donneroit la démission de sa charge, qui fut aussi-tôt conférée au Comte de Vermandois. Cette nouvelle dignité mit ce Seigneur au-dessus de toutes autres récompenses; elle étoit la première de l'Etat; mais il

Il est fait Maréchal & Regent du Royaume.

n'en fut ni moins fidele, ni moins zé
Après la diſgrace des Garlande, l
ſeul poſſédoit la confiance du Roi,
gouvernoit également ſon Cabinet
ſes Armées. Cependant il vit ſans j
louſie l'avancement de l'Abbé Suge
& loin de le regarder comme un riv
à craindre, il fut ravi qu'il vînt
décharger d'une partie de ſes occup
tions. Sa vertu & l'équité du Roi, l
ſembloient de sûrs garans de la con
tance de ce Prince.

Ce fut alors que le Roi, à l'exen
ple de ſes Prédéceſſeurs, fit ſacrer
jeune Philippe ſon fils; mais un acc
dent ayant privé la France d'un Prin
qui promettoit beaucoup, il fallut ſo
ger à faire reconnoî re Louis ſon c

réjouissances qui furent faites à l'occa-
1137. sion de ce mariage, on apprit la mort du Roi. Raoul fut sensiblement touché
Mort du Roi. de cette perte. Mais son autorité n'en fut pas diminuée, & il continua sous Louis le jeune à gouverner le Royaume conjointement avec l'Abbé Suger.

Les premières années du regne de Louis le jeune furent troublées par les entréprises du Pape & de quelques Evêques. Dans des siecles plus reculés on se seroit hâté d'appaiser un ennemi aussi redoutable que le Souverain Pontife; mais on commençoit déjà à sortir de la contrainte où son autorité tenoit les esprits. Le Roi par sa fermeté montra qu'il connoissoit ses droits, & on fut obligé de céder à sa puissance. Mais ce qui pensa réveiller les ancien-
1141. nes querelles, fut l'excomunication lancée contre le Comte de Vermandois, qu'il aimoit beaucoup. Ce Prince éperduement amoureux de Petronille, sœur cadette de la Reine, & ne pouvant satisfaire sa passion que par le mariage, mit tout en œuvre pour rompre les liens qui l'attachoient à la fille du Comte de Champagne. Après avoir inutilement cherché des moyens légitimes, il eut recours à celui dont on

ſe ſervoit alors aſſez communémen
qui étoit la conſanguinité. Cette a
tion repréhenſible dans un homm
qui juſques-là avoit montré une gra
de probité, fut une tache à ſa rép
tation.

La Comteſſe de Vermandois rép
diée, conjura ſon pere de venger c
affront, & ſçut intéreſſer le Pape da
ſa querelle. Le Comte de Champagn
quoique toujours révolté contre le R
avoit un grand fond de piété, & bea
coup de zele pour les intérêts de l'Eg
ſe; il étoit d'ailleurs intime ami
Saint Bernard, qui écrivit à ſon ſuj
une lettre preſſante à Innocent. I
Saint Pere ſollicité de toutes parts e
voya Yves ſon Légat qui excommun

1141. jouis le ſuccès ; & ce qui étoit d'autant plus humiliant pour lui, le Roi exigea qu'il travailleroit efficacement à faire lever l'excommunication lancée contre ſon Sénéchal & ſa nouvelle épouſe. Il conſentit à tout, & comme le mauvais ſuccès de ſes ſollicitations, pouvoit lui faire perdre ſes Etats, il s'employa ſi ſincerement qu'il réuſſit.

On leve l'excommunication lancée ſur Raou.

Le Roi ſatisfait ſur cet article voulut bien s'en rapporter pour les autres à la volonté du Pape. De cette ſorte la paix fut rétablie, & le Comte de Vermandois ne ſongea plus qu'à vivre ſans inquiétude avec ſa nouvelle épouſe.

Cependant le Comte de Champagne délivré de la crainte des armes du Roi, & ſe rappellant avec douleur le rolle ſcandaleux qu'on lui avoit fait jouer, réſolut de ſe venger, & pour voir ſes coups plus aſſurés, il tâcha de gagner, ſous les promeſſes les plus flateuſes le Comte de Vermandois, qui étoit le plus ferme appui de la Couronne.

On vient l'engager à la révolte.

De quoi n'eſt point capable un homme qui ne reſpire que la vengeance ? Ce même Comte de Champagne, ennemi mortel de Raoul, voulut ſe lier avec lui, pour lui faire ſervir une haine que lui-même avoit fait naître. Le Comte de Vermandois n'eut garde

d'accepter un parti si contraire à sa
délité, & même à la prudence. Il s
voit trop que Thibaud ne cherchoit
l'éloigner du Roi, que pour pouvo
l'accabler ensuite plus aisément. S
efforts étant inutiles de ce côté-là,
recommença ses plaintes auprès c
Pape, qui voulut excommunier
nouveau Raoul & sa nouvelle épou
Le Roi informé de tout par le Com
de Vermandois, voulut répondre au
menaces du Pape par des exécutio
Militaires. Il lui donna ordre de ra
sembler l'Armée, & entra sur les te
res du Comte Thibaud, où il mit to
à feu & à sang. Lui-même fit le sieg
devant Vitri en Perthois, & empor
cette place d'assaut. Tout y fut pas
au fil de l'épée. Un grand nombre c

sitions que lui fit faire le Pape Celestin II. par S. Bernard. Il accorda la
1144. paix au Comte de Champagne, & voulant expier le massacre de Vitri, il entreprit le voyage de la Terre Sainte; exécutant ainsi par un véritable motif de piété, une guerre que ses Prédécesseurs n'avoient conseillé à leurs sujets que par politique.

Avant de partir, il tint à Estampes une célebre assemblée, où le Comte de Vermandois fut déclaré Régent du Royaume avec l'Abbé Suger. Son âge avancé l'empêcha d'accompagner le Roi dans son expédition; mais il ne lui fut pas moins utile en France, où sa valeur & la prudence de Suger maintinrent la paix dans le Royaume. Le reste de sa vie fournit peu d'événemens considérables. Ils se bornerent à soumettre quelques vassaux, qui profitoient de l'absence du Roi pour aggrandir leurs petits Etats. Il vécut toujours dans une parfaite union avec Suger, affectant même de lui donner en tout la préférence, & de n'agir que selon ses intentions. De cette sorte la tranquillité & le bon ordre régnerent dans l'état, & si le Roi fut malheureux dans son expédition de la Palestine, il eut de quoi s'en consoler par

l'avantage de posséder deux sujets f
deles, qui faisoient ensemble la félic
té de ses peuples. Ils lui remirent à so
retour les rênes du Gouvernemen
amis tous deux continuerent de régn
sous ses ordres; & il auroit été à sou
haiter pour le bonheur de l'état qu'i
eussent plus long-temps vécu.

Le Roi qui appréhendoit avec ra
son l'instant où il se verroit privé c
deux Ministres si fideles, eut pourta
bientôt à les regretter l'un & l'autr
Suger mourut le premier. Le Com
de Vermandois averti par cette mo
de se préparer à quitter la vie, se r
concilia d'abord avec l'Eglise, & t
cha par des actes de piété de réparer
scandale qu'il avoit donné par son d

choses qui sembloient devoir tourner
1155. à son désavantage. Dans ce temps-là c'étoit les Baillifs qui levoient les troupes, & l'autorité du Roi dépendoit souvent du caprice de ces bas Officiers, qui par-là étoient presque aussi à craindre que les plus puissans vassaux. Le Comte de Vermandois, après avoir aidé à diminuer la puissance de ces derniers, voulut encore qu'on changeât la maniere couteuse d'assembler les armées. Cette commission fut ôtée aux Baillifs ou Mayeurs, & les Evêques & les Curés s'en chargerent. Cependant pouvoit-on trop compter sur les troupes ainsi levées à la hâte, & qui n'avoient aucune discipline ? C'est néanmoins en quoi Raoul montra plus d'habileté ; il sçut tirer parti de ces soldats mal instruits ; & il vint à bout de les rendre redoutables presque à l'égal de la Noblesse, qui auparavant décidoit seule du gain des batailles.



SIMON,
COMTE
DE
MONTFORT,

Général des Armées de France sous
Regne de Philippe Auguste.

IL n'y a point de Capitaine en Fra ce, sans en excepter le grand Conc & le grand Turenne, qui ait joui d rant sa vie d'une réputation plus bri lante que celle de Simon, Comte c [redacted]

exciter l'émulation des hommes, les faits mémorables dont les temps ont diminué le souvenir.

Etat de l'Europe au siecle où vécut Montfort.

Le Comte de Montfort vécut dans un siecle de troubles, & de discordes, occasionnées par des héréfies qui se répandoient avec d'autant plus de violence, qu'on n'employoit que les armes & les châtimens pour les détruire; & si l'Europe n'étoit point occupée à combattre les ennemis qui s'élevoient dans son sein, ses peuples en alloient chercher jusques dans l'Orient; ils s'assembloient en foule, & quittant leurs pays, leurs femmes & leurs enfans, ils alloient en Egypte ou dans la Judée attaquer les Sarrazins pour délivrer la Terre Sainte, qu'ils fouilloient souvent plus que les infideles, auxquels ils vouloient l'arracher. La plus grande partie y périssoit quelquefois par leurs propres mains; le reste revenoit dans sa Patrie, pauvre, dépouillé, couvert de blessures, en proie à des maladies mortelles. Ce spectacle ne corrigeoit point leurs compatriotes; ils croyoient qu'il suffisoit de paroître & de combattre dans la Terre sainte pour effacer les plus grands forfaits. Simon, Comte de Montfort se croisa, à l'exemple de tous les Princes & Seigneurs de son temps,

temps, & paſſa dans la Terre ſaint
où il donna de grandes marques d
valeur.

Je ne m'étendrai point ſur le déta
de ce qu'il fit durant le cours de cett
expédition; les Hiſtoriens en ont ſu
primé une partie; ils parlent ſeul
ment de la ſageſſe de Montfort, & d
l'attachement ſincere qu'il témoign
pour ſon Roi, juſqu'à ce que le ſouve
rain Pontife ayant réſolu de faire l
guerre aux Albigeois, il la leur fit ſo
l'autorité de l'Egliſe.

S. Bernard avoit en vain employ
ſes ſoins & ſon éloquence pour rame
ner les Albigeois à la ſaine doctrin
Le ſaint Abbé avoit auſſi inutilemen
parcouru les provinces de Languedo
de la Guyenne, les petits Etats d

Un petit nombre d'entr'eux s'attacha seulement à conserver cet extérieur imposant ; le reste se déclara sans garder de mesures, & ils prêcherent publiquement leur fausse doctrine. Elle ne tendoit à rien moins qu'à bouleverser les fondemens du Christianisme, & à causer sans cesse de nouveaux troubles dans l'Etat. Et ce qui aliéna tous les esprits contre ces novateurs, c'est qu'ils ne respécterent pas davantage l'autorité du Roi, que la puissance de l'Eglise. Ils n'auroient pas eu plus d'égard pour les Comtes de Toulouse, de Foix & de Comminges, leurs Souverains, si ces Princes n'avoient pas adhéré à leurs sentimens, & soutenu hautement les erreurs qu'ils avoient embrassées.

Enfin les Prélats de France alarmés des progès de cette hérésie, en informerent le Pape. On lui peignit les Albigeoisavecdescouleurs si noires,qu'il ne douta point que leur destruction ne fût essentielle au bien de l'Eglise. Ils corrompoient leurs voisins, & leur inspiroient surtout un grand mépris pour les Papes & pour les Croisades. Le souverain Pontife résolut d'en publier une contr'eux, & la guerre fut déclarée. Il faut remarquer que les Rois de

France en faiſant la guerre aux Albigeois, vouloient, mais ſans le ſecours des Papes, réunir à la Couronne les Provinces qu'ils occupoient.

Pour l'intelligence d'un événement qui enſanglanta durant tant d'années les plus belles Provinces de France, & qui couta la vie à pluſieurs millions d'hommes, à des Abbés, des Evêques, & des Souverains, je dois remonter à la cauſe de ces fameux déſaſtres, pour les expoſer avec clarté.

L'opinion commune eſt que l'héréſie des Albigeois ne fut qu'un aſſemblage des erreurs des Ariens & des Manichéens. Ils y ajouterent quelques dogmes, & furent regardés comme de

occaſions, un extérieur ſimple & modeſte, qui ſembloit les rendre dignes de ce titre. Je ne m'étendrai point ſur leurs dogmes, bien différens de leurs principes. Tous convinrent qu'ils étoient criminels, mais d'autres y ont ajouté des extravagances qui n'ont jamais pu avoir lieu. Il ſuffit de dire que l'Egliſe les déclara contraires à ſes Loix, & les Albigeois furent ſommés de s'y ſoumettre. Ils avoient réſiſté aux Prélats du Royaume les plus éclairés, & même à Saint Bernard. Dans ces ſortes de diſputes, il arrive rarement que l'on aie aſſez de patience & de modération pour agiter tranquillement le fond de la matiere; la prolixité des Ecrits fait durer trop long-tems l'erreur, mais les diſcuſſions de vive voix la rendent éternelle. Les Albigeois ſe vanterent d'avoir convaincu S. Bernard de la vérité de leurs dogmes, pendant qu'il en détruit partout le monſtrueux aſſemblage. Les ordres du Pape ne trouverent pas des eſprits ſoumis, & pour ſe venger des maux qu'ils avoient reçus des Prélats, ils déclarerent qu'il n'y avoit point de ſalut pour les Papes, les Evêques, les Chanoines, & pour tous ceux qui poſſédoient des dignités Eccléſiaſtiques,

même les Templiers & les Hospit
liers.

Les Pasteurs des Albigeois leur in
pirant ainsi un grand éloignement po
toutes les Puissances Ecclésiastique
ils refuserent constamment de reco
noître le Pape & leurs Evêques nat
rels; & ces hérétiques ne répondire
aux premieres invectives du peup
catholique, que par de grandes vi
lences qu'ils exercerent sur tous l
gens d'Eglise sans distinction. L
Pape s'adressa à Louis le Jeune, R
de France, & à Henri II, Roi d'A
gleterre, pour leur demander du s
cours contre ces ennemis de l'Egli
Les deux Monarques crurent devo
essaier de ramener les esprits par
modération & la douceur. Un Lég
deux Archevêques, deux Evêque
avec l'Abbé de Clairvaux, se rend
rent en Languedoc & dans la Guyen
ne, ils y prêcherent & convertiren

eux, & ordonna aux différens Souverains qui regnoient sur ces Provinces inondées d'hérétiques, de les chasser de leurs Etats. Les Comtes de Toulouse, de Foix, de Comminges, & le Vicomte de Turenne, regarderent cette conduite du Legat comme un attentat contre leur autorité. Le Pape, disoient ils, pouvoit traiter les Albigeois d'hérétiques; mais eux seuls étoient les maîtres de leurs biens, de leur liberté, de les punir, & de les absoudre quant aux punitions corporelles. Le Comte d'Albi fit le premier éclater son ressentiment. Chasser les hérétiques, c'étoit dépeupler entierement ses terres, & ruiner sa fortune qui dépendoit de leur commerce. L'Evêque d'Albi, & ce qui restoit de Catholiques, eurent ordre de se retirer & de céder la place au plus grand nombre. Alexandre III qui occupoit alors la chaire de S. Pierre, fulmina une nouvelle excommunication contre les Albigeois dans le Concile de Latran, & enfin exhorta les Catholiques à prendre les armes pour exterminer quiconque refuseroit de se convertir.

Tous les Princes, fauteurs de l'héréSie, ou protecteurs des hérétiques, comme le Comte d'Albi, furent com-

pris dans la condamnation prononcé
cont 'eux, mais il n'y eut alors aucu
mouvement. Les Souverains profcri
par le Pape étoient foutenus d'un gran
nombre de Brabançons, d'Arragonoi
de Bafques & de Rou iers, fcélérat
défavoués des Nations dont ils y po
toient le nom, & qui dépouillés d
tous fentimens de religion & d'huma
nité, rempliffoient de meurtres & c
crimes tous les lieux de leur paffag
Leurs fureurs firent un tort confide
rable aux Comtes de Touloufe & c
Foix, qui les employoient, quoiqu
l'on fût perfuadé que ces brigand
fuivoient plûtôt les mouvemens c
leur barbarie que les ordres de ce
Princes. Alexandre III étant mort fu
ces entrefaites, Urbain III, Grégoi

aucune façon à leur doctrine; & que leur morale n'influoit en rien sur leurs mœurs. Saint Dominique, l'Evêque d'Osme, l'Abbé de Citeaux témoins de ces discours, déclarerent dans une assemblée qui se tint à Montpellier, que pour fermer la bouche aux hérétiques, il falloit imiter la simplicité & l'humilité des Apôtres, qui attaquoient l'idolâtrie avec le bouclier de la foi seulement, & n'avoient point d'autre glaive que la parole de Dieu. L'Evêque d'Osme qui étoit en même temps Ambassadeur auprès du Roi d'Arragon, donna le premier exemple de cette pauvreté Evangélique dont il conseilloit de retracer l'image. Il renvoya son équipage en Arragon, prit des habits simples, & ne se fit plus accompagner que de S. Dominique. Quelques jours après le peuple édifié vit avec étonnement deux Légats du Pape, l'Evêque d'Osme, S. Dominique, & plusieurs Prélats sortir de Montpellier sans suite, un bâton à la main, à dessein d'aller prêcher l'Evangile dans le même état de dénuement & de pauvreté que ceux qui l'avoient établie.

Assemblée de Prélats à Montpellier au sujet de ces hérétiques.

Aussi-tôt que les Prélats prêcherent d'exemples, tout se soumit devant eux;

des villes entieres vinrent leur dema
der l'absolution de leur Apostasie. I
peuple accouroit en foule, se jettc
à genoux, & remercioit le Ciel de le
avoir envoyé de si saints conducteu
L'hérésie étoit aux abois. Il n'y avc
plus pour la soutenir que des opini
tres ou des gens sans mœurs, mépris
des autres, & plus capables de nuire
leur cause que de la soutenir. Pier
de Châteauneuf, un des deux Légat
emporté par un zéle trop ardent, ma
traita ces derniers. Il leur fit connoît
combien ils étoient odieux, & ne l
ménagea en aucune occasion. Ses cc
légues lui représenterent en vain qu
cette conduite, si contraire à cel

bien moins de succès. Les Pasteurs ou Ministres des hérétiques s'étoient prévalus de la fermeté qu'avoit témoigné Pierre de Châteauneuf, pour faire craindre de retomber sous le joug de l'Eglise Romaine. L'Evêque d'Osme voyant que les esprits étoient plus aigris que jamais, jugea à propos de se retirer en Arragon, & laissa Saint Dominique en Languedoc.

Indiscrétion du Légat en présence du Comte de Toulouse.

Pierre de Châteauneuf qui étoit alors auprès du Comte de Toulouse, ne cessoit de rejetter les conseils de ceux qui vouloient de la modération; il parloit hautement à Raimond de ses désordres, & lui reprochoit d'être la cause de tous les maux qui affligeoient l'Eglise, par la protection qu'il accordoit aux hérétiques. Il passa ensuite aux menaces, & lui déclara en présence de tous les grands de sa Cour, que s'il ne se convertissoit, il alloit se voir accablé sous les foudres du Ciel, & sous celles de l'Eglise, & que son pays seroit bientôt inondé de Catholiques armés pour défendre ses droits, & exterminer ses oppresseurs.

Raimond étoit un Prince rempli de grandes qualités, brave soldat, bon Capitaine, aimé de ses peuples & de ses voisins, riche, puissant, parent ou

allié à tout ce qu'il y avoit de plu
grand en Europe. Un langage aussi fie
que celui de Pierre de Chateauneu
lui causa une émotion extraordinair
il s'emporta vivement contre ce Lé
gat & contre ses Collégues,& les me
naça à son tour de punir un orgueil qu
venoit le braver au sein de ses Etats &
dans le milieu de sa Cour. Chateau
neuf ne perdit rien de sa premiere au
dace,il repliqua au Comte,& ce Princ
ne se possédant plus,on fut obligé d'en
lever le Legat, & de le conduire avc
une forte escorte jusque sur les borc
du Rhône, à dessein de le faire passe
en Provence. Chateauneuf étoit pr
à monter dans une barque, lorsqu'
tomba percé d'un coup de lance

& les autres terres que possédoient les hérétiques : le Pape y consentoit ; mais ce Monarque éclairé ne vouloit point appuyer par des exemples les prétentions chimériques qu'avoient les Papes de ce temps-là sur les Etats des Souverains. Il promit de défendre les droits de l'Eglise ; mais il refusa les offres du Pape à l'égard des terres des hérétiques.

Croisade en France contre les Albigeois.

Cependant on prêcha la Croisade par toute la France, & bientôt les Légats se trouverent à la tête d'une armée de près de cinq cens mille hommes prêts de mettre le Languedoc à feu & à sang. Le Comte de Toulouse ne pouvant rien opposer à une Puissance si formidable, parla d'accommodement. Milon étoit le principal Légat. Il obligea le Comte de Toulouse à comparoître devant lui, & débuta par demander pour sûreté des conditions qu'il alloit exiger, sept châteaux les mieux fortifiés & les plus considérables de sa province ; en même tems le Légat déclara que les habitans de ces places seroient dégagés du serment de fidélité, s'il contrevenoit au serment qu'il avoit fait. Raimond se trouva ainsi tout-à-coup dépouillé, & à la merci du Légat qui procéda aussi-tôt à

l'abſolution du Prince, & lui fit pro
mettre d'obéir au Pape & à ſon Léga
de rétablir les Evêques de Carpentr
& de Vaizon, ainſi que tous les Eccl
ſiaſtiques qu'il avoit déplacés. C
choſes n'étoient que des prélimina
res, & le Pape ſe réſervoit le droit d'
jouter de nouvelles conditions, selo
les tems & les circonſtances. Tant
places du Comte de Toulouſe qu
avoit en ſa diſpoſition, lui répondoie
qu'elles ſeroient obſervées. Alors Ra
mond fut amené nud juſqu'à la cei
ture devant la porte de l'Egliſe de
Gilles. Ce ſpectacle frappa tous ceu
qui en furent les témoins. Un Souv
rain dans cette poſture tiroit les larm

comme les maîtres absolus des peuples & des Rois chrétiens. Milon répondit à ces discours en prenant les villes occupées par les hérétiques, obligeant les Seigneurs à prêter serment de fidélité à l'Eglise. Les villes dont le Legat n'osoit se hasarder de former le siége, comme Marseille, il jettoit un interdit sur leurs habitans, & réunissant ainsi la force des armes & la crainte des excommunications, il répandoit partout la terreur. Le Prince d'Orange, le Comte de Forcalquier & plusieurs autres vinrent se soumettre au Legat. Il se hâta d'instruire le Pape de tant d'heureux succès, ainsi que du dessein où l'on étoit d'élire Simon, Comte de Montfort, pour Général de l'armée, & de lui accorder la Souveraineté des pays conquis & à conquérir sur les hérétiques.

Monfort est fait Généralissime des troupes Croisées.

Le nom du Comte de Montfort étoit déja célébre en Italie. On y connoissoit son courage & son zéle pour les intérêts de l'Eglise, en faveur desquels il avoit combattu dans la Terre sainte & en Espagne depuis sa plus tendre jeunesse. Ce Seigneur possédoit de plus des biens considérables, & se trouvoit plus en état qu'un autre de soutenir les frais d'une guerre que l'on pré-

voyoit devoir être de longue durée. I
avoit auſſi des alliances conſidérable
dans les Provinces voiſines de celle
que poſſédoient les hérétiques, & le
principaux d'entre eux lui apparte
noient, enſorte que perſonne n'étoi
plus en état que lui de répondre au
deſſeins du Pape. D'un autre côté
Philippe Auguſte ne pouvant alors ſ
charger du ſoin de cette guerre, & l
politique s'oppoſant même à ce deſi
il n'étoit pas fâché que Montfort fû
déclaré Généraliſſime des Croiſés, &
propriétaire des terres des hérétique
Ce Prince ſçavoit bien qu'un Seigneu
particulier ne ſe trouveroit jamais aſſe
puiſſant pour conſerver de pareille
conquêtes, & qu'il ſeroit obligé de le

de cent mille hommes, & ſuivi d'une foule de petits Souverains & de Seigneurs qui avoient pris la croix, ravageoit le Languedoc, & s'emparoit des meilleures places. Il s'étoit attiré l'eſtime & le reſpect de toute l'Armée, & ceux même qui lui étoient ſupérieurs par la naiſſance & la dignité lui obéiſſoient avec joie. Simon, Comte de Montfort, étoit grand, de belle taille, un peu gras, mais fort & vigoureux: il avoit un viſage agréable, la tête belle, chargée de grands cheveux noirs & bouclés, qui lui deſcendoient ſur les épaules. Et dans un tems où les ſoldats s'attachoient encore à l'extérieur de leurs Chefs, il avoit tout ce qui pouvoit leur inſpirer de la confiance. Il étoit grave & poſé, & cependant affable & populaire; ſon attention s'étendoit ſur les moindres ſoldats dont il ménageoit la peine & la vie; il en auroit été adoré, ſi ſon armée n'eût point changé, pour ainſi dire, à chaque mois. Auſſi tôt que les Croiſés ou pélerins avoient ſervi leur quarantaine ils ſe retiroient. Comme ils venoient le plus ſouvent tous enſemble, leur retraite étoit fixée au même jour; & le Comte de Montfort ſe trouvoit quelquefois réduit à trois ou quatre

Portrait de ce Seigneur.

mille hommes le lendemain du jo
où il en avoit vu plus de cent mil
sous ses ordres ; car le zéle de cet
multitude, qui leur avoit fait quitt
leur patrie, leurs femmes & leurs ma
sons, & traverser quelquefois d
Royaumes entiers, n'alloit point au
delà des quarante jours. C'est ce q
faisoit durer la guerre. Montfort r
pouvant contenir par de fortes garn
sons les places conquises, elles se so
levoient après le départ des Croisé
& il falloit les reprendre pour les pe
dre peu de tems après. Montfort avo
encore de plus grandes difficultés
vaincre. Il ne lui étoit pas aisé de con
tenir dans les régles de la discipli
militaire une multitude qui les igno

ſouvent de violens démêlés entr'eux: 1209. indépendans l'un de l'autre & s'eſtimant tous ſupérieurs, ils conteſtoient ſans ceſſe ſur leurs droits & ſur la prééminence. Chacun avoit ſes troupes dont il diſpoſoit à ſon gré; & Montfort en ces occaſions mécontent de tous ces Chefs, mais ſe trouvant obligé de les ménager tous également, ne pouvoit être que le médiateur de ces querelles fréquentes, qu'il ne pouvoit terminer par autorité. Sur ces entrefaites le Comte de Nevers ſe brouilla avec le Duc de Bourgogne. Montfort voyant qu'il falloit perdre l'un de ces deux Princes, prit le parti du plus puiſſant. Nevers ſe retira, & le Duc de Bourgogne continua de ſervir dans l'armée. Le Général des Croiſés étoit le favori de ce Prince; il le gouvernoit à ſon gré, & cet empire qu'il avoit ſur l'eſprit du ſouverain Maître d'un Etat conſidérable, aidoit plus aux progrès de la Croiſade, que les exhortations des Prélats & les indulgences promiſes. Ils aſſiégerent enſemble pluſieurs places qu'ils prirent, s'attachant à faire un grand nombre de conquêtes, perſuadés qu'ils en perdroient la meilleure partie à la premiere retraite des Croiſés.

Le Duc de Bourgogne servit enco
quelque temps avec ses troupes da
l'armée. Il aida au Comte de Mon
fort à faire plusieurs conquêtes impo
tantes; mais enfin ses soldats lui aya
demandé la permission de se retir
chez eux, il fut obligé de la leur a
corder. Il partit lui-même peu de ter
après, & laissa le Comte de Montfo
avec quelques troupes qu'il avoit pr
à sa solde, & avec lesquelles ce Gén
ral se promettoit de conserver f
conquêtes jusqu'au retour d'une no
velle armée de Croisés.

Les Ecclésiastiques des Provinc
voisines des Pyrennées où régnoit
guerre, profitoient de l'indisposition
du S. Pere contre les Albigeois, & de
armées qui combattoient en faveur d

& d'autres Eccléſiaſtiques, qui venoient lui offrir les villes qu'ils avoient en leur poſſeſſion, ou lui donner les moyens de s'en rendre maître par ſurpriſe. Les Comtes de Toulouſe, de Foix, & de Comminges, indignés de la conduite des Eccléſiaſtiques de leurs Etats, les perſécutoient avec plus de rigueur que jamais, & donnoient ainſi lieu à de nouvelles entrepriſes de leur part. Ainſi la politique & la vengeance ſe joignirent, pour rendre cette guerre plus ſanglante, aux motifs de Religion qui l'avoient fait entreprendre. On ne differa plus ſeulement pour la doctrine, mais encore pour les intérêts de toutes eſpeces; & l'on reconnut bien alors qu'une guerre dont les progrès étoient ſi funeſtes, ne pouvoit finir que par la deſtruction entiere de l'un ou de l'autre parti.

1209.

Conduite peu meſurée du Comte de Toulouſe.

Celui des Albigeois ſe trouvoit alors le plus en péril. Une multitude de pelerins venoit de ſe rendre auprès de Montfort; & ſupérieur à ſes ennemis il les chaſſoit de la campagne, s'emparoit des vivres, des moiſſons, & reprenoit ſur eux les places qu'ils avoient regagnées ſur lui pendant qu'il s'étoit vu ſans troupes. Les Comtes de Toulouſe, de Foix & de Comminges ſe

trouvoient déjà obligés de ſonger à la défenſe de leurs Capitales; & pour ſurcroît de malheurs, ces villes contenoient un grand nombre de leurs ennemis. Le Comte de Toulouſe étoi celui qui avoit le plus à craindre, s'étant rendu odieux aux Ecclésiaſtique de ſes Etats, & ils ne le regardoien plus qu'avec horreur; ſur-tout depui la mort de Pierre de Chateauneuf dont ils l'appelloient hautement l meurtrier. Il n'y avoit rien que ces Ecclésiaſtiques ne fuſſent capables d'attenter contre lui, pour ſe venger d leurs maux & des crimes qu'ils lu imputoient. Foulques, Evêque d Toulouſe, ennemi déclaré du Comt trop éloigné encore de l'armée d

1209. de sa Capitale, une multitude d'ennemis d'autant plus dangereux qu'ils étoient pour le moins aussi fanatiques en défendant la bonne cause, que les fauteurs de l'héréfie. Cette même idée perfectionnée depuis par les Guises, chassa un grand Roi de son Palais, souleva contre lui la meilleure partie de ses sujets, & après avoir ensanglanté le Trône, menaça de porter la Couronne dans une Maison étrangere.

Nouveaux troubles à Toulouse par les intrigues de l'Evêque.

L'Evêque donna à sa Confrairie le nom de Confrairie blanche. Ceux qui la composoient élurent parmi eux des Capitaines qui mandoient les usuriers, & saisissoient leurs biens faute de comparoître. Ces malheureux pressés de toute part se retrancherent dans leurs maisons, & en repoussant la force par la force, augmenterent le désordre dans la ville. Bientôt on vit s'élever une nouvelle Confrairie, dite la Confrairie noire, qui rencontrant l'autre dans les rues la chargeoit avec acharnement, & les deux partis ne se séparoient jamais sans une grande effusion de sang.

D'un autre côté les Prélats Catholiques emploient leurs soins & leurs exhortations, pour faciliter à Montfort des succès plus prompts, & pour re-

couvrer ce qui leur avoit été enlevé par les hérétiques. Les uns prêchoient la Croisade pour avoir de nouveaux soldats ; les autres parcouroient les villes & les châteaux où ils étoient encore respectés, & à force de prieres & de menaces, tâchoient de ramener les peuples à l'obéissance de l'Eglise, & de les engager à se soumettre à Simon de Montfort leur nouveau Maître ; les assurant que l'hérésie dans laquelle leurs légitimes Souverains étoient tombés, les délioit du serment de fidélité. Ils gagnerent ainsi plusieurs villes, qui abjurerent leurs erreurs, & prêterent un nouveau serment à Simon de Montfort.

Ce Général toujours accompagné

crainte. Mais il ne put forcer le châ-
1209. teau de Cabardes faute de troupes. Le Duc de Bourgogne venoit encore de le quitter avec la plûpart des Croisés, qui avoient fini leur quarantaine. Dans le même temps il reçut les plaintes de l'Abbé de Saint Antoine de Pamiers, contre Raimond Roger, Comte de Foix. Entre les griefs dont on chargeoit ce Seigneur, on l'accusoit d'avoir favorisé les hérétiques, de s'être mis à leur tête pour persécuter les Catholiques; d'avoir couché dans le Monastere avec des femmes débauchées; & d'avoir fait abattre une partie de ce Monastere pour fortifier son Château de Pamiers. De plus on accusoit les Routiers de sa suite, de s'être emparés des biens des Ecclésiastiques, & d'avoir commis plusieurs profanations; comme de s'être servis d'un Crucifix cassé pour piler du poivre, d'avoir jouté avec un autre, après l'avoir revêtu d'un bouclier.

Il y punit avec sévérité plusieurs profanations.

Simon de Montfort indigné de ces profanations, marcha aussi-tôt pour en punir les auteurs. A son approche plusieurs villes & châteaux se soumirent: d'autres résisterent quelque tems, & mériterent, par leur opiniâtreté, qu'on les traitât avec rigueur. Le

Comte

Comte de Foix épouvanté de la rapi
dité de ces conquêtes, crut ne pas tro
acheter la conservation des places qu
lui restoient, aux dépens de celles qu'o
lui avoit prises. Il eut une conféren
avec Montfort, & ils parurent since
rement reconciliés. Le Comte de Foi
pour lui en donner de plus fortes pre
ves, lui livra Amaury, le dernier
ses fils, en ôtage, & lui céda tous s
droits sur la ville de Pamiers. Mon
fort la fortifia avec soin, voulant
faire une place d'armes, & y laissa u
forte garnison. Dès qu'il la crut affe
mie sous son obéissance, il se rendit
Albi, dont il reçut aussi l'hommag
par la concession de l'Evêque, qui
étoit Seigneur.

Ce Prélat l'avoit appellé pour co

de leurs anciens Maîtres. Simon mit
1209. tout en œuvre pour prévenir un mal, qui pouvoit avoir de grandes suites, tant pour ses intérêts, que pour ceux de la Religion; & après avoir satisfait ce Prince, il reprit le chemin de Carcassonne, où la défaite de deux de ses Capitaines avoit mis ses affaires dans un grand desordre. Il eut bientôt remédié à tout par sa valeur & par sa prudence; & non content d'avoir lavé la honte des siens, il soumit plusieurs Seigneurs fauteurs des hérétiques, & les contraignit de rentrer dans le sein de l'Eglise. Il ne trouva pas la même facilité en attaquant Grand Pipieux. Ce traître, après avoir été comblé de biens par ce Général, prit si bien ses mesures pour se révolter, qu'il fut impossible alors de le soumettre. Il sçut mettre à profit les leçons qu'il avoit reçues d'un aussi habile Maître dans le métier de la guerre, & instruit par son exemple, peu s'en fallut qu'il n'apprît à le vaincre.

Pieuses généroïtes de ce brave Général.

Montfort avoit ainsi à combattre contre la trahison & contre la force ouverte; & tandis qu'il vengeoit la querelle de la Religion, il avoit aussi à punir la perfidie & le meurtre. Mais ces différentes occupations ne l'empê-

choient pas de ſatisfaire aux mou
mens de ſa piété ; les priſes qu'il faiſ
chaque jour ſur les hérétiques, le m
toient en état de témoigner ſa géné
ſité. L'Ordre de Cîteaux fut le prem
qui en reſſentit les effets, & il lui
pluſieurs donations dignes de ſa m
gnificence. Il eſt vrai qu'on pourr
douter aujourd'hui, ſi ces biens lui a
partenoient légitimement, & s'il po
voit juſtement en diſpoſer à ſon g
mais ils étoient alors jugés de bon
priſe, & l'on ſuppoſoit que l'inve
ture donnée par le Pape & par le R
de France, s'étendoit ſur les biens d
Particuliers.

Montfort donna auſſi des marq
de ſa Religion, en faiſant rendre
derniers devoirs à pluſieurs Moines

conserva ses principales villes, qu'il se
1209. contenta de défendre pendant l'hyver, en attendant que le retour du Printems lui fournît les moyens d'avoir sa revanche. Au milieu de ses occupations, il étoit encore obligé de veiller de près sur la conduite du Comte de Toulouse, qui ne fut jamais sincerement reconcilié avec l'Eglise, & qui ne feignit quelquefois de l'être, que quand la force l'y contraignoit.

Tandis que Montfort faisoit ses préparatifs pour repousser les ennemis, leur malignité ne cessoit de chercher les moyens de le perdre sans ressource. Ils vinrent à bout de le rendre suspect même au Pontife Innocent III qui, séduit par les feintes soumissions du Comte de Toulouse, ordonna à ses Légats de s'accommoder avec ce Prince à des conditions convenables. Suivant ces ordres, on assembla deux Conciles consécutivement, & l'on réconcilia d'abord les Comtes de Foix & de Montfort. Pour celui de Toulouse, sa conduite fit bien voir que la politique seule avoit causé ses premieres démarches. On tenta en vain toutes sortes de voies pour le ramener, & on fut enfin obligé de l'excommunier lui & ses sujets. Il ne se rebuta point, & voulant

faire tête à l'orage, il fit divers voy
ges auprès des Rois de France, d'A
ragon, & de l'Empereur, pour y ma
dier des troupes. Il s'enferma ensu
dans Toulouse, & exhorta les Toulo
sains à une vigoureuse défense.

Cependant le Roi d'Arragon, sur
point d'être attaqué par Miramoli
qui menaçoit de mettre l'Italie à feu
à sang, de saccager Rome, & de fai
une écurie de l'Eglise de Saint Pier
de Rome; le Roi d'Arragon, dis-j
qui inclinoit secretement pour les A
bigeois, sollicitoit vivement le Sa
Pere de pacifier les troubles de l'Eg
se, afin d'obtenir du secours des Ch
tiens pour résister à l'ennemi commu
Il faisoit en même tems des plain

du Roi d'Arragon. Les Albigeois pro-
1209. fiterent de cet instant de repos pour réparer leurs pertes, afin d'être plus en état de seconder Miramolin ; mais on prit des mesures si justes, que ce Chef des Barbares fut entierement défait, & contraint de fuir. Les Vaudois dénués de son secours, sur qui ils fondoient leurs espérances, virent bien qu'ils n'avoient aucun bon traitement à attendre des Princes ligués. Dans cette idée, ils prirent leur parti sur le champ, & se réfugierent dans différens pays, où ils se diviserent en deux sectes, l'une dite des humbles & l'autre des pauvres. Ceux qui resterent ne perdirent point courage par la fuite de leurs compagnons. Ils se sentoient soutenus de différens Princes puissans, qui leur donnoient du secours, tant par haine pour le Comte de Montfort, que parce qu'ils étoient eux-mêmes Albigeois dans le cœur. Il est évident que ces malheureux peuples avoient été séduits par des hérésiarques adroits qui avoient sçu gagner leur confiance. Plusieurs faits prouvent que ce n'étoit point l'esprit de rébellion qui les animoit, puisqu'ils avoient tant de peine à renoncer au serment qui les lioit à leurs Souverains. S'ils furent si opi-

niâtres à refuser de rentrer dans le s
de l'Eglise, c'est qu'on les aigrit
lieu de les instruire. La voie des ar
est un remede extrême qui ne fait s
vent qu'augmenter le mal. Il en au
moins coûté de sang & de fatigues
part & d'autre, si l'on se fût conte
de les priver de leurs Ministres,
qu'on n'eût fait la guerre qu'à ceux
montroient clairement leur ambit
& leur amour pour le desordre.
voit qu'ils proposoient sincerem
alors au Pape de les instruire,
d'approuver leur Religion, qu
croyoient conforme à l'Evangile,
Le Général des Croisés, sans é
vaincu par les obstacles, s'y signal
chaque jour par quelques exploits.
Ciel, disoit-on, prenoit visiblem

héréſies. Cette même douceur, & ſes
1210. autres bonnes qualités, lui valoient
auſſi des villes & des châteaux, & différens
Seigneurs particuliers croyoient
ne pouvoir mieux faire, que de céder
leurs terres à un Général qui ſçavoit ſi
bien les défendre.

Siége du Château de Termes, Après la priſe de Minerve, qui avoit arrêté quelque temps l'effort de ſes armes, il ſe diſpoſa à faire le ſiege du Château de Termes, qui, à cauſe de ſes fortifications & de ſa ſituation avantageuſe paſſoit pour imprenable. Il uſa de toutes les précautions néceſſaires pour ne point échouer dans cette entrepriſe; mais après avoir fait ſes approches, il fut convaincu plus que jamais, qu'il ne pourroit réuſſir que par les plus grands efforts. De hauts rochers eſcarpés ſervoient de murailles à cette Place, qui avoit pour foſſés des ravines & des goufres, qu'il étoit impoſſible de combler. Il chercha néanmoins des endroits guéables; & à force de faſcines, on vint à bout de pratiquer un chemin, à la faveur duquel on roula les machines contre les murailles bâties ſur les rochers; mais il reſtoit encore d'autres obſtacles à vaincre. La garniſon, compoſée de tout ce qu'il y avoit de braves dans le

parti Albigeois, commandé
Raimond, fameux Général, vit
à-peine les machines de guerre app
cher des murailles de la Place, qu'
fit de vigoureuſes ſorties, & rédu
ſouvent les Aſſiégeans dans un
moins avancé que le premier jour.
Croiſés ſans ſe rebuter, réparoien
déſordre avec beaucoup d'activité
leur patience vainquit enfin la val
des Aſſiégés. Ils demanderent à ca
tuler, & propoſerent de ſe rendr
certaines conditions. On tint con
à ce ſujet, & on prit du temps p
déliberer : ce qui ne ſervit qu'à ret
der la priſe de la place.

Les Aſſiégés informés du dép
d'une partie des Croiſés, & ſçach

ſés à différer leur départ ; mais il ne
1210. put en venir à bout. Sa douleur étoit encore augmentée par la néceſſité de la renfermer en lui-même, de peur que ſes plaintes n'achevaſſent de décourager les ſoldats qui lui reſtoient. Il n'oſoit même quelquefois rentrer dans ſa tente, pour ne point être temoin de la triſteſſe de ſes domeſtiques, qui manquoient de vivres. Il parcouroit ſans ceſſe le camp montrant par-tout un viſage tranquille, & affectant même de ſe fatiguer, en travaillant plus qu'un ſimple ſoldat, pour les empêcher de ſe plaindre. Par cette conduite il vint non ſeulement à bout de leur faire ſupporter leurs maux avec patience, mais même de recommencer les attaques avec la même ardeur. Mais comme les fatigues alloient en augmentant, il eut recours à de nouvelles exhortations, & les pria de ne point abandonner la cauſe de la Religion. Ils avoient beſoin d'un auſſi puiſſant motif pour ne point être rebutés de tant de travaux qu'il leur falloit eſſuyer : ce qui joint à une diſette extrême, avoit conſidérablement diminué l'Armée. Enfin il leur vint un ſecours conſidérable, avec lequel ils firent de nouveaux efforts contre la Place. Raimond

ayant fait tout ce qui dépendoit d'
habile Officier, & se voyant hc
d'espérance d'être secouru, songea
se mettre à couvert du ressentim
des vainqueurs. Il rassembla sa gari
son, & abandonna la place penda
la nuit. Simon de Montfort s'en éta
apperçu, le fit poursuivre. Il fut bie
tôt atteint, & comme la partie n'ét
pas égale, ses troupes furent défaite
& lui fait prisonnier. Le Général
Croisés ayant en sa puissance cet en
mi si redoutable des Catholiques,
voulut point le traiter selon que le m
ritoient ses crimes; il se contenta
le faire enfermer pour le reste de
jours. Il ne fut pas le maître d'user
sa même clémence à l'égard de sa

mond en étoit Gouverneur. Les Ecclé-
1210. siastiques qui avoient abandonné cette forteresse, lorsqu'elle tomba au pouvoir des Albigeois, furent aussi remis en possession de tous leurs biens. De nouveaux habitans vinrent remplir les maisons de la ville, que la furie du soldat victorieux avoit rendu déserte. En un mot ce Château, un des principaux sieges de l'hérésie, changea entierement de face.

Cependant les Légats s'appercevant que les avantages remportés par l'Armée Catholique n'avoient rien de décisif, reprirent la voie des négociations. Simon de Montfort, le Roi d'Arragon, le Comte de Toulouse, & celui de Foix, si souvent brouillés, & tant de fois reconciliés en apparence, se rassemblerent de nouveau à Narbonne, pour y discuter leurs droits. On proposa au Comte de Toulouse de lui laisser la possession de tous se biens, à condition qu'il chasseroit les hérétiques. Il sembla d'abord y consentir; mais soupçonnant qu'on ne vouloit le forcer à chasser les Albigeois, que pour l'accabler ensuite lui-même, il ne voulut plus rien entendre. Le Comte de Foix ne fut pas plus traitable. Il vouloit qu'on lui restituâ

toutes ses places, & le Comte de Montfort refusoit de lui remettre Pamiers. 1210.

Le Roi d'Arragon qui étoit bon Catholique, justement indigné d'une conduite si bisarre, voulut montrer combien il la désapprouvoit, en se saisissant du château de Foix, où il mit garnison, promettant de le remettre aux Croisés, si le Comte persistoit dans son opiniâtreté. On ne pouvoit douter que ce Monarque n'agit sincerement, sur-tout lorsqu'on le vit céder à Montfort la Ville de Carcassonne; & recevoir son hommage. On prétend même qu'ils firent ensemble un traité secret, dont on ignore les articles. Mais bientôt faisant attention qu'il ne pouvoit prendre le parti des Catholiques, qu'en attaquant sa propre famille, l'intérêt du sang l'emporta sur celui de la Religion, & nous verrons dans la suite qu'il fut le plus ferme appui des Albigeois, pour lesquels il sacrifia même sa vie. Un autre motif fut la cause de son changement. Il parut attaché aux Catholiques, tant qu'il vit qu'ils en vouloient plus aux hérétiques qu'aux biens qu'ils possédoient; mais s'appercevant qu'en dépouillant le Comte de Toulouse, on le privoit lui-même de ses droits sur les terres de ce Seigneur,

Le Roi d'Arragon prend les intérêts des Croisés, & les abandonne ensuite.

il résolut de ne point prêter des armes
1210. contre lui-même, & d'appuyer des prétentions qui l'éloignoient plus que jamais des intérêts du Ciel. Il avoit cependant quelque regret de rompre avec Monfort; mais tout-à-coup cédant aux importunités de sa famille & à l'indignation que lui causoit la maniere cruelle de convertir les Albigeois, il prit de nouveaux engagemens avec le Comte de Toulouse, & se lia avec lui plus fortement que jamais.

Simon de Montfort voyant bien que la force seule pourroit ramener les esprits à la soumission, se prépara à faire une guerre plus vive aux hérétiques. Le zele des Prélats & des autres Ecclésiastiques lui fut d'un grand secours. La plûpart des Evêques & des Moines, expliquant mal ce principe, qu'il *faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes*, se faisoient un devoir de trahir leurs Souverains, & de livrer les places dont la superstition des peuples les avoit rendus maîtres. C'étoit même eux qui lui rassembloient des troupes, qui les menoient aux combats, & il dût souvent ses succès à leur perfidie, qu'on honoroit alors du nom de zele. Autant qu'il put, il évita de faire des conquêtes par ces indignes moyens.

Après avoir fait conduire le fils du Roi d'Arragon à Carcassonne, où il le fit élever avec soin, il se mit en campagne, & alla d'abord assiéger le château de Cabardes, qui se rendit presque sans coup férir. Outre la prise de la place, qui étoit importante, il procura par cette conquête la liberté à plusieurs de ses Officiers de marque, qui languissoient depuis long-temps dans une dure captivité. Comme son armée avoit fatigué, il la conduisit tout de suite au siege de Lavaur. Cette place, à cause de l'étendue de son enceinte, ne put être investie entierement; ce qui rendit le siege beaucoup plus long & plus périlleux. 1211.

Siege de Lavaur par Montfort.

La Ville de Lavaur, une des plus fortes places du parti Albigeois, étoit également redoutable par ses fortifications & par le grand nombre de ses défenseurs. Elle appartenoit à une Dame veuve qui, après la mort de son mari, avoit fait entrer dans la Place les plus habiles Officiers des Albigeois. Aymeric de Montreal, son frere, étoit à leur tête, & animoit les soldats plus par son exemple que par ses discours. Simon de Montfort, sans s'épouvanter de la difficulté de l'entreprise, fit ses approches avec tout l'art & toutes

les précautions qu'on employoit alors.
1211. Il fit construire de grandes machines pour battre les murailles, & fit bâtir diverses redoutes afin de couper les vivres. Les Assiégés, par de fréquentes sorties, eurent bientôt ruiné ces premiers travaux; mais ils furent aussi-tôt réparés avec beaucoup d'ardeur & de promptitude.

Durant ce siege, qui fut de quelque durée, les Catholiques firent une perte qui leur fut fort sensible. Le Légat Milon, qui avoit donné des preuves de son zele pour l'extirpation de l'hérésie, fut si vivement touché de voir que ses soins étoient infructueux, qu'il en tomba malade; ce qui joint aux fatigues qu'il avoit essuyées depuis le commencement de la Croisade, lui causa une fievre violente, dont il fut emporté en peu de jours.

Le Comte de Toulouse jugeant bien que la valeur de ses troupes céderoit enfin au nombre des Croisés, & ne voulant point qu'une place de l'importance de Lavaur fût enlevée à son parti, mit tout en œuvre pour la secourir. Ce Prince n'avoit point alors d'armée en état d'être opposée à celle de ses ennemis : ainsi ne pouvant employer la force ouverte, il eut recours à la ruse.

Il feignit de vouloir se réconcilier av
Simon de Montfort, & vint au ca
à la tête d'une troupe considérab
Mais lorsqu'on étoit sur le point
conclure, il fit naître des difficult
& se retira en apparence fort méco
tent. Ses troupes, qui étoient instr
tes, passerent en même tems dans
Ville assiégée. A son arrivée à Toul
se, le Comte fit défense à tous ses
jets de donner du secours aux Croi
La plupart obéirent à cet ordre, & c
férent de porter des vivres à l'armé
mais plusieurs de la Confrairie bl
che abandonnerent la Ville pour
rendre au camp.

Pendant l'absence du Comte,
Seigneur de Foix, qui command

croyant y trouver un azile assuré ;
1211. mais le lieu & son caractere furent la cause de sa mort, qu'il reçut par les mains du fils du Comte de Foix. Ce jeune Prince instruit par l'exemple de son pere, signaloit ses premieres armes par de pareils forfaits.

Cependant les Assiégés animés par ces succès, ne cessoient d'opposer à l'ennemi une vigoureuse résistance. Plus d'une fois ils renverserent les machines, & porterent la désolation jusque dans le milieu du camp. Simon de Montfort par sa vigilance remédioit à tout. Ne pouvant approcher le belier des remparts sans en éloigner les défenseurs, il fit construire une machine monstrueuse qui surpassoit de beaucoup en hauteur les murailles de la Ville. D'habiles Archers placés sur cette machine, écartoient à coups de traits les Assiégés de dessus le rempart ; leurs fleches meurtrieres les alloient même chercher jusques dans les rues de la Ville. Les Assiégés firent tout ce qu'ils purent pour se mettre à couvert de cette forteresse ambulante, & essayerent de la brûler par divers feux d'artifice ; mais les peaux de bœufs nouvellement écorchés, dont elle étoit couverte, la garantirent de l'embrasement.

Malgré ces avantages le ſiege t
noit en longueur par l'habileté & l
piniâtreté des Aſſiégés , qui n'ay
point de grace à eſpérer , vouloien
moins vendre cher leur perte. On cc
truiſit de nouvelles machines pour
accabler , & les Catholiques vinre
bout de rouler quelques tours de b
juſqu'au pied des murailles. Charr
de ce ſuccès , les Aſſiégeans arborer
auſſi tôt une grande croix ſur le f
d'une de ces tours en ſigne de trio
phe , & pouſſerent mille cris de jc
En même tems on tira de la Ville
nuée de traits contre cette croix ; qu
ques pierres lancées avec violence ,
abattirent enfin un bras. Alors c
cris pareils à ceux des Aſſiégeans s'é

de l'huile bouillante, rien ne peut les
1211. arrêter. On voit dans l'armée des Croisés des Evêques, des Abbés & des Moines; de l'autre des Ministres & de faux Prophêtes, qui exhortent également leur parti à ne faire aucun quartier à leurs ennemis, & à défendre la Religion aux dépens de la vie de ceux qui combattoient contr'elle. Malgré la vigoureuse résistance & la valeur des Assiégés, ils furent forcés; les Croisés entrerent de tous côtés dans la Ville, & ces vainqueurs irrités, autorisés par leurs Généraux, égorgerent tous les habitans sans distinction de sexe, d'âge, ni d'état. Aymeric de Montreal fut pendu au milieu du camp; quatre-vingt Gentilshommes qui avoient suivi sa fortune, alloient aussi être pendus; mais les potences qu'on avoit dressées, s'étant trouvées renversées tout à coup, les Albigeois crierent au miracle, pendant que les soldats se jetterent sur les quatre-vingt Gentilshommes, & les égorgerent au pied des potences. La dame de Lavaur fut jettée vive dans un puits, que l'on combla de pierres, & un grand nombre d'habitans échappés au fer du vainqueur, ayant été trouvés dans des souterrains & dans d'autres endroits se-

crets, furent brûlés vifs. Aussi-tôt q
Lavaur fut détruite, les Albige
abandonnerent les places voisines,
se retirerent avec leur garnison da
Toulouse, dont Montfort avoit dess
d'entreprendre le siege. Il s'empara d
bord de Casser, petit fort occupé p
les hérétiques, qui se rendirent à c
crétion. Les Evêques leur ayant prop
sé d'abjurer leurs erreurs, ils le re
serent, & l'on mit sur le champ
feu à la forteresse, qui fut bien-tôt
duite en cendre ainsi que ses malh
reux habitans.

Ces cruautés augmenterent l'h
reur des Albigeois contre les Catho
ques; ils les regarderent non-seu
ment comme les ennemis de leur do
trine, mais aussi comme les destru

ſoient-ils, des loups dévorans qui ve-
1211. noient égorger eux-mêmes des trou-
peaux confiés à leurs ſoins, & ce n'é-
toit que par des maſſacres qu'ils vou-
loient ſe venger de leur prétendue
déſobéiſſance. Les Croiſés firent peu
d'attention à ces plaintes. Les Chefs
guidés par l'intérêt; les ſoldats par
l'eſpoir du bonheur éternel qu'ils pou-
voient acquerir avec tant de facilité,
allerent enfin mettre le ſiege devant
Toulouſe.

Siege de Toulouſe.

Cette ville qui eſt de nos jours une des plus conſidérables du Royaume, avoit alors des avantages qu'elle a perdus. Son enceinte n'étoit pas plus étendue; mais ſes habitans étoient en bien plus grand nombre, plus riches, & plus agueris, & il n'y avoit alors aucune ville dans le Royaume, ſans en excepter Paris, qui pût entrer en comparaiſon avec Toulouſe. Elle étoit défendue d'ailleurs par pluſieurs milliers de ſoldats agguerris, & munis de tout ce qui étoit néceſſaire pour une longue & vigoureuſe réſiſtance. Montfort fut retenu long-temps à une diſtance éloignée de Toulouſe, par les fréquentes ſorties des Aſſiégés. Les ayant enfin obligés de ſe renfermer dans leurs murailles, il donna un aſſaut où les Al-

bigeois firent périr la meilleure par
de son armée. Montfort en étoit ve
tout d'un coup à l'escalade, parce qu
n'avoit pas assez de troupes pour en
tonner la place, & que plusieurs Ch
des Croisés se disposoient à quit
l'Armée pour retourner dans leur pa
Le Général ayant vu le mauvais suc
de sa premiere tentative, réunit en
seul corps ce qui lui restoit de troup
& leva le siege de Toulouse, ap
avoir ravagé les environs de cette vi

Aussi-tôt que Montfort se fut él
gné, le Comte Raimond alla repren
les places voisines de sa Capitale, d
les Croisés s'étoient rendus mai r
lui préparant ainsi les mêmes trav
pour la campagne prochaine, que c
qu'il avoit essuyés pendant les pré

guerre seroit aussi funeste aux Croisés
1211. qu'aux Albigeois, & qu'après avoir rempli de meurtres & de sang toutes les Villes du Languedoc, cette grande Province resteroit toujours au pouvoir des hérétiques, sans que les Croisés retirassent d'autre avantage, que celui d'avoir massacré un grand nombre d'hommes.

La comte de Toulouse met le siege devant Castelnaudari.

Le Comte de Toulouse mit alors le siege devant Castelnaudary, qu'il attaqua vigoureusement à la tête de cent mille hommes. Montfort connoissant l'importance de cette Place, voulut la défendre en personne, avec Gui de Levi son Maréchal de Camp. Les Assiégeans s'apperçurent bientôt de leur arrivée dans la Ville : chaque jour étoit signalé par quelques sorties. Les Comtes de Foix & de Comminges, qui passoient pour les plus vaillans hommes de leur temps, secondoient de tout leur pouvoir le Comte de Toulouse, & ce Prince s'exposoit lui-même à tous les dangers pour prendre, s'il étoit possible, Monfort avec la Ville. La captivité du Général des Croisés auroit fini la guerre, & le Comte de Toulouse, ainsi que les autres Souverains qui suivoient son parti se seroient alors vus indépendans du Pape,

Pape, dont ils trouvoient le joug i
ſupportable, & libres à l'égard du R
de France leur Suzerain, à qui ils i
putoient la guerre préſente & les ma
dont elle étoit ſuivie.

Mais le ſiege de Caſtelnaudari n'
point le ſuccès que les Albigeois s
étoient promis. Montfort trouva moy
de ſortir de la place à la téte de quat
vingt chevaux & alla avec eux déga
un convoi dont le Comte de Foix av
battu l'eſcorte, enſuite ayant fait
trer dans la place une grande quan
de vivres & de munitions, le Cor
de Toulouſe ſe vit obligé de lever
ſiege. Il s'en dédommagea ſur p
ſieurs autres places qu'il prit par a
fice : en ſorte que le Comte de Mo
fort ſe fut à peine mis en état de r

tion. Ils se munirent ensuite des armes
1209. nécessaires, & quand ils se crurent assurés du succès, ils leverent le masque; s'étant assemblés en tumulte, ils prirent entre eux les résolutions les plus violentes. Loin d'envisager les suites funestes de leur révolte, ils n'écouterent que leur fureur. Le Commandant fut la premiere victime qu'ils immolerent à leur liberté. Un Tonnelier lui abattit la tête, & l'on fit mille outrages à son cadavre. La garnison fut ensuite passée au fil de l'épée sans qu'il échappât un seul soldat.

Sévere punition des habitans de Gavres révoltés.

Cette malheureuse ville ne fut pas long-temps sans porter la peine de sa trahison. Baudouin, frere du Comte de Toulouse, mais qui n'approuvant pas la cause que ce Prince soutenoit, montroit autant de zele pour les Catholiques que son frere en avoit pour les persécuter, s'étoit mis à la tête d'une troupe de braves soldats, & se préparoit à combattre avec eux en faveur de la Religion; car jusqu'alors il avoit gardé quelques ménagemens avec son frere, & ne s'étoit point déclaré ouvertement; mais ayant été informé de ce qui se passoit à Gavres, il y accourut avec un détachement. Les habitans lui voyant des étendarts sem-

blables à ceux de ſon frere, ne fire
nulle difficulté de le laiſſer entrer,
lui firent même un détail de ce qu'
venoient d'entreprendre pour leur
berté, croyant mériter plus de gloir
meſure qu'ils y ajouteroient des c
conſtances. Mais lorſqu'ils s'atte
doient à recevoir des applaudiſſemer
ils furent fort ſurpris de ne trouver
lui qu'un juge ſévere, qui les conda
nant ſur leur propre confeſſion, co
manda à ſes gens de faire main ba
ſur ces malheureux, & de n'épargr
ni le ſexe ni l'âge; ce qui fut pon
tuellement exécuté.

Les ſoldats obéirent avec joie à
ordre ſi conforme à leur façon de p
ſer; ils paſſerent tout au fil de l'épé

jusqu'aux portes de Narbonne, où il
1209. reçut un renfort de Croisés, commandé
par Alain Rociac, Officier d'une
grande réputation, & zélé Catholique.
Se croyant en état de former quelque
grande entreprise, il conduisit ses
nouvelles troupes au siege de Constance,
qu'il prit après plusieurs jours
d'attaque. Il s'appliqua ensuite à fortifier
la ville & le château de Pamiers,
qu'il fit fortifier avec beaucoup de
régularité. Pendant qu'il étoit occupé
à ces différens travaux, le Comte de
Foix, irrité des succès continuels qui
accompagnoient les Catholiques, envoya
un Herault à leur Général pour
l'inviter à décider leur querelle par une
bataille. Montfort, quoiqu'il eût peu
de troupes, accepta le défi, & attendit
l'ennemi pendant dix jours entiers.
Et comme il ne parut point au bout de
ce temps-là, il crut avec raison, que
la crainte empêchoit d'effectuer des
menaces dictées par le dépit. Voulant
faire voir qu'il étoit en état de tenir
sa promesse, il détacha de son armée
plusieurs corps de Cavalerie, qui s'étant
avancés jusques dans le Comté
de Foix, mirent tout à contribution,
raserent quelques châteaux, & ne revinrent
joindre le gros de l'Armée,

qu'après avoir porté de tous côtés
mort & la désolation. Un autre p
sortit aussi du camp, & s'étant avan
jusqu à Toulouse, donna l'alarme
cette ville. On se préparoit à le repo
ser, lorsque content d'avoir ruiné
environs de la place & enlevé les b
tiaux, il alla tomber sur la petite vi
de Poncerede, qu'il emporta d'emb
avec peu de perte. Montfort infor
de cet avantage, envoya ordre à
gens de se fortifier dans cette vill
parce qu'il espéroit s'en servir po
reserrer Toulouse. Cette prise don
lieu à de nouvelles courses dans
pays. Ces ravages exciterent la cole
du Comte de Foix, & ranimerent s
courage abattu par tant de défait

ment étoit commandé par le Chatelain
1209. de Melso, & par Geofroi son frere, deux capitaines de réputation. Quoique le pays fût rempli d'ennemis, ils arriverent heureusement au lieu où le convoi les attendoit, & se mirent aussitôt en marche. Droque qui commandoit l'avant garde, fut aussi le premier à en venir aux mains. Déjà ils comptoient avoir franchi tous les obstacles ; lorsqu'ils tomberent dans l'embuscade. Quoiqu'ils marchassent en bon ordre, le comte de Foix ne balança point à les charger. Les Chefs des Catholiques le reçurent en gens qui sçavoient leur métier, & peu s'en fallut qu'ils n'arrachassent au Comte une victoire qu'il croyoit certaine ; mais accablés par le nombre, & investis de toutes parts, il leur fallut céder, & ils virent qu'il ne leur restoit plus qu'à vendre cher leur vie. Ils rallierent avec peine le peu de troupes qui leur restoient, & se mirent en devoir de percer un monde d'ennemis qui les environnoit. Le Comte de Foix charmé de leur valeur leur fit offrir bon quartier ; mais ils le refuserent & continuerent de se battre avec fureur, leur courage semblant augmenter à mesure qu'ils perdoient du monde. Mais leurs efforts furent inutiles, tout

fut mis à mort par les Albigeois, à l'
ception de quelques Ca aliers &
Chatelain de Melfo, qui se firent j
l'épée à la main, & allerent porter
camp la nouvelle de leur défaite.

Droque qui avoit fait des effo
prodigieux, eut le chagrin de ne pc
voir trouver la mort qu'il cherchc
Il fut pris, & on lui préparoit un f
affreux, si les vainqueurs ne se fuss
ressouvenus que Gerard de Pepieux l
guissoit dans les fers des Catholiqu
Ces deux Capitaines furent échang

Simon de Montfort craignant q
le Comte de Foix profitant de sa v
toire, ne le vînt insulter dans son can
se retira dans la ville de Fanjaux dc
les murailles étoient plus capables

fut pas long-temps dans cet état vio-
1209. lent. Un renfort considérable de Croisés venus de France & d'Allemagne, le mirent en état d'aller chercher l'ennemi à son tour. Il commença par faire lever le siege de Carmen, & attaqua le Comte de Foix avec tant de vigueur, qu'il le chassa jusques dans son propre pays. Il prit encore plusieurs villes & châteaux ; après quoi il songea à mettre ses troupes en quartier d'hyver. Pour lui il vint à Castres pour s'y délasser de ses fatigues. Il trouva dans cette ville son frere Gui, que le mauvais état des affaires des Chrétiens dans la Terre sainte avoit obligé de repasser en France avec sa famille. Ils eurent à peine le temps de se témoigner leur tendresse mutuelle, après une si longue absence, qu'ils furent obligés de se séparer. Simon apprenant la révolte du Cahubac, rassembla ses troupes, & reprit la ville rebelle en présence même des Comtes de Foix, de Toulouse & de Comminge, qui tenterent en vain de forcer ses retranchemens. Après la réduction de la place, il marcha aux ennemis qui d'abord firent mine de l'attendre ; mais informés du nombre des troupes qui le suivoient, ils décamperent bientôt.

Montfort les pourſuivit viveme & ſans leur donner de relâche, les harcela juſqu'aux portes de T louſe, dont il n'oſa entreprendre ſiege. Se croyant néanmoins maître la campagne, il alla attaquer Sai Marcel. Cependant les ennemis ſort de Toulouſe, fatiguerent tellement l Armée par de fréquentes alarmes, en lui enlevant ſes convois, qu'il obligé de lever le ſiege & de faire traite avec tant d'ordre, qu'on ne l taqua dans ſa marche qu'avec préca tion, & il en fut quitte pour quelqu ſoldats.

C'eſt ainſi que dans cette guerre avantages étoient balancés ſelon circonſtances, & les choſes ne f

me on l'a vu plus haut, à une quarantaine qu'ils s'étoient imposée ; & lorsque ce général se mettoit en devoir de porter les derniers coups aux hérétiques, il se voyoit arracher la victoire par la désertion de ses soldats, & étoit obligé d'attendre de nouveaux Croisés, qui l'abandonnoient souvent avant qu'il eût repris ses premiers avantages. Sans ces inconveniens son habileté, jointe à la valeur des Catholiques, auroit aisément triomphé d'un parti qui ne se soutenoit que par son désespoir. En effet, quoique les Albigeois eussent à combattre pour leur Religion, leur liberté & leurs biens, auroient ils pu résister à des Armées entieres, qui se succédoient l'une à l'autre ? S'ils devinrent plus puissans dans la suite, & si des Rois embrasserent leur querelle, ils firent aussi craindre aux Catholiques que les Provinces qu'ils occupoient, ne demeurassent en leur puissance. Ce qui feroit sans doute arrivé, s'ils n'avoient eu à combattre que la force ouverte ; mais la trahison se mit aussi de la partie, & leur porta des coups plus terribles que les armes des Catholiques.

1209.

Glorieux succès des armes de Montfort.

Simon de Montfort dénué de soldats aux approches de l'hyver, vit son

Armée grossir d'un grand nombre
Pelerins, dès que la belle saison fut
venue. Il se mit aussi-tôt en campag
pour reprendre les places qui s'étoi
revoltées. Ce qu'il fit avec beaucoup
facilité. De cette sorte, Gailliac, Mo
tagut, Saint-Marcel, tomberent en
puissance. Cette derniere place, q
avoit inutilement assiégée l'année p
cédente, eut plus à souffrir que les
tres. Simon de Montfort, voulant
ver l'affront qu'elle lui avoit cau
la fit brûler & en fit raser les muraill
Les habitans avoient prévenu l'e
de sa colere, en abandonnant leur v
le à son approche. Puylaurens aur
pu faire une plus longue résistan

1209. ceur. Mais le Commandant & sa garnison furent faits prisonniers de guerre, & envoyés à Carcassonne, où ils souffrirent la peine de leurs ravages, plus encore que de leur impiété.

Il marche contre les hérétiques retirés dans l'Agenois.

Cette partie du Languedoc étant pacifiée, il fallut songer à porter les armes d'un autre côté. Les hérétiques du Comté d'Agenois étoient les seuls qu'on eût laissés en repos; & ils étoient d'autant plus puissans qu'ils n'avoient souffert aucune perte. L'Evêque d'Agen supportoit avec impatience leur prospérité. Elle auroit été sans doute d'une plus longue durée, s'ils se fussent contentés d'en jouir tranquillement, & qu'ils eussent même tâché d'être ignorés. Mais leur insolence fut cause qu'on les enveloppa dans la proscription générale. Parce qu'on ne les attaquoit point, ils crurent qu'on les craignoit, & donnerent, non-seulement du secours à leurs freres des autres Provinces, mais même ils tinrent des assemblées, où ils oserent prêcher publiquement leur hérésie. L'Evêque d'Agen vit bien que si on laissoit croître le mal, il ne seroit plus temps d'y remédier. C'est pourquoi il sollicite vivement Simon de Montfort, pour l'engager à venir couronner son ouvra-

ge, en attaquant les ſeuls hérétiq
qu'on avoit épargnés. Simon ne di
ra point à lui accorder ſa demand
& s'avança à la tête de ſon armée d
le Comté d'Agenois, dont la plûp
des villes lui ouvrirent leurs portes.
fit enſuite ſon entrée dans Agen,
il fut reçu en libérateur de la Pat
aux acclamations du peuple, & les
bitans ne balancerent pas même à
prêter le ſerment de fidélité, quoiqu
dépendiſſent de l'Evéque. Il s'arr
peu dans cette ville, brûlant de d
de finir une guerre qui duroit dep
ſi long-temps. Il ſe remit donc en c
pagne, & ſongeant à former quelqu
trepriſe qui répondit à l'idée qu
avoit conçue de ſa capacité & de

ignoit une partie de ſes murail-
ervoit encore à ſon embelliſſe-
mei & à ſa fortification. Ce fut auſ-
ſi conſidérations qui engagerent
de Montfort à en entreprendre
l e.
ant d'inveſtir la place, il voulut
s er de tout le pays circonvoiſin,
& lui avec une par-
tie aller attaquer le
Com plus redoutable
enne acq ta de ſa commiſ-
ſion avec autant de ſuccès que de prudence ; & après avoir ravagé les Comtés de Foix & de Toulouſe, dont les Souverains étoient abſens, il revint joindre l'armée & aſſura ſon frere, qu'étant maître de la campagne ſon entrepriſe auroit tout le ſuccès qu'il s'en étoit promis. La Cavalerie de Montfort inveſtit la place, dont on fit les approches avec toutes les précautions que demandoit l'importance de cette ville.

Le Comte Hugues d'Alfar originaire de Navarre, & Sénéchal d'Agenois, qui avoit épouſé une fille naturelle du Comte de Toulouſe, commandoit dans la Penne d'Agen. Ce Prince avoit une confiance extrême en ſa valeur & en ſon expérience pour

la défenſe des places. Le Sénécł
avoit fait de grands préparatifs,
aſſemblé un grand nombre de ſold
aguerris accoutumés à ſupporter
faim, la ſoif & le travail; ce qui d
mande une autre ſorte de courag
que celui qui fait affronter la m
dans les combats, & qui ſert plus à
victoire. D'ailleurs la ville étoit re
plie de vivres & de toutes ſortes
munitions, & les murailles étoi
garnies d'un grand nombre de mac
nes de guerre. Dès qu'il ſe vit inveſ
il commença par mettre dehors
bouches inutiles, & ſe diſpoſa à r
ner les travaux des Aſſiégeans.

Simon de Montfort qui ne lui
doit ni en habileté, ni en courag

nes de guerre, soit en portant le fer &
1212. la flamme jusques dans le camp. Le courage & la vigilance de Montfort eurent bientôt réparé ce premier désordre, & il vint à bout de se poster jusqu'auprès du bourg bâti au pied de la forteresse. Ce lieu qui n'étoit defendu que par une simple muraille, fut emporté dès la premiere attaque, & les matériaux des maisons servirent à faire des retranchemens contre les assiégés. On fit ensuite divers travaux pour couvrir les machines, & pour les mettre en état de battre la place.

Vigoureuse résistance des assiégés.

Dès que les assiégés virent leurs ennemis presque attachés à leurs murailles, ils redoublerent leurs efforts pour les en éloigner. Ils firent pleuvoir une nuée de fleches sur les travailleurs, qui ne sçurent bientôt plus où se mettre à couvert. La plûpart abandonnoient leurs outils pour fuir dans la campagne; les soldats même quittoient leurs postes pour chercher un azyle dans le camp, mais ils n'y étoient pas plus en sureté. Les pierres lancées par les machines achevant ce que les fleches ne pouvoient faire, alloient chercher ces malheureux jusques dans leurs tentes. Rien ne paroissoit dans les rues du camp, qui ne fût aussi-tôt foudroyé.

La ſituation élevée des murailles d
noit même la liberté aux Aſſiégés
choiſir leurs ennemis. Dès qu'ils c
mençoient à s'appercevoir du dé
dre, une partie de la garniſon ſor
& attaquoit les machines, dont
brûloient les unes & renverſoient
autres.

Ainſi le ſiege traînoit en longu
Les chaleurs de l'été qui ſurvinre
abattirent encore le courage des A
geans. La fermeté de Montfort a
ſuppléé juſques-là à tous les incon
niens, & peut-être ſa patience
roit elle triomphé dès-lors du cour
des ennemis, ſi le même accident,
quel il étoit ſouvent expoſé, ne fût
core venu traverſer ſes deſſeins.
plûpart des Croiſés ayant fini leur c

1212. L'arrivée de son frere, à la tête d'une nouvelle armée, changea la face des affaires. On transposa les batteries. Montfort se chargea de l'attaque du côté de l'occident, & Gui de celle de l'orient. Les Assiégés s'apperçurent bientôt de l'arrivée du secours, & comme ils avoient déjà perdu beaucoup de monde, ils n'étoient plus en état de faire les mêmes efforts. Ainsi les Assiégeans, moins incommodés dans leurs travaux, eurent bientôt renversé une partie des murailles. On se prépara en même-temps à donner un assaut. Mais les Albigeois suppléant par leur désespoir à ce qui leur manquoit de force, repousserent leurs ennemis avec tant de vigueur, que Monfort désespera de pouvoir si-tôt les réduire. Il étoit dans cette idée, lorsque les Assiégés demanderent à capituler. Ils auroient encore pu tenir quelque tems; mais la crainte de ne pouvoir être secourus, & l'envie d'obtenir une composition favorable, les firent résoudre à envoyer des députés à Simon de Montfort. Ce Général charmé qu'on lui évitât de plus longues fatigues, leur fit toutes sortes de bons traitemens. La capitulation fut bientôt arrêtée. Les Assiégés obtinrent les con-

Reddition de la place à des conditions honorables.

ditions les plus honorables, & le C
te d'Alfar fortit glorieufement à la
de fa garnifon.

C'eft ainfi que cette place qu
croyoit imprenable, tomba au pou
du Général Catholique. Les Seign
du pays informés de fa réduction, s'
prefferent de venir rendre homma
un guerrier qui ne trouvoit point d'
tacle infurmontable. Simon de M
fort, après avoir mis fa nouvelle c
quête en état de défenfe, envoya
détachemens de côté & d'autre, p
achever de réduire le pays. Apr
prife de la Penne d'Agen, il n'y
plus de ville ni de château qui fe
en état de défenfe. Ainfi on n'eu
la peine de fe préfenter pour les
mettre. Marmande, Biron & plufi

Tout étant pacifié dans le Comté
1212. d'Agenois, il ramena son Armée victorieuse dans le Comté de Toulouse, & sans donner de relâche à ses troupes, il en reprit le siege de Moissac. Cette place fit quelque résistance; mais il lui fallut enfin subir le sort de tant d'autres. Castel-Sarrazin, Saverdun suivirent son exemple: en sorte que de toutes les villes des Albigeois, il ne leur restoit en leur puissance que Toulouse & Montauban.

L'importance de ces places défendues par de braves Capitaines & par de nombreuses garnisons, ne permettoit pas d'en former le siege qu'avec beaucoup de précaution. C'est pourquoi Simon de Montfort remit l'entreprise à un autre temps. Ne voulant pas néanmoins demeurer oisif, il entra dans le Comté de Comminges, y fit le dégat, & après s'être emparé de la ville de Muret, il revint à Pamiers, pour travailler à assurer ses conquêtes. Il auroit pu se dispenser de se faire un ennemi du Comte de Comminges; mais il suffisoit dans ces malheureux temps-là de vouloir observer la neutralité, pour être déclaré ennemi de l'un & de l'autre parti.

Le Comte de Montfort attaqua

donc celui de Comminges, quoiqu'il n'eût aucun juste sujet de se plaindre de lui, & le traita en ennemi de la Religion. 1212.

Il fait revivre les Loix dans les pays conquis qui lui étoient dévolus.

Simon de Montfort, voyant que l'heureuse situation des affaires lui permettoit de prendre quelque repos, s'appliqua tout entier à rectifier par des loix sages un pays qu'il s'étoit acquis par les armes. Les decrets du Saint Siege, si tant est qu'ils soient entiérement irrévocables, la concession des Rois de France, & le droit de conquête, l'avoient rendu légitime Souverain de ces contrées, & il vouloit y régner avec gloire. Pour cet effet, il tint une grande assemblée de tous les Prélats & de tous les Seigneurs qui étoient devenus ses vassaux, & leur fit prêter un nouveau serment de fidélité. Après quoi il fit revivre les Loix que le malheur de la guerre avoit forcé à se taire. Il eut soin sur-tout que les biens des Ecclésiastiques leur fussent rendus fidelement, voulant par-là redoubler à son égard la bienveillance du Souverain Pontife. Il eut soin aussi de faire punir certains fanatiques, qui, prenant leur fureur pour un saint zele, tuoient sans distinction les Albigeois & les Catholiques. Il

exhorta ensuite les Prélats à ne point
112. tremper leurs mains dans le sang, & à laisser ce soin aux soldats, qu'on ne pouvoit jamais accuser de modération. [illegible]rès ces sages réglemens il se disposa [illegible]ur l'année suivante à dépouiller en[illegible]rement les Comtes de Foix & de [illegible]ulouse de ce qui leur restoit, ou à [illegible]rcer de se soumettre à l'Eglise. [illegible]ier, quoique moins puissant, lu[illegible] craindre une plus longue r[illegible] à cause de son habileté & de [illegible] opiniâtreté. Ce Prince en effet ét[illegible] le seul qui remportoit des avantages, & avant l'assemblée de Pamiers il avoit encore taillé en pieces une escorte de Catholiques, & s'étoit ensuite enfermé dans Montauban pour défendre cette ville contre Montfort, qui n'osa l'attaquer lorsqu'il la sçut défendue par un aussi habile Général.

1213. Cependant on eut cette année 1213 des espérances de Paix. La misere qu'entraîne la guerre après elle, sembloit avoir adouci les esprits. Les soldats de part & d'autre paroissoient surtout fatigués de leurs travaux. Le Comte de Toulouse se voyant resserré dans sa Capitale, craignant à chaque instant de s'y voir assiégé, chercha tous les expédiens possibles pour se tirer de

Le Comte de Toulouse recherche la paix, & employe à cet effet le Roi d'Arragon.

cet état de perplexité. Il alla trouve
Roi d'Arragon, que ses victoires
les Sarrazins avoient rendu cher
Saint Siege, lui fit une longue & v
peinture de ses malheurs, & l'exho
à secourir un Prince qui étoit la vic
me de l'ambition. Le Roi d'Arrag
naturellement généreux, ne put e
tendre ce discours sans être attend
Il écrivit sur le champ à Innocent I
& non content de cette premiere m
que de zele, il vint lui-même à To
louse pour être plus à portée de se re
dre utile aux Albigeois. Etant arri
dans cette ville, il manda aux Pe
du Concile assemblés à Lavaur, q
son intention étoit qu'on rendît
biens injustement usurpés sur les Co
tes de Toulouse, de Foix, de Co

1213. lui étoient trop chers, pour ne pas faire paroître le même zele dans une occurrence aussi délicate. Le Roi d'Arragon ne put se refuser à de si justes remontrances. Il voulut que les Comtes accusés lui fissent sçavoir leurs dernieres intentions.

Le Roi d'Arragon n'est point écouté au Concile de Lavaur.

Ces Princes mirent leurs raisons par écrit. Elles portoient en substance, qu'étant innocens du crime d'héréfie dont on les accusoit, ils devoient être rétablis dans leurs états; que néanmoins ils offroient de faire satisfaction au Saint Siege, & respecter son autorité dans tous les lieux de leur obeissance; qu'ils auroient soin aussi que les Ecclésiastiques fussent rétablis dans leurs biens. Sur ces raisons des Comtes, le Roi d'Arragon se rendit lui-même au Concile de Lavaur, où se trouva aussi Simon de Montfort, & il présenta aux Peres la lettre des Comtes. Loin d'y trouver des motifs d'accommodement, ces Peres virent bien qu'on ne cherchoit qu'à les tromper; que le Comte de Toulouse & les autres ne demandoient leur rétablissement, que pour être plus en état de favoriser les hérétiques. Ils représenterent au Roi d'Arragon, qu'on ne pouvoit accorder sa demande, qu'en accusant

accusant le Saint Siége d'injustice &
Simon de Montfort d'usurpation; qu
les Comtes avoient souvent fait le
mêmes promesses sans jamais rien ef
fectuer; que s'ils souhaitoient la pai
sincerement, ils devoient commen
cer par chasser les hérétiques de leu
Etats, & sur tout les Routiers q
commettoient mille désordres.

Le Roi d'Arragon parut peu satis
fait. Il s'adressa au Pape même, q
prévenu par le Concile, fit la mêm
réponse que les Peres. Il l'accompagn
d'une exhortation à ce Prince d'évit
les foudres de l'Eglise, s'il n'abando
noit la cause des hérétiques. Le R
d'Arragon s'étant flatté qu'on aur
plus d'égard pour ses prieres, fut si i
rité de voir son espérance trompé

1212.

Montfort tâche en vain de ramener le Roi d'Arragon dans son parti.

Simon de Montfort informé de la conduite du Roi d'Arragon, en crut à peine le rapport qu'on lui en fit. Il ne pouvoit se figurer qu'un Prince qui avoit donné de si grandes preuves de son zéle pour la Religion, & qui lui avoit témoigné à lui-même sa bienveillance, en le reconnoissant pour son vassal, voulût se déclarer protecteur des Albigeois, & faire la guerre au Général des Catholiques. Pour en être plus instruit, il lui envoya un héraut avec ordre de lui demander en quoi Simon de Montfort avoit eu le malheur de lui déplaire; qu'il étoit prêt à le satisfaire sur toutes choses, pourvu qu'il n'en coûtât rien, ni à sa conscience, ni à la Religion; qu'il le prioit de considérer que c'étoit moins sa propre cause qu'il soutenoit, que celle de l'Eglise attaquée par les hérétiques. Le Roi d'Arragon n'eut aucun égard à ces remontrances; il traita au contraire Simon de Montfort d'usurpateur & de rebelle. Le héraut piqué d'entendre donner ces noms odieux à son maître, passa les bornes de son pouvoir, & répondit avec vivacité que Simon ne méritoit point ces épithetes injurieuses, & qu'il offroit de se battre contre quiconque osoit les lui at-

tribuer. Le Roi choqué de son arrogance, voulut d'abord le faire arrêter, mais respectant en lui le droit des gens, il lui permit de se retirer. 1212.

Le retour de ce héraut, & le compte qu'il rendit des dispositions du Roi d'Arragon, firent comprendre à Simon de Montfort, qu'il n'avoit rien de bon à attendre de lui. Cependant pour encourager ses soldats, il affecta de paroître aussi tranquille que s'il avoit eu de grandes ressources à espérer. Il est vrai qu'il comptoit bien que le Roi de France & le souverain Pontife ne l'abandonneroient point dans cette circonstance. Sa fermeté servit beaucoup à rassurer le parti Catholique, qui avoit tiré de fâcheux pronostiques de la résolution du Roi d'Arragon. Les hérétiques au contraire en conçurent les plus grandes espérances. Mais on va voir que l'un & l'autre furent trompés dans leur attente.

Cependant le Roi d'Arragon prévoyant que dans cette guerre il auroit moins affaire à Simon de Montfort, qu'à toute la Chrétienneté, songea à prendre les mesures nécessaires pour résister à tant de forces liguées. Il voulut d'abord mettre le Roi de France dans ses intérêts, & dans cette idée

Ruses de ce Prince, qui cherche à tromper le Pape.

1213.

il lui envoya une Ambaſſade pour lui
1212. demander ſa fille en mariage. Ce Monarque gagné par les inſtances du Pape, ne fit point de réponſe aux Ambaſſadeurs. Au contraire il fit prendre la Croix à ſon fils & à pluſieurs Seigneurs de ſa Cour, & ſe diſpoſa à les envoyer contre les Albigeois avec une nombreuſe armée. Ces nouvelles apportées dans le Languedoc glacerent d'effroi les hérétiques, & comblerent de joie les Croiſés; mais elle fut de peu de durée, à cauſe de la guerre qui ſe ralluma entre Philippe Auguſte, le Roi d'Angleterre & l'Empereur. Le Roi occupé à réſiſter à de ſi puiſſans ennemis, ne fut point en état de ſonger à cette nouvelle guerre. Le Roi d'Arragon débarraſſé d'un adverſaire auſſi formidable, voulut auſſi jetter de la défiance dans l'eſprit du Pape, en lui repréſentant que les Croiſés cherchoient moins à extirper l'héréſie, qu'à ſatisfaire leur ambition en uſurpant les biens des hérétiques. Le Pontife trop crédule, ajouta d'abord foi à ces accuſations, & les Catholiques en furent fort affligés. Mais les Légats l'eurent bien-tôt déſabuſé, & le Saint Pere irrité de la ſupercherie du Roi d'Arragon, n'en parut que plus indiſpoſé contre lui.

Simon de Montfort de ſon c
n'omettoit rien de ce qui le pouv
rendre victorieux de ſes ennem
Comme ſa piété égaloit ſon courag
il voulut avant de rien entreprend
mettre le Ciel dans ſes intérêts. Il o
donna des priéres publiques, fit obſ
ver à ſes ſoldats une diſcipline trè
exacte, & punit rigoureuſement ce
que l'amour du gain, plutôt que le z
le pour la Religion, faiſoit combatt
Il eut ſoin ſur-tout de bannir de ſ
Armée les baſphémateurs & les fem
mes de mauvaiſe vie. Avec de te
ſoins il pouvoit eſpérer de faire d
ſoldats intrépides, & vraiment dign
du motif qui les avoit fait prendre l
armes.

ſon légitime Succeſſeur par tous les
1212. Seigneurs que ſa douceur ou ſon courage lui avoit ſoumis. Après cette cérémonie le jeune Amaury partit avec les troupes qu'il devoit commander, & voulant ſe rendre digne fils d'un pere ſi illuſtre, il ſe montra auſſi religieux dans la ſociété, qu'habile dans le gouvernement des affaires de la guerre. Il eut bien-tôt conquis les places du Comté de Béarn, & ſe préparoit à pourſuivre ſes avantages, lorſque le bruit de la marche du Roi d'Arragon le força de retourner vers ſon pere. Simon de Montfort raſſemblant toutes ſes forces, ne ſe réſerva qu'un certain nombre de places où il mit de groſſes garniſons, & ſe prépara à faire une vigoureuſe réſiſtance.

Conquêtes du Roi d'Arragon dans le Languedoc.

Cependant le Roi d'Arragon s'avançoit à la tête d'une Armée aguerrie & compoſée de plus de ſoixante mille hommes. Il faiſoit de petites journées, parce qu'il ne vouloit laiſſer derriere lui aucune place qui pût l'incommoder. Ce Prince paſſoit dans tous les lieux comme un torrent que rien ne peut arrêter. Les villes les plus fortes ſe rendoient à la premiere ſommation, & il réduiſit ainſi tout le pays juſqu'à Toulouſe, ſans avoir fait aucune perte.

Il affecta par-tout une grande cléme
ce, ne voulant pas même qu'on ma
traitât les ſoldats Catholiques, eſp
rant par cette douceur ſe frayer la co
quête des autres places. Simon c
Montfort hors d'état de lui réſiſter,
contentoit de l'incommoder dans
marche, & de tomber ſur ceux q
s'écartoient du gros de l'Armée; ma
on le voyoit toujours reculer deva
ſon ennemi, évitant avec ſoin d'
venir à une affaire générale.

Sa ſituation préſente, ſi différen
de l'état où il s'étoit trouvé, ne l
préſageoit qu'un fâcheux avenir. I
guerre allumée entre les Princes C
tholiques empêchoit les Croiſés d'ar
ver à ſon Armée, qui diminuoit ch

bre de douze cens hommes, il fit un
1212. camp volant, & attendit tout de la
bonté de sa cause.

Après la jonction du Roi d'Arragon avec les autres Princes, son Armée se trouva forte de cent mille hommes. Les confédérés s'empresserent de sortir de Toulouse, pour venir accabler un ennemi, dont ils regardoient la défaite comme certaine. Dans cette idée ils marchoient avec une sécurité qui leur fut funeste; car on ne peut donner d'autres motifs de leur défaite, que leur présomption & leur négligence. Simon de Montfort, quoique vaincu en apparence, étoit homme à profiter de tous les faux mouvemens des Albigeois, comme il fit en effet; & il ne dut son salut qu'à son habileté.

Le Comte de Toulouse assiége Muret secouru par Montfort.

Le premier soin des Capitaines Albigeois fut de reprendre la ville de Muret, dont Simon de Montfort s'étoit emparé l'année précédente. Le Comte de Toulouse se chargea de la conduite
1213. du siége avec un corps de dix-huit ou vingt mille hommes, & le Roi d'Arragon se posta à quelque distance de la ville, pour couvrir les assiégans. Ils comptoient si bien n'avoir rien à craindre des ennemis, qu'on négligeoit même de monter la garde dans

les deux camps. Le Comte de Toulo
se se contentoit de donner quelqu
legeres attaques au rempart de Mur
tandis que le Roi d'Arragon s'occu
poit tout entier de ses plaisirs. Simo
de Montfort intercepta même des le
tres, par lesquelles il apprit que l'
mour seul avoit fait entreprendre cet
guerre au vainqueur des Maures. C
Prince, pendant le Concile de Lavau
étoit devenu amoureux d'une Dam
qui pour prix de ses faveurs, exig
qu'il soutînt les Albigeois; il y con
sentit par la violence de sa passion.

Le Comte de Montfort après cet
découverte, osa se promettre la victo
re sur un Prince qui sacrifioit ainsi s

de huit cens chevaux, & de quelque
1213. infanterie. Il s'arrêta à quelques lieues de la ville assiégée, pour chercher les moyens d'y entrer. Plusieurs Prélats qui l'avoient suivi, redoublerent alors leurs instances, afin de l'empêcher de courir à sa perte, qui selon eux étoit inévitable. Ils firent même agir le Pape, & envoyerent vers le Roi d'Arragon pour lui demander la paix. Mais ce Prince enivré de sa puissance & de sa bonne fortune qui le rendoient maître de la destinée de tant de petits Souverains, ne répondit que des railleries aux prieres des députés, & les renvoya sans vouloir entendre aucune proposition.

Montfort entre dans la place.

Le Général des Croisés irrité de cette conduite, n'en fut que plus ferme dans sa résolution de livrer une bataille à des ennemis si fiers. A peine eut-il entendu la réponse des députés, qu'il monta à cheval, & commanda à sa troupe de le suivre. Les Prélats honteux de leur timidité, voulurent partager sa destinée, & le suivirent avec beaucoup de résolution. En arrivant à la vue de Muret, on fit les signaux dont on étoit convenu, pour que la garnison facilitât l'entrée du secours. Mais il n'en étoit pas besoin.

Les Assiégeans voyant paroître ce
te petite troupe de Catholiques,
sçachant qu'elle étoit commandée p
Montfort, lui laisserent le passage l
bre, charmés de voir que ce Génér
venoit ainsi se livrer à leur discrétio
A peine fut-il entré dans la ville qu'e
le fut investie de toutes parts; les a
taques commencerent à devenir pl
régulieres, & le danger plus pressan

A l'arrivée de Simon de Montfor
les soldats & les habitans pousserent
l'envi mille cris de joie. La séréni
reparut sur tous les visages, & l'on v
renaître la fermeté dans tous les cœu
On ne pouvoit assez admirer la gén
rosité de ce Général qui venoit se l

nir dégager. Mais quel fut leur étonnement, lorſqu'ils furent inſtruits que
1213. ce Général étoit réſolu d'aller chercher les ennemis juſques dans leur camp. Ils perdirent alors toute l'eſpérance qu'ils avoient conçue de ſon entrée dans la ville, & crurent que ce Comte rebuté d'une guerre ſi pénible, cherchoit plutôt à périr lui-même qu'à les ſauver. Ils firent néanmoins des efforts pour le détourner de ſon entrepriſe, en lui repréſentant que leur conſervation, le ſalut de leurs femmes & de leurs enfans, celui même de la Religion étoit entre ſes mains; qu'il couroit à une mort certaine, & que loin qu'un ſi grand courage pût leur être utile, il ne ſerviroit au contraire qu'à hâter leur ruine. Ils firent en même temps agir les Evêques, & eſſayerent encore une fois de fléchir le Roi d'Arragon : mais ce Prince loin de vouloir rien accorder de favorable, refuſa même de recevoir les envoyés, & leur fit dire qu'ils s'épargnaſſent les fatigues d'un voyage inutile; que lui-même les reconduiroit bien-tôt à Toulouſe en triomphe.

Pendant ce temps-là la joie éclatoit dans ſon camp. Les ſoldats partageoient déjà par avance les dépouilles

des vaincus, & les Albigeois ſe pro
mettoient les plus grands avantage
pour l'établiſſement de leur Secte
Tous ſe promettoient la ruine des Ec
cléſiaſtiques & le renverſement de
Autels. Un mouvement bien différer
occupoit les eſprits des habitans d
Muret. Tout y paroiſſoit dans la con
ternation. Un ſilence profond regno
dans la ville. On ne voyoit de tout
parts que des femmes & des enfa
en pleurs courir dans les Egliſes po
implorer le ſecours du Ciel. Chacu
ſe demandoit l'un à l'autre : Quar
arrivera la fin de nos maux ? Montfo
veut-il toujours nous abandonner ?

Au milieu de cet abattement gén

1213.

Il part à la tête d'une poignée de soldats, & marche vers le Roi d'Arragon.

Dès que le jour commença à paroître, il assembla ses soldats, leur fit un discours pour les faire ressouvenir de la cause qu'ils défendoient, & les exhorta à préférer une mort glorieuse à l'esclavage qu'ils avoient à craindre, s'ils attendoient les ennemis dans la ville. Il les mena ensuite à l'Eglise où tous communierent. Après avoir ainsi invoqué celui qui peut seul donner la victoire, il délibéra d'abord s'il attaqueroit le Comte de Toulouse ; mais ayant réfléchi qu'il ne pouvoit le faire qu'en donnant l'alarme à la principale Armée, il résolut d'y marcher, comptant bien que s'il étoit vainqueur, il verroit ses forces augmenter en peu de temps de tous ceux que ses succès auroient encouragés. Il sortit ensuite suivi seulement de douze cens hommes, & marcha droit au Roi d'Arragon.

Ce Monarque, pour la commodité des vivres, avoit divisé son Armée en plusieurs corps, séparés l'un de l'autre. Comme il croyoit n'avoir point d'ennemi à craindre, il n'avoit pas daigné se retrancher, & ses tentes étoient plantées çà & là sans aucun ordre. Le Comte de Foix commandoit le premier. Dès que Simon de Montfort eut franchi les lignes des Toulou-

ſains, il ſe trouva dans la plaine, c
un accident penſa rompre tous ſes pr
jets. Son cheval en ſe cabrant lui do
na un ſi violent coup de tête dans l'e
tomac que le ſang lui ſortit par le ne
Ses ſoldats en tirerent un mauvais pr
ſage ; mais il les raſſura en leur diſa
qu'il eſpéroit de ne point faire d'aut
perte.

Le Roi d'Arragon, apprenant qu
marchoit à lui, donna ordre à quelqu
compagnies de l'aller prendre av
les ſiens, afin de punir, diſoit-il,
témérité. Il ſe mit à table en attenda
qu'on le lui amenât; mais ce Génér
devoit ſe montrer à ſes yeux dans u
ſituation bien différente.

1213. reconnu le Roi dans la mêlée, autant à sa bonne mine qu'à la maniere courageuse dont il combattoit, il courut à lui & ayant paré un coup de sabre que ce Prince lui porta, il le prit par le milieu du corps, l'enleva de dessus sa selle & le jetta par terre. Le Roi, que les excès de la nuit derniere avec l'objet de sa passion avoit extrêmement affoibli, ne put opposer qu'une foible résistance aux efforts du Comte. Celui-ci respectant sa qualité de Roi, ne vouloit que le faire prisonnier; mais un soldat de sa suite étant descendu de cheval, crut terminer plus aisément une guerre si longue, en donnant la mort à celui qui seul pouvoit la faire durer. Il lui passa son épée au travers de la gorge, & laissa ce malheureux Prince sans vie. La nouvelle de sa mort portée au quartier du Vicomte de Béarn, loin d'exciter un desir de vengeance, n'y inspira que de la crainte. Tout s'empressa de fuir, le Comte de Montfort se trouva vainqueur sans avoir presque combattu. Il poursuivit les fuyards dont il tua un grand nombre, & après les avoir mis hors d'état de se rallier, il pensa à tirer des fruits de sa victoire.

Le Comte de Toulouse informé

que Montfort étoit aux mains avec l
Arragonois, s'imagina aisément qu
n'en reviendroit point, & voula
montrer au Roi d'Arragon qu'il sç
voit vaincre comme lui, il donna u
violent assaut à Muret. Les habita
encouragés par les Prélats qui étoie
restés avec eux, le soutinrent av
courage; mais enfin ils étoient pré
de succomber, lorsque Montfort sç
chant le danger qui les menaçoit, r
vint à propos sur le camp des Assi
geans, tua & renversa tout ce qui s'o
posoit à son passage, & fut prendre
dos les troupes du Comte de Toulo
se. Ils se défendirent d'abord avec co
rage; mais ignorant le nombre c
ennemis auxquels ils avoient à fair

le butin à ses soldats, il revint dans Muret pour y rendre graces à Dieu d'un succès si inattendu. De toutes les dépouilles des ennemis, il ne se réserva que l'Etendart d'Arragon, qu'il présenta au Pape comme un trophée de sa gloire.

Après un avantage aussi considérable, son Armée, comme il l'avoit bien prévu, se trouva grossie d'un grand nombre de Croisés, qui venoient en foule se ranger sous ses drapeaux. Il parcourut le Languedoc & la Guienne soumettant tout à son pouvoir. Il se rendit ensuite à Vienne, où son fils Amaury épousa la fille du Dauphin de Viennois; mais pendant son absence, un grand nombre de Seigneurs se révolta, de sorte qu'il fut obligé de recommencer la guerre, comme s'il n'eût point encore combattu. Il fut même défait dans un combat, & il y auroit perdu la vie sans le Comte de Bar, qui arriva à propos pour le dégager. Pendant ce temps-là les Toulousains reprenoient courage, faisoient des courses dans le pays, & recouvroient les places qu'on leur avoit enlevées. Ils se saisirent même de Baudouin, frere du Comte de Toulouse, qui suivoit le parti Catholique, & le livrerent à son frere. Ce Prince n'é-

coutant que ſon reſſentiment, étouffant en lui la voix de la natur commanda qu'on le fit mourir. Le r re de cette année 1213 ſe paſſa en c férens petits combats peu déciſifs, ſe termina par une trève que les de partis ſouhaitoient ardemment.

A peine fut-elle expirée, qu'on paroître en campagne de nouvelles mées. Celle de Simon de Montfort trouva groſſie d'un renfort conſidé ble que lui amena Gui ſon frere. malheureuſe expérience qu'il av faite juſqu'alors de l'inutilité de ſes forts, lui fit changer ſa manière de f re la guerre. Juſque là Général ſa ſoldats à lui, après avoir ſoumis u ville, il avoit été obligé de ſe conte

10 :e ses conquêtes furent plus assu-
;, & les Albigeois se ressentirent
1-tôt de ce changement, par la per-
es plus considérables de leurs pla-
Craignant de se voir accablés dans
r, ils eurent recours au Roi d'Angleterre. Autant par haine pour le Roi de France, que par pitié pour le Comte de Toulouse, il passa la mer avec une nombreuse armée, & marcha contre Simon de Montfort. Ce Général ayant en tête un Prince moins voluptueux que le Roi d'Arragon, voyoit sa perte assurée; mais le Roi d'Angleterre fut obligé de repasser la mer pour aller s'opposer aux progrès des Ecossois, qui avoient fait une irruption dans ses Etats. De cette sorte les Albigeois furent privés d'un puissant appui, & Montfort se trouva délivré d'un ennemi redoutable. Il profita de son départ pour continuer ses conquêtes qu'il étendit jusques dans le Limosin.

Sur ces entrefaites les Arragonois lui redemanderent le fils de leur Souverain qu'il tenoit en ôtage Quoique le pere se fût peu mis en peine d'observer religieusement le traité qu'il avoit conclu avec Montfort, il rendit la liberté à son fils, après lui avoir fait promettre qu'il ne vangeroit point la

mort de ſon pere. Cette générosité to
cha de telle ſorte les Arragonois qu'
jurerent une paix ſincere, & ne vo
lurent plus ſecourir les Albigeois. C
crut que le Comte de Toulouſe aba
donné de ſes alliés en deviendroit pl
traitable; mais il perſiſta dans ſon op
niâtreté, & il fallut que le Prin
Louis, fils de Philippe Auguſte, vî
achever de le réduire à la tête d'u
armée de François. Il vit bien alo
qu'il ne pourroit réſiſter à de ſi pui
ſans efforts; ainſi on commença à pa
ler d'accommodement.

Le jeune Prince François, qui s'é
toit propoſé d'acquérir des lauriers
d'apprendre le métier de la guerre ſo
Simon de Montfort, fut fort éton
de voir que tout plioit au ſeul bruit

faire recevoir comme une grace. Les
1213. villes de Toulouſe, de Narbonne, & plusieurs autres, furent démantelées, & les habitans prêterent ſerment à leur nouveau Maître. Le Prince Louis croyant ſa préſence inutile dans le Languedoc, reprit le chemin de la Cour avec ſon armée, & laiſſa à Simon de Montfort le ſoin de ſoumettre plus particuliérement ſes ſujets, en gagnant leur affection par ſa douceur & par ſa clémence. Mais la conquête de leurs cœurs lui parut plus difficile que celle de leurs places.

Cependant le Comte de Toulouſe & les autres Princes qui n'avoient abandonné leurs Etats qu'à regret, firent une derniere tentative auprès du Pape pour tâcher de les recouvrer. On tint à ce ſujet un grand Concile à Rome, où ils ſe trouverent avec Simon de Montfort & un grand nombre de Prélats. Ils repréſenterent leurs droits avec beaucoup de chaleur; mais loin d'obtenir ce qu'ils demandoient, après les avoir preſſés de chaſſer les hérétiques de leurs Etats, ils furent de nouveau déclarés fauteurs de l'héréſie, & comme tels excommuniés. Voyant que la Cour de Rome ne leur étoit point favorable, ils ſe hâterent d'en

ſortir pour venir exciter de nouvea
troubles dans le Languedoc. Leurs ſ
jets qui les affectionnoient, & q
n'étoient plus retenus par la crain
des armes de la France, ſe ſoulevere
en leur faveur. Bien-tôt ils reprire
les villes qu'ils avoient été obligés
céder par le traité ; on s'empreſſa
relever les murailles de Toulouſe
de Narbonne, & on n'apprit le déſo
dre que lorſqu'il ne fut plus temps d
remédier.

Pendant ce temps-là, Simon
Montfort s'étoit rendu à la Cour
France, pour faire hommage à Ph
lippe Auguſte des terres dont il venc
de recevoir l'inveſtiture. Sa réputati
l'avoit dévancé dans cette Cour,
il y fut reçu avec les marques d'eſ

cesserent de lui susciter de nouveaux ennemis.

1213.

Soulevement de toute la Provence en faveur du Comte de Toulouse.

Raimond, fils du Comte de Toulouse, qui ne le cédoit en habileté à aucun des chefs des Albigeois, eut l'adresse de soulever toute la Provence, qui lui fournit un grand nombre de troupes. Son pere d'un autre côté avoit obtenu une armée d'Espagnols avec laquelle il s'avançoit à grandes journées. Simon de Montfort voulut d'abord marcher à lui pour le combattre; mais informé de la marche du jeune Raimond, & du soulevement de ses principales villes, il courut pour les soumettre. Ce ne fut pendant toute la campagne que marches & contre-marches, chacun se défiant de son ennemi & n'osant faire le moindre faux mouvement.

Tandis que Montfort & Raimond s'observoient ainsi mutuellement sans oser en venir aux mains, le vieux Comte de Toulouse entra dans sa capitale, où se rendirent aussi la plûpart des chefs des Albigeois avec leurs troupes. Cette ville si souvent ruinée par ses divisions intestines & par les marques du ressentiment de Montfort, se trouva encore une fois le siége de l'hérésie & le centre des forces des Albigeois.

bigeois. Il auroit ſuffi de la rédu
pour ruiner entierement leurs affair
C'eſt auſſi ce que Simon de Montf
voulut tenter. Déſeſperé de voir
aboutiſſoient tant de ſoins & de t
vaux, il réſolut de faire un dernier
fort & de terminer glorieuſement
guerre par une ſi belle entrepriſe.

Lui ſeul en effet étoit capable d
concevoir l'idée. Outre les fortifi
tions de Toulouſe, qui avoient été
parées avec ſoin, cette ville étoit
fendue par des Capitaines d'une ex
rience conſommée & qui avoient
leurs ordres des armées entieres.
pouvoient même en cas de beſoi
faire de braves ſoldats des habitar
qui, après tant de révoltes n'eſpér
plus de quartier du chef des Croiſ

murailles, qu'ils firent de fréquentes
1217. sorties, où ils combattoient plutôt en désespérés qu'en soldats ordinaires. L'avantage étoit toujours de leur côté. Un jour ils attaquerent si vivement le quartier du jeune Amaury, qu'ils l'auroient entierement défait, si son pere ne fût venu à son secours. Afin de veiller de plus près à la conservation de ce fils qu'il chérissoit, il y transporta son quartier. Mais en passant la riviere pour s'y rendre, il tomba tout armé dans l'eau. Il fut encore préservé de ce danger pour essuyer de nouvelles fatigues : elles devoient être de peu de durée.

Les fréquentes sorties des Assiégés lui ayant fait craindre le mauvais succès de son entreprise, il changea en blocus, & résolut de soumettre par la faim des gens qu'il ne pouvoit vaincre par la force ouverte; mais de nouvelles troupes lui étant arrivées il reprit son premier dessein, & fit recommencer ses attaques contre la ville. Les Assiégés voyant le nombre de leurs ennemis augmenté, redoublerent aussi leur ardeur. Ils ne donnerent point de relâche aux Assiégeans, & lorsqu'ils crurent les savoir extrêmement fatigués, & en leur tuant beaucoup de

monde, & en les privant du sommeil, ils sortirent en grand nombre, fondirent sur le camp, en parcoururent les rues, & laisserent par-tout des marques de leur fureur. Les quartiers se réunirent enfin pour leur résister, & l'on se hâta d'envoyer avertir Simon de Montfort du danger où étoit l'Armée. 1217.

Ce Prince entendoit alors la Messe; il voulut qu'elle fût dite avant de sortir, puis prenant ses armes, il marcha aux ennemis avec le même courage qui l'avoit accompagné dans toutes les actions de sa vie. Sa présence eut bientôt rétabli l'ordre parmi ses troupes, & la victoire qui panchoit pour les ennemis, devint d'abord douteuse, & enfin se déclara pour lui. Mais ce Général pour l'obtenir, se ménagea si peu qu'il recut cinq blessures que l'ardeur du combat l'empêcha de sentir. Après avoir repoussé les ennemis dans la ville, & ses forces l'abandonnant, il appella son fils qu'il exhorta à continuer de presser la place. Dans le temps qu'on l'emportoit, une pierre lancée par une machine de la ville, qu'une femme lui lança par hazard, vint le frapper & lui ôter le peu de vie qui lui restoit.

Il y meurt couvert de blessures.

1217. C'est ainsi que mourut un Prince que ses vertus militaires ont mis au rang des plus illustres Capitaines. Mais s'il s'est fait admirer par ses exploits, on estimoit encore plus en lui les qualités du cœur. Une piété sincere se faisoit remarquer dans toutes ses actions. On le vit doux & humain dans un siecle où pour être vertueux il falloit être barbare & voir sans pitié le saccagement des villes, le violement des femmes & des filles, & le massacre des hommes & des enfans. C'étoit par de pareils exploits qu'on témoignoit alors son zele pour la Religion. Pour lui, on ne le vit jamais répandre le sang innocent, & s'il fut souvent obligé d'en faire couler, ce fut toujours d'une maniere permise & selon les loix de la guerre. Il y eut peu d'Ordres Religieux qui ne ressentirent ses bienfaits; des Seigneurs mêmes éprouverent sa générosité, & plusieurs reçurent des terres qu'il leur céda pour prix de leurs services.

Caractere admirable de ce Héros.

Quant à ce qui regarde la nature de la guerre qu'il soutint, il ne fut juste, puisqu'elle avoit pour objet, suivant l'esprit du temps, la réparation des Loix divines & humaines. Le Comte de Toulouse & les autres étoient trai-

tés d'usurpateurs, qui avoient autr
fois profité du mauvais état des affa
res & de la foiblesse de leurs maître
pour se rendre Souverains dans leu
Gouvernemens. Il étoit, disoit-o
permis au Roi de les dépouiller d
Provinces injustement usurpées, po
les donner à des sujets plus fideles.
étoient de plus hérétiques ou fauteu
de l'hérésie, & par-là chargés des fo
dres de l'Eglise; ce qui justifioit le
oppresseurs.



GAUCHER DE CHATILLON, Ve DU NOM,

Connétable de France depuis Philippe IV jusqu'à Philippe VI.

GAUCHER de Chatillon, Connétable de France ſous ſix Rois, étoit fils de Gaucher de Chatillon IV du nom & d'Iſabeau de Leſines, petit-fils du fameux Comte de Saint Pol, & de Marie d'Aveſnes, Comteſſe de Blois. On auroit pû placer ce Seigneur dans l'Hiſtoire des grands Miniſtres. Il ſervit à la fois ſa patrie de ſes conſeils & de ſon bras ; mais ayant montré toute ſa vie une violente inclination pour le métier des armes, & acquis une grande réputation dans cette brillante carriere, il a ſemblé lui donner une préference qui m'a engagé à inſerer ſa vie dans l'Hiſtoire des grands Capitaines.

Tout le monde ſçait que la Maiſ
de Chatillon-ſur-Marne eſt une
plus anciennes de l'Europe; je
pourrois rien ajouter à ce qui a été
à ce ſujet. Elle fut fertile en grar
hommes. Gaucher de Chatillon ſo
d'une branche cadette de cette illuſ
Maiſon, eſt un de ceux qui ſe ſ
diſtingués, dont l'Hiſtoire ait fait u
mention particuliere. Indépenda
ment de ſes actions qui méritent d'ê
tranſmiſes à la poſtérité, il eut l'av
tage ſingulier de ſervir l'Etat ſous
Rois, & conſéquemment d'être le
moin de ſix révolutions dans l'Etat
dans les affaires. Encore vêcut-il ſ
des Regnes remplis de troubles &
guerres, c'eſt-à-dire, dans les ten

courage. La paix étoit d'autant moins durable sous nos Rois de la seconde race, que les Anglois possédoient alors de grandes Provinces en France, que le Comte de Flandre & le Duc de Bourgogne subsistoient, ainsi que quelques autres Souverains, tous vassaux de Philippe IV, mais trop puissans pour être long-temps soumis. De plus les Rois d'Arragon & de Castille étoient ennemis déclarés de la Maison de France, à cause des Successeurs de Charles, frere de Saint Louis, qui s'étoit emparé de la Sicile. Philippe IV ne pouvant employer la force ouverte pour rétablir Charles II, sur le Throne de Sicile, employoit l'intrigue, pour affoiblir ses ennemis en les divisant. Il suscitoit des affaires au Roi de Castille à la Cour de Rome, à cause de son mariage avec Marie de Molina, fille d'Alphonse son grand oncle, qu'il avoit épousée sans dispense. A l'égard du Roi d'Arragon, il lui opposoit le Roi de Maïorque, ou quelques vassaux mécontens. Ces manœuvres secrettes, qui mettoient toute l'Europe en mouvement, & qui brouilloient les intérêts, ne pouvoient aboutir qu'à une rupture ouverte; ce qui arriva peu de temps après.

Le Roi d'Arragon, ſollicité p
Edouard Roi d'Angleterre, & mér
cé par Philippe le Bel, rendit enfin
liberté à Charles II, Roi de Sicil
qu'il retenoit priſonnier depuis lon
temps, à condition que ce Prince ı
noneeroit à ſes prétentions ſur la Si
le & ſur les autres Etats d'Italie, q
ſon pere avoit poſſédés. Charles fit tc
les ſermens qu'on exigea de lui à ce
jet; il donna même un grand noml
d'otages pour ſûreté de ſes promeſſ
mais à peine fut-il arrivé en Itali
que le Pape Nicolas IV le releva
ſon ſerment, le couronna Roi
deux Siciles, & Duc de la Pouil
& caſſa le traité fait avec le Roi d'A
ragon, comme étant contraire aux

une guerre étrangere. Philippe se
1284. voyant abandonné par un si puissant Allié, fit parler d'accommodement au Roi d'Arragon; les troupes envoyées contre lui furent rappellées, & l'on s'attendoit en France à jouir des douceurs de la paix, lorsque le Roi d'Angleterre ayant donné atteinte aux traités qu'il avoit faits avec Philippe, obligea ce Prince à lui déclarer la guerre. Gaucher de Chatillon, qui étoit alors Connétable de Champagne, avoit été d'un grand secours à son maître pendant ces longs démêlés avec les Arragonois; il le servit plus utilement encore dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Edouard. Ce Prince étoit le plus redoutable de tous les voisins de la France, non-seulement par l'étendue de ses Etats & par le nombre de ses alliés, mais par son courage & sa capacité dans le métier des armes. Dès sa jeunesse il avoit aimé les combats; une longue habitude des périls avoit fait perdre à ses yeux ce qu'ils ont d'effrayant pour d'autres, & ce Prince faisoit la guerre autant par goût que par nécessité. Edouard étoit encore excité par le bonheur qui suivoit toutes ses entreprises. Il est difficile d'être toujours

Bel éloge d'Edouard Roi d'Angleterre.

Juſte quand on n'a jamais ceſſé d'ê
heureux. La victoire avoit juſque
ſemblé juſtifier ſes prétentions ;
preſque aſſuré de réuſſir dans tous
projets, il ne cherchoit que des p
textes pour les mettre en exécuti
La qualité de vaſſal de France co
mençoit alors à lui paroître indig
du vainqueur des Princes de Gall
ſi long-temps ennemis des Rois d'A
gleterre, & d'un Prince qui venoit
ſoumettre les Ecoſſois, & de leur d
ner un Souverain. Il ne chercha do
plus que l'occaſion de faire la gue
à Philippe, comme le ſeul moyen
devenir ſon égal : elle ſe préſe
bien-tôt. Un Matelot Normand ay
eu querelle avec un Matelot Anglo

1284. Roi d'Angleterre, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour en venir à une rupture ouverte, fut bien-aise de le prévenir. Il permit aux Normands d'attaquer les Anglois par-tout où ils les rencontreroient, & bien-tôt ils en vinrent à se livrer des batailles sur mer.

Avidité du jeune Chatillon pour la gloire.

Gaucher de Chatillon étoit alors dans le feu de sa premiere jeunesse; aussi donna-t-il en cette occasion des conseils conformes à son âge & à l'envie qu'il avoit de signaler sa valeur. Il fut un de ceux qui représenterent au Roi que dans l'état où étoient les affaires, on ne devoit garder aucun ménagement avec Edouard; que ce Prince vainqueur de quelques peuples féroces de son Isle, sembloit se promettre de triompher aussi facilement des François; qu'il étoit nécessaire pour leur réputation de lui faire perdre cette idée, & de se comporter désormais à son égard avec une hauteur égale à sa fierté. Philippe étoit dans une situation à craindre peu les efforts du Roi d'Angleterre; ses coffres étoient remplis; car ce Prince économe administroit lui-même ses finances, régloit sa dépense sur son revenu; &, ce qui mérita la reconnoissance de son siecle & merite l'attention du nôtre, il n'a-

...... Generaux. C'en é
fez à un jeune Monarque av
gloire, pour aller au-devant d
ce qui pouvoit lui en procurer.

Cependant Edouard avoit fa
ter tous les effets des vaisseaux
çois qui s'étoient trouvés dans les
& dans les villes de ses Etats. Phi
le cita comme son vassal, pour
vînt lui rendre compte de sa co
te. Cette citation faisoit connoî
Edouard sa dépendance. Il en
l'autant plus choqué qu'il désiroi
int l'oublier que Philippe chere
e l'en faire souvenir. Il répondit a
fez de modération aux plaintes
oi de France; mais sans rien ac
r de positif, & affectant même
uloir que les Marchands F

1295. glois à cause de sa modération & de sa douceur, & qui étoit capable de disposer les deux Rois à la paix, s'ils n'avoient l'un & l'autre désiré la guerre avec ardeur. Pendant qu'on proposoit de part & d'autre des moyens d'accommodement, Philippe cherchoit à mettre dans ses intérêts Jean de Bailleul, Roi d'Ecosse, qui lui promit de se déclarer contre Edouard. Il grossit aussi son parti d'Eric, Roi de Norvege, d'Albert Duc d'Autriche, du Dauphin de Viennois, de Hugues de Longwi, de Jacques de Chatillon, Seigneur de Lense & de Condé, enfin de Florent Comte d'Hollande; & ce qui paroîtra extraordinaire, Philippe se ligua aussi avec quelques villes de Castille, & avec les Communes de Saint Sebastien & de Fontarabie, qui possédoient apparemment alors les mêmes privileges, dont jouissent aujourd'hui les villes Anséatiques en Allemagne.

Edouard de son côté se vit soutenu d'Adolphe de Nassau Roi des Romains, auquel se joignirent bien-tôt Henri Comte de Bar, les Ducs de Bretagne * & de Brabant †, Amedée Comte de Savoye, & Gui Comte de Flandre. Edouard fit alors déclarer au

* Jean II.
† Jean V.
P. Daniel.

Roi qui venoit d'entrer en armes da
son Duché de Guyenne, que puisqu
ne vouloit plus le regarder à l'aveni
comme son homme & comme son vassa
& que lui pareillement ne le reconnc
soit plus pour son Souverain, & se
noit pour toujours quitte de tout ho
mage.

En peu de temps le Roi soumit
principales villes de la Guyenne,
qui anima de telle sorte les Anglc
qu'ils s'imposerent eux-mêmes (
taxes excessives dont ils donnerent ;
néreusement le produit à leur R(
qui envoya enfin une puissante arn
au secours de la Guyenne. D'aborc
flotte Angloise se présenta devant B
deaux, où le Connétable de Nesle s

1295. ne choisissoit d'ordinaire pour ses Généraux que ceux qui joignoient l'expérience au courage, & il désira que Chatillon passât par tous les grades de la Milice, afin qu'il parût digne par sa capacité, comme il l'étoit par sa valeur & sa naissance, de la haute dignité qu'il lui destinoit alors, & dont Gaucher fut revêtu quelque temps après.

1296. Cependant on continuoit à pousser la guerre avec vigueur. Philippe voyant que les Anglois favorisés des peuples, combattoient dans la Guyenne avec avantage, entreprit de faire une diversion, & d'obliger Edouard à rappeller toutes ses forces en Angleterre en attaquant cette Isle. Matthieu de Montmorenci & Jean d'Harcourt firent une descente à Douvres, prirent la ville, la brûlerent, & se retirerent ensuite dans la crainte de se voir poursuivis. En même temps les peuples de Galles se révolterent, & Jean de Bailleul, Roi d'Ecosse, s'étant échappé de la Cour d'Angleterre où il étoit retenu, se retira dans son païs à dessein d'y lever des troupes pour faire la guerre à Edouard. De cette sorte toute l'Europe étoit en feu; & Philippe ayant dessein de se signaler par de plus

Prise de Douvres par les François.

grands efforts, ordonna à tous les Seigneurs de ses Etats qui étoient en guerre les uns contre les autres, de conclure promptement des tréves & de se donner des *assuremens*, afin de réunir toutes les forces de la France contre l'ennemi commun. 1296.

Boniface VIII. étoit monté sur le Thrône de Saint Pierre par la cession volontaire que Celestin avoit faite du souverain Pontificat. Voulant signaler son avénement à la Thiare, en procurant la paix au monde chrétien, Boniface envoya des Legats en France & en Angleterre pour travailler à l'accommodement des deux Rois. Instruits l'un & l'autre du caractere du nouveau Pape, ils refuserent sa médiation, & Philippe parut encore plus éloigné qu'Edouard de vouloir écouter aucune de ses propositions. Boniface se montra vivement offensé d'une pareille conduite; & l'on verra dans la suite une partie des effets de son ressentiment. Cependant le Roi se rendit en Flandre à la tête d'une armée, Gaucher de Chatillon le suivit & fut témoin des ravages que l'on fit sur les terres des Flamands. Ce Seigneur se trouva aussi à l'Armée du Comte d'Artois, qui gagna une grande ba- 1297.

Philippe va en Flandre & s'empare de plusieurs places.

taille sur le Comte de Flandre, & fit
1297. prisonniers en cette journée plusieurs Seigneurs de marque, & entre autres Guillaume de Julliers. Chatillon revint ensuite dans l'Armée du Roi, qui profitant de la défaite des Flamands, s'empara de toutes les places de la Châtellenie de Cassel & de Douai; ensuite il marcha contre le Roi d'Angleterre qui étoit dans le voisinage de Bruges à dessein de lui livrer bataille; mais Edouard n'ayant osé l'accepter, se retira à Gand, pendant que le Roi s'emparoit de Bruges. Le Comte de Flandre se voyant dépouillé de toutes ses places, demanda humblement la paix, que Philippe refusa de lui accorder. Il consentit seulement à signer avec le Roi d'Angleterre une tréve de deux années; mais il se réserva la jouissance de Lille, de Douai, de Courtrai & de Bruges; ce qui le rendoit le maître de la Flandre. Philippe se voyant vainqueur, & en quelque sorte le maître des conditions du traité, voulut bien alors consentir à recevoir le Pape pour médiateur; quoiqu'il fût d'ailleurs indisposé contre lui.

A peine Philippe eut-il signé la tréve avec Edouard, qu'il eut avec Bo-

1297.

Furieux démêlés entre le Roi de France & le Pape Boniface VIII.

niface ces violens démêlés qui diviserent durant tant d'années le monde chrétien. Le but de Philippe depuis le commencement de son Regne, avoit été de tempérer la trop grande autorité des Evêques. Boniface au contraire ne songeoit qu'à augmenter la sienne, & soutenoit avec beaucoup de hauteur toutes les prétentions des Prélats. Bernard Saisseti gouvernoit alors l'Eglise de Pamiers. Boniface l'avoit élevé à la dignité d'Evêque, parce qu'il étoit hardi, inquiet, d'un esprit vif, entreprenant, mais d'un extérieur humble & modeste, enfin tel qu'il falloit être pour s'attacher le cœur des peuples, & pour défendre avec opiniâtreté les privileges de l'Abbaye de Saint Antonin, dont il étoit Abbé. Cette qualité lui donnoit celle de Seigneur temporel de Pamiers, que le Roi prétendoit réduire en arriere-fief de la Couronne, demandant que l'Abbé de Saint-Antonin relevât de lui comme tous les autres Seigneurs du Royaume.

L'Evêque de Pamiers résista au Roi avec cette vigueur que le Pape avoit souhaitée en lui, il perdit même en plusieurs occasions le respect qu'il devoit à son Roi, & tâcha d'inspirer les mêmes sentimens à quelques Prélats

de Languedoc. Dans le temps que le
1297. Roi paroiffoit le plus mécontent de la conduite de Saiffeti, Boniface lui donna la qualité de fon Légat en France; ce qui fut regardé comme une infulte que le Pape faifoit à Philippe. Les premieres propofitions que le nouveau Légat fit à ce prince, parurent auffi fort fingulieres. Le Pape defiroit qu'il fît une ligue avec le Roi de Perfe & qu'il fe croisât pour fecourir la Terre Sainte, dans le temps que fes Etats étoient environnés d'ennemis tout prêts à fe déclarer. Sur fon refus le Légat qui ne cherchoit que l'occafion de fervir les deffeins de Boniface, prit un ton menaçant, & dit au Roi, en préfence de toute fa Cour, qu'il méritoit les peines que le fouverain Pontife n'avoit que trop long-tems différées, & que dans peu il fe verroit ainfi que fes Etats, l'objet des foudres de l'Eglife.

Gaucher de Chatillon, & un grand nombre de Seigneurs, étoient préfens à ce difcours de l'Evêque de Pamiers. Ils remarquerent la colere du Roi, & craignant que ce Prince naturellement impétueux, ne fe vengeât trop promptement du Légat, ils le firent ôter de fa préfence & tâcherent enfuite de

l'appaiser ; mais Philippe indigné contre l'Evêque de Pamiers, refusa d'écouter tous les conseils qui tendoient à la modération, & prit toutes les mesures pour se vanger avec éclat de l'insulte qu'il avoit reçue. Ceux qui connoissoient le caractere de ce Prince, & celui de Boniface, jugerent dès-lors que cette querelle auroit les suites les plus fâcheuses. Philippe avoit été élevé sur le Throne à l'âge de dix-sept ans. Il aimoit le travail, & s'étoit appliqué de bonne heure aux affaires de l'Etat, pour n'être pas obligé, en donnant trop de confiance à ses Ministres, d'avoir pour eux des complaisances qu'il n'étoit pas capable d'avoir pour personne. Instruit de l'étendue de sa puissance, ce Prince en étoit jaloux à l'excès, & sçavoit les moyens d'empêcher qu'on y donnât atteinte. Il avoit de l'esprit & de l'étude autant qu'il convient à un Roi d'en avoir, & comme il étoit par ces qualités supérieur à tous les Souverains qui regnoient alors en l'Europe, il n'en estimoit aucun à l'exception du Roi d'Angleterre. Son caractere fier & impérieux ne lui permettoit pas de conserver même avec eux certaines bienséances qu'ils avoient droit d'exiger de lui ; & lorsque sup-

1297.

Caractere de Philippe.

posant Boniface dépouillé du titre de
1297. souverain Pontife, il le comparoit avec ces Princes qu'il dédaignoit, rien ne pouvoit le consoler de s'être vû l'objet de ses menaces, que dans l'espérance de s'en venger au plutôt avec éclat.

Caractere de Boniface.

Boniface étoit homme d'esprit; mais il avoit plus encore d'ambition que de génie, & la place la plus élevée n'avoit de quoi satisfaire sa vanité, qu'autant qu'il pouvoit y ajouter de nouveaux traits. Tous les Historiens le représentent comme un homme rempli de présomption, trop orgueilleux pour vouloir suivre l'exemple de ses Prédécesseurs, & incapable de rien faire qui ne fût d'un exemple dangereux. Toutes les qualités qui le rendoient propre au maniement des affaires, étant corrompues par sa vaste ambition, les têtes couronnées ne furent point à couvert de ses prétentions ridicules; & Philippe le Bel étant alors le plus puissant Roi de l'Europe, il attaqua personnellement ce Prince, comme le seul rival qui fût digne de lui.

Aussi-tôt qu'il eût été informé de la façon dont le Roi avoit traité l'Evêque de Pamiers, il lui écrivit des Lettres menaçantes, par lesquels il lui

..., ... Le Pape reprochoit a
Roi d'avoir accablé ses peuples
pôts, & d'avoir alteré la monno
que l'on regardoit comme un cri

Le Roi craignant l'effet des ex
munications dont le Pape le mena
fit assembler les principaux Evêq
les Seigneurs du Royaume, parm
quels Gaucher de Chatillon se tro
Ce Seigneur rendit en cette occa
des services importans au Roi. Il
dans les intérêts de ce Prince une g
de partie de la haute Noblesse qui
préhendoient les foudres de l Egl
& dont il s'attacha à lever les scru
les, en leur représentant qu'à l'ég
du temporel, le Roi ne reconnoil
l'autre supérieur que Dieu seul. E
'assemblée se tint au ...

1302. qu'ils ne croyoient pas que le Royaume de France fut un fief du Saint Siege, comme le Pape le prétendoit. Le corps de la Noblesse à la tête de laquelle étoit le Comte d'Artois, protesterent à Philippe qu'il pouvoit compter sur tout ce qui dépendoit d'eux, pour soutenir son indépendance & la gloire de l'Etat. Par les soins du Comte d'Artois & de Gaucher de Chatillon, qui se donnerent de grands mouvemens à cet effet, il n'y eut point d'avis contraire : aussi le Roi, qui avoit cette affaire à cœur, parut comblé de joie : *Et moi*, dit ce Prince à l'Assemblée, *je m'engage à contribuer de tout, sans excepter ma propre vie, pour conserver la liberté du Royaume.* Et se tournant ensuite vers les Princes ses fils, il dit qu'*il ne les reconnoîtroit plus pour ses enfans, s'ils étoient assez lâches pour reconnoître que la France dépendît d'aucun autre que de Dieu seul.* L'Etat Ecclésiastique écrivit au Collége des Cardinaux, ainsi que les Barons du Royaume, le tiers Etat, les Maires, Echevins, Jurats & Consuls. Ces differentes Lettres contenoient toutes, que le Roi leur avoit fait part des entreprises insoutenables que le Pape faisoit contre les droits du Roi & du

Royaume

Royaume; & que toute la Nation étoit résolue de ne le pas souffrir, quoiqu'il en pût arriver. La Lettre des Barons fut signée par Louis, fils aîné de Philippe, par les Ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Lorraine, par les Comtes de Hainaut, de Luxembourg, de Saint-Pol, de la Marche, par Gaucher de Chatillon & par tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs en France. 1296.

Le Pape ne s'étoit point attendu à trouver tant de résistance. Il écrivit à son tour plusieurs lettres, sur-tout aux Evêques & aux Docteurs en Théologie, à qui le Pontife reprochoit de s'être laissés intimider par Philippe; & de sacrifier à la crainte ce qu'ils devoient à la place qu'ils occupoient dans l'Eglise.

Le Duc de Bourgogne s'entremit pour cette affaire, & écrivit à plusieurs Cardinaux pour leur représenter les maux que de plus longs démêlés entre le Pape & le Roi de France alloient causer à la Chrétienté. Boniface, instruit de la démarche du Duc de Bourgogne, s'imagina que le Roi commençoit à craindre, & qu'il étoit de la politique de profiter de son inquiétude & de son embarras. Il fit donc répondre au Duc de Bourgogne,

qu'il falloit que le Roi s'humiliât de-
1297. vant le Saint Pere, qu'il donnât des marques de pénitence, & satisfît Boniface en désavouant ses Ministres. On entendoit sous ce nom les Comtes d'Artois & de Saint-Pol, Gaucher de Chatillon, Nogaret, & Pierre Flotte. Les trois premiers avoient mis tout en usage pour indisposer contre le Pape l'Etat Ecclésiastique & la Noblesse. Les deux autres, sçavans dans le Droit, avoient tenu des discours sanglans contre le Pape en pleine Assemblée; ils ne l'accusoient de rien moins que de simonie & d'hérésie, & concluoient à demander la convocation d'un Concile pour travailler à sa déposition.

Philippe dans le même temps avoit obtenu l'agrément du Roi d'Angleterre pour renoncer à la médiation de Boniface. Il fit un manifeste à ce sujet pour instruire le public des motifs de sa conduite, & voulut que le manifeste fût signifié au Pape. Il chargea de cette commission Jean d'Harcourt, Jean Mouchet, & Gaucher de Chatillon. Le Roi avoit fait choix de trois personnes désagréables à Boniface, pour faire connoître à ce Pontife qu'il étoit plus indisposé que jamais contre

Manifeste de Philippe adressé au Pape.

ſes prétentions. La fierté des démarches
de Philippe donna de l'inquiétude au 1297.
Pontife ; cette foule d'Evêques qui s'étoient rendus à Rome malgré les défenſes du Roi, ne le raſſura point. Quoique déſobéiſſans à Philippe, la plûpart d'entre eux déſapprouvoient la hauteur de Boniface ; & lorſqu'il eut aſſemblé le Concile pour lequel il les avoit mandés, pluſieurs ſe déclarerent contre l'opinion des Ultramontains qui vouloient ſoûmettre le temporel des Rois aux ſouverains Pontifes.

Le Manifeſte de Philippe dont Chatillon étoit chargé, arrivant à Rome ſur ces entrefaites, donna un nouveau crédit aux partiſans de ce prince. Ils parlerent avec une grande liberté dans le Concile, & voyant que les maximes du Pape ſur le temporel des Rois, développées avec art dans le manifeſte, révoltoient tous les eſprits, le Cardinal de Porta déclara en plein Concile : que le Pape n'avoit jamais écrit au Roi de France qu'il devoit reconnoître tenir ſon temporel de l'Egliſe ; & répéta que cette Lettre ne venoit ni des Cardinaux ni du Pape. Boniface dit lui-même, qu'il n'avoit jamais prétendu avoir de droit ſur le temporel

de Philippe. Le Pontife accusa même
1297. Pierre Flotte d'avoir occasionné par
sa mauvaise foi tous ces différens avec
le Roi de France. » Il se sert, dit-il,
» des Comtes d'Artois & de Saint-Pol,
» pour envenimer l'esprit du Roi. Il
» pourroit bien avoir falsifié nos Let-
» tres. Il nous a imposé que nous avons
» écrit au Roi qu'il devoit reconnoître
» que c'étoit de nous qu'il tenoit son
» Royaume. Il y a quarante ans que
» nous sommes appliqués à l'étude du
» Droit, & nous sçavons qu'il y a deux
» Puissances ordonnées de Dieu : Peut-
» on donc croire qu'une telle folie &
» une telle extravagance, nous soient
» venues dans l'esprit ? Nous disons
» que nous ne voulons en rien usurper
» la jurisdiction du Roi, selon ce qu'a
» dit notre Frere le Cardinal de Porto ;
» mais le Roi ne peut nier qu'il ne
» nous soit soumis quand il s'agit du
» péché. »

Ce discours du Pape parvint bientôt aux oreilles du Roi ; mais on avoit eu soin d'y ajouter que Boniface en vertu de sa puissance spirituelle prétendoit avoir droit de veiller sur la conduite du Roi dans l'administration de l'Etat, d'examiner s'il le gouver-

noit selon les Loix divines, de réfor
les abus du gouvernement, de s'en f
rendre compte par les sujets mêm
d'écouter leurs plaintes contre ce P
ce, & même de le déposer s'il n
corrigeoit, ou s'il refusoit de recev
les avis du Saint Siege. Le Pape re
noit ainsi par un détour à ces mêm
prétentions qu'il venoit de traiter
folies & d'extravagances : aussi le
songea-t-il à prendre des mesu
efficaces pour se mettre à couvert
entreprises de la Cour de Rome, qu
préparoit de son côté à les soutenir a
rigueur.

Boniface envoya au Roi Jean
Moine, Cardinal de S. Marcellin,
qualité de Légat, avec ordre de l

miſſion. Philippe éprouvant que le
1297. Pape témoignoit plus de hauteur à meſure qu'on lui montroit plus de modération, réſolut de porter les choſes à la derniere extrémité. Ce Prince fit ſaiſir dans ſes Etats le temporel de tous les Eccléſiaſtiques qui s'étoient rendus à Rome contre ſes ordres. Il ordonna
1302. en même-temps une nouvelle Aſſemblée de tous les ordres de ſon Royaume ; & Gaucher de Chatillon ſe comporta à l'égard de la haute Nobleſſe, comme il avoit fait à l'aſſemblée précédente. Il fut vivement ſecondé par le Comte d'Artois & le Comte de Saint-Pol. Le Pape les avoit déſignés tous trois comme ſes ennemis mortels ; & tous trois en effet diſtinguant toujours ſa dignité du caractere de ſon cœur, s'oppoſoient de tout leur pouvoir aux efforts de ſon ambition. Le Roi accordoit principalement ſa confiance à Gaucher de Chatillon, qu'il connoiſſoit également propre aux affaires qui ne demandoient que du courage, & à celles qui exigeoient de l'eſprit & du ſavoir. Dans ces temps là le Parlement étoit compoſé des grands Seigneurs du Royaume ; en ſorte que la haute Nobleſſe étoit obligée de s'appliquer de bonheur aux affaires, &

de se mettre en état de servir dou
ment le Roi & la patrie. Ceux qu
distinguoient, comme Chatillon,
tenoient aisément la confiance de
tres; & le savoir les rendoit ainsi s
rieurs à ceux qui leur étoient égaux
la qualité. Ainsi Gaucher avoit
jours un parti disposé à se déclarer p
l'avis qu'il soutiendroit. Le Co
d'Artois avoit aussi un grand nom
de créatures dans tous les Etats,
sorte que l'Assemblée convoquée
Philippe, adhéra à la requisition
Seigneur de Messis qui avoit fait
fonctions d'Avocat Général, &
mandé la convocation d'un Con
pour la déposition du Pape.

Ayant appris à Rome les résoluti

fierté exceſſive, & vindicatif à l'ex-
302. cès, ſe trouvoit alors à la Cour de Philippe. Maltraité par Boniface, qui l'avoit dépouillé de ſes biens & de ſes honneurs, il ne cherchoit qu'à ſe venger. J'ajouterai que Scierra Colonne, né, pour ainſi dire, à l'ombre du Thrône Pontifical, n'avoit point pour ceux qui l'occupoient, ces ſentimens de reſpect ordinaires à ſes Concitoyens. Le caractere de Boniface avoit contribué ſans doute à lui inſpirer cette façon de penſer. Nogaret, Seigneur François & d'une Maiſon diſtinguée, irrité de la conduite du Pape à l'égard de ſon Maître, & croyant que rien ne devoit être reſpectable dans un méchant homme, ſollicitoit le Roi avec autant d'ardeur que Colonne de punir le Pape de toutes ſes entrepriſes par quelque coup d'éclat. Tous deux paſſerent en Italie, ſe rendirent maîtres de la perſonne du Pape, à qui Colonne donna un ſoufflet, & après l'avoir retenu trois jours en priſon dans Agnanie, où ce Pontife étoit né, ils furent contraints de le relâcher & de prendre la fuite, le même peuple qui les avoit aidés à empriſonner Boniface, ayant pris les armes pour lui rendre ſa liberté. Ce Pontife avoit

ſoutenu ſon malheur avec une fermeté extraordinaire, n'oppoſant aux injures de Colonne & aux menaces de Nogaret, qu'un viſage aſſuré & impoſant. Lorſqu'il ſe ſentit frappé, il ſembla perdre pour un inſtant ſa conſtance; mais ſe contentant de reprocher à Scierra Colonne ſa violence & la lâcheté qu'il y avoit à frapper un vieillard de ſon caractere & de ſa dignité, il ne daigna plus ſe plaindre. Boniface ne montra pas moins de courage dans ſa priſon, où il fut laiſſé, dit on, trois jours ſans manger. Il eſt certain que n'ayant point par-devers lui le témoignage avantageux d'une bonne conſcience, ce Pape eut beſoin d'une force d'eſprit à toute épreuve, pour ſoutenir de pareils revers. Les mouvemens de ſon ame ne parurent point ſur ſon viſage, mais ils n'en furent pas moins violens. Une maladie dangereuſe le ſaiſit au ſortir de ſa priſon, & il mourut peu de jours après, moins touché des maux qu'il avoit cauſés au monde Chrétien, que de n'avoir pu ſe venger de ceux qui l'en avoient puni.

1302

Triſte fin Boniface.

La mort de Boniface ne diminua ni la haine de Philippe, ni le nombre des ennemis qu'il avoit ſuſcités à ce

Prince. Le Comte de Flandre ayant
1302. continué de lui refuser de se soumettre aux conditions qu'il avoit proposées, aussi-tôt que la treve qu'ils avoient conclue, fut expirée, le Roi envoya de nouvelles troupes contre lui. Peut-être Philippe auroit-il consenti à donner la paix à cause de ses trois fils qui s'étoient retirés à Namur ; mais le Comte d'Artois aidé de Gaucher de Chatillon, portoit le Roi à diminuer autant qu'il lui seroit possible, la puissance d'un vassal toujours rebelle, quand on le laissoit jouir d'un instant de paix. Le Roi céda aisément à des sollicitations si conformes à ses intérêts. Il garda en prison le Comte de Flandre, & trois de ses fils qui s'étoient rendus à la Cour sur la parole du Comte de Valois, & réunit ses Etats à la Couronne. Les Flamands excités par les avis de leur Souverain, se souleverent bientôt contre les François. La sévérité excessive de Jacques de Chatillon que le Roi leur avoit donné pour Gouverneur, ne contribua pas peu à les irriter; ils se révolterent contre lui. Pierre le Roi, homme de la lie du peuple, se mit à la tête des mécontens, réunit les habitans de plusieurs Villes, & vint assiéger Bruges, où étoit Jacques de Chatillon.

Révolte des Flamands qui rendent maîtres de Bruges.

Les mécontens se rendirent les maî
de la place, & tuerent tout ce qu
rencontrerent de François, qui m
toient à deux ou trois mille homn
Jacques de Chatillon eut le bonh
d'échapper à ce massacre en pass
à la nage le fossé de la ville; de-là i
retira à Courtrai. Guillaume de Julie
neveu des fils du Comte de Fland
& surnommé le Clerc, parce q
étoit Prévôt de l'*Eglise* de Mastı
Prince rempli de courage & chéri
Flamands, accourut à leur secours
s'étant mis à leur tête, ils lui fournir
bientôt une armée. Gui, un des
du Comte de Flandre, vint se join
à Guillaume de Juliers, suivi d'
armée d'Allemands. Chatillon n'ét

Chatillon, & une foule de Noblesse le
1302. suivirent. Le desir ardent qu'ils avoient de se signaler, leur fit précipiter la bataille; ils l'auroient gagnée, si la valeur suffisoit pour réparer les fautes que font commettre la témérité & l'imprudence. Gaucher de Chatillon s'opposa d'abord au dessein où l'on étoit de livrer bataille; il en représenta les inconveniens, & les avantages que l'on pouvoit se procurer en temporisant. Le Comte d'Artois qui ne croyoit être Général qu'autant qu'il étoit aux mains avec les ennemis, rejetta ces sages conseils comme contraires à sa gloire; il traita de canailles les troupes Flamandes, & le Connétable de Nesle lui ayant répondu qu'elles étoient les mêmes qui venoient de chasser les François de leur pays, le Comte d'Artois s'emporta contre lui; (les téméraires regardent comme des poltrons ceux qui ne sont que braves) il échappa au Comte des paroles fort choquantes contre le Connétable à cause de son alliance avec la Maison de Flandre. *Je vous ferai voir*, répondit ce vieux guerrier, *que je ne suis ni un lâche ni un traître; vous n'avez qu'à me suivre, & je vous menerai si avant que vous n'en reviendrez jamais.* Le

Joan. Villani, l. 8, c. 56.

Connétable partit le deſeſpoir dan:
cœur, & s'étant mis à la tête des tr
pes qu'il devoit commander, il ſe j
tête baiſſée parmi les Flamands.
large foſſé plein d'eau les ſéparoit
François; le Connétable ne pren
conſeil que de ſon chagrin, franchi
foſſé, & après y avoir vu périr la m
leure partie de ceux qui le ſuivoie
il attaqua les ennemis. De toute la
valerie de l'armée qui le ſuivoit
file, la moitié ſe précipita dans le f
qu'on ne voyoit point à cauſe de
pouſſiere; l'autre reſta en déſordre
le bord oppoſé aux Flamands, expo
à une nuée de traits qui tous portoi
ſur cette multitude. Le camp des
nemis retentiſſoit de cris de joie:

Le Comte d'Artois n'avoit d'autre parti
1302. à prendre que de faire retirer une partie de ses gens à quelque distance pour les remettre en ordre : les Flamands occupés à se défendre contre ceux qui étoient dans le fossé, n'étoient point en état d'empêcher cette manœuvre: mais piqué contre le Connétable, & lui enviant l'honneur d'avoir combattu le premier les ennemis, il courut augmenter la confusion en les attaquant, suivi de Gaucher de Chatillon & d'un grand nombre de Noblesse. Il arriva dans le moment que le Connétable accablé de fatigues, couvert de blessures, & abandonné de ses troupes, faisoit des prodiges de valeur. Les Flamands qui le reconnurent, lui offrirent quartier; il ne leur répondit qu'à coups d'épée, & aima mieux perdre la vie que de se voir exposé aux injustes soupçons de ses ennemis. Le Comte d'Artois eut le même sort ainsi que plusieurs Seigneurs qui l'avoient accompagné, soixante Barons & douze cens Gentilshommes, sans compter une multitude de soldats, qui n'ayant plus de Chef pour ordonner la retraite, se firent tuer en fuyant. Le Comte de Saint-Pol avoit entierement conservé l'arriere-garde. Il seconda

Gaucher de Chatillon qui fit les plus grands efforts pour conserver au Roi ce 1302. qui lui restoit de places en Flandre. Il en perdit un grand nombre, & les autres alloient subir le joug du vainqueur, lorsque ce Prince se rendit lui-même en Flandre à la tête d'une nouvelle armée.

Cependant la charge de Connétable de France étant vacante par la mort de Raoul de Nesle, Philippe la donna à Gaucher de Chatillon, le seul qui fût alors en état de réparer le désordre des affaires de Flandre. Aussi-tôt le Connétable se mit en campagne, battit les Milices de Bergue dont il tua plus de mille hommes, fit lever le siege d'Arques & celui de Saint-Omer, & fit périr en ces deux rencontres deux ou trois mille Flamands. Il vouloit s'opposer au siege de Tournai que les ennemis avoient formé; mais n'ayant pas assez de troupes, son dessein étoit d'attendre le Roi qui s'avançoit à son secours, lorsque le Comte de Savoye ayant offert sa 1303. médiation aux deux partis, ils conclurent une treve de huit mois. Alors le Roi jugea à propos de relâcher le vieux Comte de Flandre, pour tenter par ce moyen d'adoucir les esprits de ses sujets, & leur faire part des propositions d'accommodement. Ils les

Gaucher de Chatillon est fait Connétable.

Continuat. Nangii.

refuserent, & le Comte satisfaisant aux
1303. dépens de sa liberté à la promesse qu'il avoit faite au Roi, vint se rendre dans sa prison de Compiegne.

La guerre continua avec plus de fureur, les François voulant réparer par une victoire la honte de leur défaite à Courtrai, & les ennemis faisant tous leurs efforts pour conserver leurs premiers avantages. Le Comte de Valois accourut d'Italie avec des troupes au secours des premiers. Philippe, d'un autre côté, un des fils du Comte de Flandre, richement établi en Sicile, où ce Prince avoit combattu longtemps pour les intérêts de Charles II. abandonna les grands biens qu'il possédoit en ce pays-là pour venir défendre sa patrie. On vit alors les deux plus grands Capitaines de leur siecle à la tête de deux partis opposés, mettre tout en usage pour répondre à la haute opinion qu'on avoit conçue de leur valeur & de leur capacité.

Histoire de France.

Le Roi part pour la Flandre suivi du Connétable.

Le Roi voulut se mettre lui-même à la tête de son armée, la plus belle & la plus nombreuse qu'on eût vu depuis long-temps. Il avoit sous lui les Comtes de Valois & d'Evreux, & Gaucher de Chatillon. Le Roi & les Princes du Sang n'étoient pour ainsi dire à l'armée

que comme des volontaires : le com
mandement en étoit partagé entre l
Comte de Valois & le Connétabl
Philippe de Flandre avoit de ſon côt
pour Lieutenans Généraux, Jean d
Namur ſon frere, & Guillaume d
Juliers ſon neveu, l'un & l'autre for
més par l'expérience & perfectionn
par l'infortune. Ils brûloient tous tro
de venger la captivité de leur pere, d
leurs freres, & les maux dont leur patri
étoit déſolée ; mais ils connoiſſoier
le genie des François auſſi prompts
entreprendre qu'aiſés à ſe rebuter ; e
temporiſant ils étoient sûrs de vaincre
& tous les efforts de Philippe pour en
gager les Flamands à une bataille, n
ſervirent qu'à faire connoître l'habilet

par le ſouvenir du combat de Courtrai,
1304. brûloient d'impatience d'en venir aux mains, & preſſoient leurs Chefs de les conduire à l'ennemi. Ils prirent un parti capable de ſatisfaire les ſoldats, & de ſe rendre redoutables aux François. Ils s'avancerent & ſe retrancherent en leur préſence, ſe couvrant entierement d'une multitude de chariots qu'ils rangerent en rond, laiſſant trois ouvertures pour faire des ſorties. En peu de momens cette enceinte fut formée; elle avoit une lieue & demie de tour. Ce qu'ils avoient de Cavalerie, mit pied à terre, & les Généraux Flamands ſe flaterent de n'avoir plus rien à craindre de la Gendarmerie Françoiſe, qui étoit les ſeules troupes qu'ils redoutoient.

Bataille de [...]lons. Le Connétable jugea bien que ſi on donnoit le temps aux ennemis de ſe fortifier, ils défendroient ſans combattre l'approche de toutes leurs places, & que l'armée du Roi ſe verroit contrainte de retourner ſur ſes pas. Il voulut donc eſſayer de culbuter les chariots qui les couvroient, & ſe faiſant ſuivre par tout ce qu'il y avoit de plus brave, il les attaqua avec un courage extraordinaire. Ses premiers efforts ne furent pas heureux, & les

Flamands à l'abri des coups crioient qu'on avoit trouvé un autre fossé de 1304.
Courtrai. Chatillon irrité de ces reproches anima ses soldats & recommença l'attaque : quelques-uns viennent à bout de monter sur les chariots, & tirant de-là sur les Flamands ils en tuent un grand nombre. Leurs Généraux sortant alors par les ouvertures de l'enceinte, & n'osant attaquer la Gendarmerie Françoise, chargent un corps d'Infanterie placé au centre & le renversent ; mais la Cavalerie des deux aîles se reployant tout à coup, prennent les ennemis par les flancs, & après en avoir tué plusieurs, forcent le reste de se retirer précipitamment dans leur enceinte.

L'opinion du Connétable étoit qu'on en restât à ces escarmouches ; les Flamands manquoient de Cavalerie ; rien n'empêchoit de les harceler sans cesse, & de les vaincre en détail ; mais les autres Chefs, ainsi que la multitude, demandoient à grands cris la bataille. Fiers de ce léger avantage qu'ils venoient de remporter, on les voyoit s'abandonner à une joie folle, dresser des tables, boire, & se livrer aux mêmes excès que s'ils eussent été entierement vainqueurs. Les Flamands de leur côté

1304. souhaitoient le combat. Manquant de vivres, & la chaleur ayant été extraordinaire pendant toute la journée, ils desiroient avec ardeur d'en venir aux mains pour se retirer ensuite dans leurs maisons. Les Généraux ennemis résolurent donc d'attaquer les François à l'entrée de la nuit, pendant qu'ils étoient mal sur leurs gardes. Philippe de Flandre sortit du camp à la tête des Milices de Gand, Guillaume de Juliers par un autre endroit avec celles de Bruges, & Jean de Namur les suivit avec ses Allemands & le reste des troupes. Ces trois corps se réunirent à quelque distance de-là, & vinrent fondre sur les quartiers des Comtes de Valois & de Saint-Pol, qui furent enlevés sans résistance.

Les ennemis attaquent les François dans leur camp.

Les François qui ne pensoient qu'à se divertir, se voyant attaqués de toutes parts, coururent çà & là à travers leur camp cherchant leurs armes, & tâchant de se rallier. Guillaume de Juliers pénétra avec la même facilité dans le quartier du Roi, & tout étoit perdu sans ressource, si ce Prince sorti de sa tente au premier bruit de l'attaque, n'eût eu le temps de se mettre en défense avec quelques Seigneurs de sa suite. Le Comte de Valois informé

du péril où ſe trouvoit le Monarque accourut à ſon ſecours; Gaucher de Chatillon à la tête de la Gendarmerie, qu'il avoit raſſemblé par pelotons, paſſa ſur le ventre aux Flamands à pluſieurs repriſes, & vint à bout de dégager le Roi qui remonta à cheval. Alors les deux armées ſe mêlerent de tous côtés; mais Chatillon avec la Gendarmerie continuant de renverſer les troupes Flamandes à meſure qu'elles ſe ralioient, bientôt elles ſe tournerent en fuite laiſſant ſur le champ de bataille un grand nombre de morts. Le Connétable les pourſuivit juſques bien avant dans la nuit ſans relâche; & Guillaume de Juliers ayant voulu tourner tête avec quelques-uns des plus braves, fut tué après avoir fait des prodiges de valeur. Philippe de Flandre plus heureux trouva moyen d'échapper aux vainqueurs & de ſe jetter dans Lille avec quelques troupes, réſolu de défendre cette place juſqu'à la derniere extrêmité. Gaucher de Châtillon vouloit qu'on allât ſur le champ l'aſſiéger; mais le Roi ayant différé cette entrepriſe ſous divers prétextes, Philippe de Flandre eut le temps de ſe faire des partiſans dans la place où tout étoit d'abord pour les

1304.

Déroute entiere des ennemis.

François; même lorsqu'ils l'investirent,
1304. Philippe de Flandre avec ses troupes ne put empêcher les habitans de capituler avec eux, & de promettre de se rendre, s'ils n'étoient secourus avant le premier jour d'Octobre. Jean de Namur qui s'étoit aussi sauvé de la terrible journée de Mons, erroit dans la Flandre, répandant par-tout le desir de vengeance qui l'animoit. Tous ceux qui étoient échappés de la derniere bataille, se rendirent auprès de lui; il augmenta ses troupes par de nouvelles levées, & les assembla sous Courtrai. Ce fut-là qu'il apprit le traité des habitans de Lille, & le danger que couroit son frere Philippe. Résolu de tout employer pour le sauver, il appella les Flamands au secours de la patrie; il leur représenta son pere & trois de ses freres captifs chez les François, un autre tué en combattant généreusement pour leur salut commun, & le quatrième exposé à périr par la trahison des habitans de Lille qu'il avoit voulu défendre. Jean de Namur ajouta à ces premiers motifs tous ceux qu'il jugea les plus capables d'animer les Flamands. Ce Prince réussit. Tout le monde prit les armes; les artisans quitterent les boutiques; les paysans

abandonnerent leurs campagnes ;
femmes, des enfans même, hors d'
par leur foiblesse de porter les arm
se rendoient par troupes à l'armée
hortant les autres à combattre a
courage. Jean de Namur se vit en
de jours à la tête de soixante m
hommes irrégulierement armés, m
résolus de périr ou de vaincre.

Animés par les exhortations de l
Général & par la vue de leurs femm
& de leurs enfans, tous jurerent
mourir les armes à la main, ou
contraindre les François à leur acc
der une paix honorable. Ils s'avan
rent contre eux dans cette résoluti
& envoyerent sur le champ dé
leurs ennemis au combat. La derni
défaite des Flamands avoit coûté t

1304. deux premiers s'étant rendus médiateurs, on conclut une treve dans le moment que les deux armées étoient sur le point d'en venir aux mains. La paix fut terminée l'année suivante aux conditions les plus avantageuses pour l'Etat. Ainsi finit une guerre sanglante, où l'on vit un peuple dénué de Chef, réduire la France aux dernieres extrêmités. L'on fut redevable de sa fin heureuse à la sage conduite de Gaucher de Chatillon après la perte du combat de Courtrai, au prompt secours qu'il donna au Roi, & à la valeur que ce Prince fit paroître à la derniere bataille.

Cependant Philippe songea sérieusement à se réconcilier avec l'Eglise. Bertrand de Goth, Archevêque de Bordeaux, ayant été élu Pape par le crédit de ce Prince, leva l'excommu-
1309. nication fulminée contre lui, & lui accorda un grand nombre de graces; mais ce Prince continua malgré ses remontrances de poursuivre la mémoire de Boniface, dont il vouloit faire brûler les restes.

Gauchet va en Navarre avec Louis Hutin.

Ce fut alors que le Roi envoya Louis son fils en Navarre pour prendre possession de ce Royaume, dont il avoit hérité par la mort de Jeanne de

Navarre

Navarre ſa mere. Le Connétable ét
en quelque ſorte chargé de l'éducat
de ce jeune Prince, & d'ailleurs
ville de Pampelune, Capitale de
Etat, ſe trouvant diviſée en deux p
tis, on craignoit quelque ſoule
ment, & il fut décidé qu'il accom
gneroit Louis dans ſon voyage a
le Comte de Boulogne & une fo
de Nobleſſe. Cette nombreuſe ſu
inquiéta d'abord le Roi d'Arragon.
craignoit que Louis n'entreprît de
faire la guerre; mais voyant que
Prince ſe contentoit de viſiter ſes p
ces & de mettre ordre aux affai
du Royaume, il ſe raſſura & fit ce
les préparatifs qu'il avoit commenc
Louis ſe diſpoſant à quitter la Nav

roient bien-aises de trouver ailleurs
1309. des établissemens convenables à leur naissance. Cette démarche devoit produire deux bons effets ; le premier, d'exciter l'émulation du reste de la Noblesse Navarroise, & de l'attacher à la France, d'abord par intérêt ; l'autre, d'être assuré de la fidélité du reste de la Nation, dont ces trois cens Gentilhommes étoient comme les ôtages. Louis ne manqua pas de suivre ce conseil, & s'étant fait couronner à Pampelune avec beaucoup de magnificence, il revint à la Cour de son pere suivi d'une foule de Noblesse.

Affaire des Templiers.

Philippe étoit occupé à poursuivre les Templiers. L'Ordre fut aboli. Un grand nombre de Chevaliers périrent par le supplice du feu, & tous leurs biens, au moins en France, furent réunis à l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem. Louis n'avoit alors aucune part dans les affaires du Gouvernement ; mais Gaucher de Chatillon s'appliquoit à le former & à le rendre digne de succéder à Philippe dont la santé commençoit à s'affoiblir. Le jeune Prince se montra sensible aux soins
1313. que lui rendoit le Connétable, dans un tems où tous les autres sembloient le négliger ; & lorsque les Flamands

s'étant révoltés de nouveau contre l
François, Louis fut chargé du com
mandement de l'armée envoyée po
les combattre, il voulut avoir avec l
Gaucher de Chatillon pour l'aider
ses conseils. Les troupes François
entrerent en Flandre par plusieurs e
droits à la fois pour inspirer plus
crainte aux rébelles. Ils appréhend
rent en effet de voir leur pays rava
& leurs villes démolies, & leur Con
demanda la paix qui lui fut accord
Louis revint alors sur ses pas; mais
blâma Gaucher de Chatillon, Engu
rand de Marigny, & quelques aut
dont il suivoit les avis, d'avoir bo
son expédition à se montrer aux enn
mis sans les combattre, comme si l'

confiance qu'il avoit pour le Conné-
1314. table, en le chargeant du maniement des principales affaires de l'Etat. Enguerrand de Marigni conserva néanmoins l'administration des finances; ce qui lui couta la vie. Le Comte de Valois jaloux de voir toute l'autorité du Gouvernement entre les mains du Connétable, chercha à lui nuire ainsi qu'à Marigni; mais le voyant trop bien appuyé, il s'en prit seulement au dernier. Après l'exécution de cet infortuné Ministre, Gaucher de Chatillon devint plus puissant que jamais, quoique le Comte de Valois eût voulu d'abord lui disputer la confiance du Roi. Mais Louis fut constant pour le Connétable, & quelque temps après le Comte de Valois commençant à ressentir des remords pour ce qu'il avoit entrepris contre Enguerrand, ne songea plus qu'aux moyens de réparer cette faute.

Les Flamands avoient voulu profiter de la mort de Philippe, & s'étant révoltés, Louis comprit qu'il étoit nécessaire de les réduire; mais l'épargne se trouvoit épuisée, & ce Prince fut obligé pour avoir de l'argent de rappeller les Juifs dans son Royaume, & d'offrir la liberté à ce qui restoit de

ſerfs dans ſes Etats pour une ſom
modique, ce qui le mit en état de
ver une armée, avec laquelle ce Pri
marcha contre les Flamands. C
expédition, qui fut particulierem
conduite par le Comte de Valois,
une iſſue malheureuſe. Une pluie
ceſſive qui tomba tout-à-coup, &
dura pluſieurs jours, rompit tous
chemins; ce qui empêchoit la mar
des troupes & l'arrivée des conv
enſorte que l'armée ſe trouva p
ſieurs fois expoſée à périr de fain
de fatigue. Les Flamands l'attendoi
campés ſur le bord de la Lys, & l
ne doutoit point qu'ils ne triomph
ſent ſans peine de leurs ennemis,
l'état où ils étoient. Il fut donc réſ

lequel ce Prince s'attribuoit à lui ſeul
1314. le droit de battre monnoye dans l'étendue de ſon Royaume, ſe chargeant de dédommager les Seigneurs qui jouiſſoient de ce privilége dans leurs Terres. Louis n'avoit point laiſſé d'enfant mâle : mais ſa femme, Clémence de Hongrie, s'étant trouvée enceinte, il y eut de grandes diſputes au ſujet de la Régence entre Philippe le Long, frere du Roi, & le Comte de Valois ſon oncle. Le premier étoit à Avignon, où il s'étoit rendu pour hâter l'élection d'un Pape ſucceſſeur de Clement V. Il ne put venir à la Cour que pluſieurs ſemaines après la mort de ſon frere, & Gaucher de Chatillon fut obligé de défendre ſes droits à la Régence contre les prétentions du Comte de Valois, qui étoit appuyé du Comte de la Marche frere de Philippe, de Gui de Chatillon, Comte de Saint Pol, & d'un grand nombre de Seigneurs.

Le Connétable Régent du Royaume pour Philippe frere du feu Roi.

Le Connétable avoit été déclaré par le feu Roi ſon Exécuteur teſtamentaire, & Régent du Royaume pendant l'abſence de Philippe le Long, à qui ce titre appartenoit. Il ſçut triompher du parti du Comte de Valois, préſida toujours au Conſeil où l'on décidoit de toutes les affaires de l'Etat, & remplit ainſi

l'interrégne sans qu'aucun des Prin
se mêlât du Gouvernement. Le Con
de Valois ne se trouvant point en é
de résister au Connétable, fit agir
partisans pour déterminer les Bo
geois de Paris en sa faveur. En mê
temps il remplit le Louvre de solda
& s'empara des environs de ce C
teau, résolu de se cantonner dans
Capitale, dont il avoit d'abord dess
de défendre l'entrée à Philippe ; m
le Connétable ayant sçu que ce Pri
étoit proche de Paris, n'ayant avec
que ses gens, alla au-devant de lui av
le Comte d'Evreux, suivi d'une gr
troupe de Noblesse & de soldats.
Comte de Valois le voyant si bien
compagné, n'osa s'opposer à son

1314. portes du Louvre qu'ils trouverent fermées. Le Connétable commanda de les ouvrir en qualité de Régent, & voyant qu'on refusoit de lui obéir, il ordonna aux Bourgeois de prendre les armes. Bientôt il se trouva à la tête d'une armée. Les défenseurs du Louvre effrayés à l'approche de cette multitude, ne firent aucune résistance & céderent la place à Philippe.

[Ph]ilippe ar[riv]e, & est dé[cla]ré Régent [de] France.

Ayant pris les mesures nécessaires pour se garantir des entreprises du Comte de Valois, il assista le lendemain au service de Louis son frere, qui se fit à Saint Denis. Ensuite Philippe convoqua le Parlement qui fut composé d'un grand nombre de Prélats, de Barons & de Chevaliers; la Régence du Royaume lui fut déférée pour dix-huit ans, en cas que la Reine accouchât d'un Prince. On lui fit aussi un Sceau particulier pour sceller tous les actes publics, dont l'inscription latine signifioit en François : *Philippe, fils du Roi des François, gouvernant les Royaumes de France & d'Angleterre.* Aussi-tôt que ce Prince se vit le pouvoir en main, il chercha à donner atteinte aux droits de la Reine; mais elle trouva dans la fidélité du Connétable un appui contre ses desseins. Le

même amour de la justice qui l'av
engagé dans les intérêts de Philip
le lui rendit contraire, lorsque
Prince voulut abuser de son autor
Dans la situation présente des affai
Gaucher de Chatillon étoit en q
que sorte l'arbitre du destin de la M
son Royale. Le Régent parut aussi
content de cette conduite du Con
table, qu'il avoit paru satisfait de
premieres démarches; mais réfléc
sant sur la droiture de son procédé
lui rendit ses bonnes graces, & se
posa à faire la guerre à Robert, Co
d'Artois, qui s'étoit emparé pa
force du Comté de ce nom, recla
par la Comtesse Mathilde. Phili

[illegible]t ſans ceſſe de nouveaux change[illegible] m[illegible] dans les traités qu'ils avoient [illegible] avec la France. Ils crurent qu'un temps de Régence étoit une circonſtance dont ils pourroient tirer quelque avantage, & Philippe leur ayant envoyé un projet de traité, ils le rendirent ſans l[illegible] Leur Comte refuſa même d[illegible]re à Paris, & fit arrêter [illegible] [illegible]ſſeaux des Marchan[illegible]ançois [illegible] ſe trouverent dans les [illegible]ts de ſes [illegible]ts. Cette ſaiſie fut le [illegible]al de la [illegible]erre entre les deux [illegible]

Le Régent commença par faire ſaiſir Nevers & Rhetel qui appartenoient à Louis, fils aîné du Comte de Flandre; & il envoya enſuite une armée faire le dégat aux environs de Saint Omer. Cette expédition auroit eu les plus fâcheuſes ſuites pour les Flamands; mais elle fut interrompue par les couches de la Reine qui mit au monde un fils; il fut nommé Jean, & ſa naiſſance sembloit ôter à Philippe toute eſpérance de monter ſur le Trône. Le Comte de Valois qui avoit eu le temps de fortifier ſon parti, recommençoit même à lui diſputer la Régence & l'éducation du Roi Jean, lorſque la mort de cet enfant, qui ne

La Reine accouche d'un Prince qui meurt peu de jours après.

vécut que huit à dix jours, termi
toutes les difficultés à cet égard. P
lippe quitta auſſi-tôt le titre de F
gent, prit celui de Roi, & ſe h
d'aller ſe faire ſacrer à Rheims.
cauſe de cet empreſſement étoit
obſtacles que faiſoit naître Eudes D
de Bourgogne, oncle de Jeanne, f
de Louis X & de Marguerite de Bo
gogne ſa premiere femme. Eudes f
ſant peu d'attention à la Loi Saliqu
ſur laquelle on n'avoit point encore
occaſion de prononcer, prétend
que ſelon le droit naturel & le dr
canon, Jeanne devoit ſuccéder à ſ
pere avant Philippe, frere de ce Pr
ce. Il s'obſtina à demander qu'on e

Bourgogne, Gaucher fit fermer les
1317. portes de la ville, s'assurant des rues par de nombreux corps-de-garde qu'il posa de distance en distance. Par ces précautions la cérémonie du Sacre s'acheva tranquillement, & le Roi revint à Paris.

Aussi-tôt que ce Prince y fut arrivé, on convoqua par ses ordres une assemblée où se trouverent un grand nombre de Prélats & de Seigneurs, & l'Université avec les plus considérables d'entre les Bourgeois de Paris. Pierre d'Arrablai Cardinal, qui avoit été Chancelier de France sous le Régne de Philippe le Bel, s'y rendit avec les Evêques. Philippe avoit eu soin de composer cette assemblée de tous ceux qui se distinguoient dans la connoissance des Loix & des Coutumes du Royaume. On les examina avec beaucoup de soin, & le résultat ayant été favorable à Philippe, son couronnement fut confirmé tout d'une voix. L'Assemblée, pour donner plus de force à sa Loi qui excluoit les femmes du Thrône, ajouta qu'elles étoient pour jamais jugées incapables de succéder à la Couronne de France.

Après cette déclaration rendue par les représentans de la Nation, tout le

monde fut obligé de se soumettre. C
pendant le Duc de Bourgogne con
nuoit d'intriguer sous main. La Rei
Clémence & le Comte de la Marc
étroitement unis avec ce Prince, do
noient de grandes inquiétudes à P
lippe. Le Connétable conseilla au R
de les diviser, & dans ce dessein
accorda en mariage au Duc de Bo
gogne sa fille aînée nommée Jean
à laquelle il donna pour dot le Co
de Bourgogne, ensorte qu'Eudes
trouva possesseur des deux Bourg
gnes, ce qu'il souhaitoit depuis lo
temps. Délivré de la crainte que
avoient inspirée les mécontens,
assuré de la Couronne, Philippe s'c

crainte que le Duc se voyant le maître
7. de ses principales forces, ne se liât de nouveau avec les mécontens, ou qu'il ne ménageât ses ennemis, il voulut que Gaucher de Châtillon accompagnât le Duc Eudes, ayant sur les troupes une autorité égale à la sienne.

Le Connétable va soumettre les Flamands révoltés.

Le Duc de Bourgogne dissipa bientôt par sa conduite les soupçons formés contre lui. Il mit tout à feu & à sang dans la Flandre, & le Connétable ravagea le pays jusqu'à Bergues, brûlant les bourgs & les villages, enlevant une quantité prodigieuse de chevaux & de bestiaux, sans compter les prisonniers dont le nombre surpassa dans peu celui des soldats de l'armée. Les Flamands consternés de tant de pertes demanderent la paix qui leur fut refusée; mais on leur accorda une treve aux instances réitérées de Louis de Nevers, fils aîné du Comte de Flandre. Il obtint même qu'on travailleroit à la paix en promettant de marier son fils à Marguerite de France, fille du Roi. En faveur de cette alliance, Philippe envoya ses Plénipotentiaires à Avignon, où se rendirent de leur côté les députés de Flandre avec Robert leur Comte. Les uns & les autres convinrent d'abord de s'en rapporter à

la décision du Pape ; mais lorsqu'o
étoit sur le point de conclure, les d
putés de Flandre traînerent les cho
en longueur, & le Comte Robert c
avoit paru le plus satisfait des con
tions proposées, se déguisa, so
d'Avignon, & s'étant rendu dans
Etats, il assembla des troupes, av
lesquelles ce Prince alla mettre le sié
devant les châteaux de Courtrai &
Cassel. Il pressa le siége avec viguer
& le Roi qui assembloit son arme
ayant appris que les Commandans
ces places s'étoient rendus faute
vivres, consentit à la proposition qu'
lui fit d'en démolir les fortificatio
& à une tréve de quelques mois.

1320. contraire, & que le dessein de Gaucher de Chatillon étoit moins de s'en emparer que d'attirer le Comte Robert au combat. Loin d'être en état de livrer bataille, ce Prince se trouva abandonné de tous ses sujets qui dans la crainte des censures, refusoient de se joindre à lui. Il se vit donc obligé, pour éviter sa ruine certaine, d'avoir recours à son manege ordinaire, qui étoit de demander une treve. Le Connétable étoit d'avis qu'on le poussât à toute rigueur pour le punir de ses perfidies, & sa perte étoit assurée, si le reste du Conseil réfléchissant sur les dépenses excessives des guerres de Flandre, & sur le peu d'avantage qu'il étoit possible d'en retirer, n'eût déterminé le Roi à user de clémence. On convint donc d'une treve, & par les soins du Pape & du Cardinal Gosselin, la paix fut enfin jurée quelque tems après entre les François & les Flamands.

Paix accordée aux Flamands.

Le Roi voyant que tout étoit tranquille dans ses Etats, songea à passer dans la Terre Sainte. On fut d'autant plus surpris de ce dessein, que le reste de l'Europe étoit en guerre, & que la politique exigeoit qu'il eût une grande attention sur ses voisins Gaucher de Chatillon lui représenta que les

[redacted]

Grecs, les Rois de Chypre & d'Arménie, dont le pays étoit voisin de la Judée, étoient assez puissans pour l'enlever aux Infideles, s'ils vouloient se liguer dans ce dessein; que toutes les entreprises de cette nature avoient toujours mal réussi aux François; qu'un de leur Roi y avoit péri, & qu'elles prouvoient plûtôt le zéle que la prudence. Le Pape même appuya par une lettre ces représentations du Connétable, & Philippe remit à un autre tems cette expédition qu'il eut toujours fort à cœur. 132

Affre complo Sa:rasi

Les Princes Infideles entretenoient des espions dans toutes les Cours de l'Europe, pour être instruits de ce qui s'y passoit de contraire à leurs intérêts. Ils apprirent la résolution où étoit Philippe de leur faire la guerre, & craignant les efforts d'un si grand Roi dans le tems qu'ils étoient divisés entre eux, ces Princes penserent aux moyens de le retenir dans ses Etats, & de se venger sur ses peuples, des desseins qu'il avoit formés contre eux.

Louis X au commencement de son régne avoit rappellé les Juifs chassés du Royaume par son pere; mais ils payerent cette grace de la meilleure partie de leur bien. Aussi loin d'en être

reconnoiſſans, ils jurerent aux François une haine mortelle, ainſi qu'à toutes les nations Chrétiennes. Les Infideles informés de leur diſpoſition, leur propoſerent les plus grandes récompenſes, s'ils vouloient empoiſonner les eaux des puits & des fontaines. Les Rois de Tunis & de Grenade, liés d'intérêts avec les Mahométans d'Aſie, preſſerent ſurtout les Juifs de répondre à leurs coupables deſſeins. Ceux-ci refuſerent les offres qu'on leur fit, dans la crainte qu'on n'exterminât leur nation en France, & que l'horreur qu'on avoit naturellement pour elle dans les autres pays, n'augmentât encore s'ils ſe rendoient coupables d'un tel crime. On dit que pour ſatisfaire leur vengeance en ſûreté, ils indiquerent aux Princes Mahométans les Lépreux de France, comme des gens que le chagrin de ſe voir privés de leurs biens, éloignés de leurs familles, & ſequeſtrés du commerce des autres hommes, rendoient capables de tout entreprendre contre eux.

320. Les Infideles, pour être plus aſſurés du ſuccès, ayant gagné les Lépreux, leur déguiſerent les effets du poiſon qu'ils s'étoient chargés de répandre dans les eaux. Ces malheureux crurent

que le reste des François alloit se v
atteint de la même maladie, qui
avoit exilés de sa société, & qu'ils
verroient enfin réunis. Cependant
peuple mouroit en foule. On for
des soupçons, & quelques Lépro
ayant été arrêtés, avouerent leur c
me. Plusieurs furent punis par le fe
les Juifs se virent encore une fois ch
sés du Royaume, & Philippe indig
contre les auteurs de ce détestable co
plot, paroissoit plus déterminé que
mais à faire la guerre aux Infidel
lorsqu'il se sentit attaqué d'une fiév
violente, accompagnée d'une dyss
terie qui le conduisit au tombeau
l'âge de 28 ans.

Charles son frere, surnommé

lui déclaré le Connétable pour son
1322. Exécuteur testamentaire. La Reine & Philippe de Valois héritier de la Couronne, en cas que cette Princesse mît au monde une fille, se flaterent qu'ils trouveroient en lui le même zéle qu'il avoit témoigné pour leurs prédécesseurs en une pareille occasion, & cette attente ne fut point trompée. La Reine étant accouchée d'une fille, Edouard Roi d'Angleterre disputa la Couronne à Philippe de Valois. Il prétendoit qu'elle devoit lui appartenir, étant par sa mere Isabeau de France, fille de Philippe IV, neveu du feu Roi, dont Philippe de Valois n'étoit que cousin germain. Il sembloit que cette question eût été décidée lors de l'avenement de Philippe V à la Couronne. Mais Edouard, en convenant que la coutume de France excluoit les femmes de la succession du Thrône, soutenoit que la personne la plus proche où ce défaut de sexe ne se trouvoit point, étoit par la proximité du sang en droit de succéder. Les Jurisconsultes François prétendoient au contraire, que le Roi d'Angleterre ne pouvant avoir de droit à la Couronne de France que par sa mere, cette Princesse n'y en ayant aucun, il ne pouvoit en avoir lui-même.

Le Roi d'Angleterre dispute la Couronne à Philippe.

Le Comte d'Artois & le Connétable employerent leur crédit & le grand 1328. nombre de partisans qu'ils s'étoient attachés pour soutenir le droit de Philippe VI. Gaucher de Chatillon avoit reçu de grands sujets de mécontentemens de Charles de Valois, pere de ce Prince ; & Philippe craignit d'abord qu'il ne profitât pour s'en venger d'une circonstance si favorable. Il fut bientôt rassuré par la maniere généreuse dont le Connétable se comporta. S'étant étroitement lié avec le Comte d'Artois, ils gagnerent la meilleure partie des Membres de l'Assemblée convoquée à Paris pour décider du droit de Philippe. Leur jugement fut conforme aux intérêts de ce Prince ; la Couronne lui fut déférée tout d'une voix, & il se hâta d'aller se faire sacrer à Rheims. Le Duc de Bourgogne, le Roi de Navarre, le Comte d'Alençon, tous les Princes du Sang de France qui étoient en grand nombre, suivirent le Roi & assisterent à la cérémonie de son Sacre. Louis Comte de Flandre s'y rendit en même temps comme Pair de France, & pour demander du secours contre ses sujets rébelles ; ce que le Roi lui accorda. Ayant des troupes toutes prêtes auf-

Philippe VI reconnu Roi & sacré à Rheims.

quelles se joignirent celles de Louis,
1328. les deux Princes marcherent ensemble contre les Flamands qui s'étoient assemblés en grand nombre sur la montagne voisine de Cassel, après avoir muni la ville d'une forte garnison. Gaucher de Chatillon âgé de quatre-vingt ans, voulut suivre le Roi en cette expédition, & conseilla même d'attaquer les rébelles aussitôt qu'on fut arrivé en présence ; mais leur multitude & la situation avantageuse du poste qu'ils occupoient, engagerent le Roi à différer l'action, pour donner à ces mutins le temps de réfléchir, & à ses soldats celui de se reposer.

Bataille de Cassel.

Les Flamands s'étant apperçus peu de jours après que leurs ennemis faisoient une mauvaise garde, descendirent sans bruit de la montagne, & s'avancerent vers le quartier du Roi. Les Généraux Flamands avoient ordonné à leurs troupes de ne pousser aucun cri, & de ne se servir de leurs armes que lorsqu'ils seroient prêts de la tente de ce Prince. Ils étoient sur le point d'y arriver, lorsqu'un Officier François ayant remarqué leurs enseignes donna l'alarme. Il fut aussi-tôt frappé d'un coup de pique qui le renversa mort sur la place. Alors les Flamands l'épée à la

main, tuent tout ce qu'ils rencontrent. Ceux qui peuvent échapper à leur fureur, courent aux armes & cherchent à ſe rallier. Un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, Confeſſeur du Roi & Deſnoyers, Porte-Oriflamme, vont avertir ce Prince du danger qui le menace. Il étoit à peine ſorti de ſa tente que les ennemis y entrerent. Une circonſtance ſemblable arrivée ſous Philippe IV à la bataille de Mons en Puelle, a fait douter ſi Philippe VI n'étoit point le Fondateur de ce Monument dreſſé dans l'Egliſe de Notre-Dame de Paris, dont j'ai parlé plus haut, & qui ne doit être attribué qu'à Philippe IV. 1328.

Gaucher de Chatillon, malgré ſon grand âge, rallie quelques Cavaliers, ſecondé de Robert de Caſſel. Il ſoutint la furie des Flamands, pendant que Deſnoyers élevant l'Oriflamme, avertit l'armée du danger qui menace le Roi. Toute la Cavalerie ſe rendit en peu de momens auprès de ce Prince; l'Infanterie la ſuivit, & les Flamands qui s'attendoient à une victoire certaine, rompus de tous côtés par la Gendarmerie Françoiſe, après avoir fait des prodiges de valeur, ſe retirerent en déſordre, laiſſant environ

dix-huit mille des leurs sur le champ
1329. de bataille. Toute la Flandre se soumit alors au vainqueur, & Philippe n'ayant plus d'ennemis, alloit faire jouir ses peuples d'un repos qu'ils souhaitoient depuis long temps, lorsque le Roi d'Angleterre le força de reprendre les armes. Le Connétable de Chatillon ne fut pas le témoin des malheureuses suites de cette guerre; il mourut au retour de Flandre âgé de plus de 80 ans, au milieu d'une famille nombreuse, également regretté du Roi & des peuples.

Mort du Connétable.



OLIVIER

OLIVIER DE CLISSON, IVᵉ DU NOM,

Connétable de France sous les Regnes de Charles V & de Charles VI.

C'EST un éloge que l'on doit à Bretagne, qu'elle seule a pr duit plus de grands hommes dans l'a de la guerre, que toutes les autr Provinces du Royaume ensembl L'on a vu presque sous le même R gne un Tannegui du Chatel, un Be

1336.

Mort tragique du pere de Clisson.

Ce malheureux Seigneur porta bientôt la peine de sa trahison. Le Comte de Salisberi outré contre Edouard de la violence dont ce Prince avoit usé à l'égard de sa femme, passa en France, & montra, dit on, au Roi le traité conclu entre Edouard & Clisson. Celui-ci fut aussi-tôt arrêté dans un tournoi, & malgré tout ce qu'il put dire pour sa justification, il porta sa tête sur un échafaut sans aucune forme de procès. Godefroi d'Harcourt qu'on accusoit aussi de la même trahison, en fut quitte pour un bannissement. Il se retira en Angleterre, & si la mort de Clisson étoit injuste, l'on peut dire que Godefroi la vengea cruellement par les maux qu'il causa à sa Patrie.

La mere de Clisson en veut tirer vengeance.

La femme de Clisson étoit en Bretagne avec le jeune Olivier son fils, lorsqu'elle apprit la mort cruelle de son mari. Sa tête sanglante mise sur une pique à une des portes de Nantes, instruisit aussi toute la Province du sort de ce malheureux Seigneur. La plupart de ses amis s'assemblerent & allerent trouver sa veuve, qui loin de s'abandonner aux larmes, ne respiroit que la vengeance. C'étoit alors le siecle des femmes courageuses. Elle fut ravie de trouver des gens qui compa-

tiffent à fa douleur, & qui fuffent c
pables de la feconder. Elle leur mo
tra fon fils, qui avoit alors fept an
les conjura de lui prêter leur appui,
de lui tenir lieu de pere. Tous l
ayant juré un attachement inviolab
elle profita de leur bonne difpofitic
& ayant affemblé quatre cens hor
mes, elle marcha contre un châte
qui tenoit pour Charles de Blois, pc
ta la plus grande partie de fes trour
dans une embufcade, & s'avança av
le refte au nombre de quarante, afl
mal armés, vers la porte du châtea
Le Galois de la Heufe, qui y cor
mandoit, ignorant le fupplice de Cl
fon, n'eut garde de fe défier de
veuve. Il crut au contraire qu'elle

cre, alla inſtruire Charles de Blois de cette entrepriſe.

1343. Ce Prince craignant qu'elle ne ſe cantonnât dans ce lieu, s'avança auſſi-tôt pour reprendre ſon château; mais elle n'attendit pas ſon arrivée, & ſe retira vers la mer chargée de butin. Peu ſatisfaite de cet exploit, & ayant toujours le ſupplice de ſon mari devant les yeux, elle vendit tous ſes meubles & ſes bijoux, aſſembla de nouvelles troupes, & freta pluſieurs vaiſſeaux, avec leſquels elle courut l'Ocean. Plus d'un Marchand François éprouva ſa fureur. Des vaiſſeaux de guerre même ne furent pas à l'abri de ſes coups, bien-tôt il n'y eut plus de ſûreté pour les Navigateurs le long des côtes de Bretagne. Ce fut ſous ce nouveau Pirate que le jeune Olivier fit ſes premiers faits d'armes, &, quoique dans un âge encore tendre, ſa mere voulut qu'il l'accompagnât par-tout, accoutumant ainſi ſes jeunes eſprits au carnage & au danger. L'on peut dire qu'il ſuivit admirablement ſes leçons, & s'il fut un des plus braves guerriers de ſon ſiecle, il fut auſſi le plus ſanguinaire & le plus implacable.

Philippe VI qui regnoit alors, in-

formé des désordres que commetto
cette Dame courageuse, la fit co
damner au bannissement, & ordon
la saisie de ses biens ; ce qui la m
hors d'état de continuer ses course
Elle se retira avec son fils auprès de
Comtesse de Montfort, qui connoi
soit tout le prix du vrai mérite. C
deux Dames, qui par leur valeur o
fait l'admiration de leur siecle, co
çurent l'une pour l'autre une amit
très-étroite, & la firent passer à leu
fils qui étoient à peu près de même âg

La Comtesse de Montfort ne f
pas la seule qui s'intéressât à l'info
tune du jeune Clisson. Edouard avc
fondé de trop grandes espérances f
l'amitié de son pere, pour n'être p

La Comtesse de Montfort prévoyant
1343. qu'il seroit un jour d'un grand secours à son fils, eut soin de les tenir toujours ensemble, & de leur faire donner la même éducation. Clisson & sa mere se ressentirent des bienfaits de cette Princesse, & se trouverent bientôt en état d'oublier la perte de leurs biens. Edouard témoigna aussi sa générosité à leur égard, & les remit en possession de plusieurs places, dont le Capitaine Cahours s'étoit emparé; ce qui obligea ce Capitaine à quitter son parti.

Jusques-là le jeune Clisson avoit été sous la conduite de sa mere, qui en
1349. avoit pris un soin particulier; mais s'étant remariée au Sire de Bertelée, dont la valeur pouvoit la remettre en possession de ses biens, elle cessa de veiller sur l'éducation d'Olivier, qui resta toujours auprès du Comte de Montfort, devenu Duc de Bretagne par la mort de son pere. Il suivit ce Prince en Angleterre, contracta ainsi que lui des inclinations Angloises, & parut d'abord fort attaché à cette Nation. Edouard, en l'accablant de bienfaits, acheva de le gagner, & il le renvoya en Bretagne dans un équipage conforme à sa naissance.

Çe fut alors qu'il commença de montrer ſes diſpoſitions pour la guerre. Il ſe trouva au ſiege de Rennes formé par le Duc de Lancaſtre, & y paya de ſa perſonne. Une taille avantageuſe, une grande force, le rendirent cher aux troupes qui admiroient ſa valeur. Il ſe diſtinguoit auſſi par beaucoup de franchiſe; mais à travers ſes bonnes qualités, on remarquoit déjà une vertu farouche, qui ne pardonnoit rien ni à lui ni aux autres. Sa fierté penſa auſſi lui attirer pluſieurs affaires avec les Généraux Anglois, & il commença dès-lors à leur être moins attaché. Le Comte de Montfort qui l'aimoit, tâchoit par de nouveaux préſens d'adoucir ſon humeur emportée. Il lui donna dans ce temps là la Baronnie de la Roche-Moiſan & pluſieurs autres Terres, enſorte qu'il devint un des plus riches & des plus puiſſans Seigneurs de Bretagne.

1349. Cliſſon ſe trouve au ſiége de Rennes. Son portrait.

1357.

Cependant le Roi Jean, qui avoit été pris à la bataille de Poitiers, conclut avec Edouard le traité de Bretigny, dans lequel on ne manqua pas de faire mention de la Bretagne. Après divers articles il fut réglé que chaque parti demeureroit en poſſeſſion des places qu'il occupoit. Olivier de Cliſ-

1343.

Il rentre en possession de ses biens.

son fut seul excepté. Il ne put souffrir de voir si long-temps les villes & les châteaux qui lui appartenoient, en des mains étrangeres. Il en pressa vivement la restitution. Le Comte de Montfort, qui avoit intérêt de le ménager, chercha à le satisfaire, & la France, qui avoit peut-être déjà des vûes sur ce guerrier, consentit sans peine à ce qu'on exigeoit; ensorte qu'elle rendit à Clisson les Terres de Garnache, de Beauvoir-sur-Mer, de Château-Vaux, & de Château-Gui situés sur la Loire, ce qui le rendoit maître de la Riviere en cet endroit. Le Comte de Montfort qui ne consultoit que son amitié pour lui, ne prévit point de quelle conséquence il étoit d'augmenter la puissance d'un Seigneur, qui étoit en état de se faire craindre, & dont l'esprit bouillant & emporté ne promettoit pas une amitié durable.

Quoi qu'il en soit, ce fut alors que Clisson commença à prendre part aux affaires & au commandement des troupes. Ses grandes richesses le mettant en état de faire beaucoup de dépense, il eut bien-tôt à sa suite une foule de Gentilshommes, qui selon l'usage de ce temps-là, s'attachoient à

quelque Capitaine de réputation. leva aussi à ses frais plusieurs comp gnies de soldats, qu'il mit en garn son dans les villes & les châteaux sa dépendance.

Après la conclusion du traité Brétigny, le Roi Edouard, qui vo loit l'observer religieusement, témo gna ne vouloir plus se mêler de guerre de Bretagne. Le Roi de Fran observa la même conduite; ensor que les deux concurrens se virent r duits à leurs propres forces. Cependa l'armée du Comte de Montfort trouvant la plus nombreuse, don de la crainte à Charles de Blois, q usant de politique, demanda une tr ve. Elle lui fut aisément accordée

1363. Il y réussit si bien que Charles de Blois ne pouvant plus subsister dans ses lignes, proposa à son ennemi de vuider leurs différens par une bataille. Le parti fut accepté, & les landes d'Evran furent choisies pour le lieu du combat. Les deux armées ne manquerent pas de s'y rendre, & il n'y avoit guere d'apparence qu'elles se séparassent sans répandre bien du sang. Clisson sur-tout, qui commandoit une partie des troupes, brûloit d'envie de se signaler. On étoit près d'en venir aux mains, lorsque plusieurs Evêques, qui se touverent là, agirent si éfficacement, qu'on en vint à un traité. On convint de partager la Bretagne, & il fut reglé qu'on s'en rapporteroit au jugement du Prince de Galles.

Négociations sans succès.

Les deux rivaux allerent en effet trouver le Prince Anglois à Poitiers; mais dans des dispositions différentes. Le Comte de Montfort, dont l'ambition étoit bornée, paroissoit vouloir consentir à toutes sortes d'accommodemens; mais Charles de Blois, toujours obsédé par une femme ambitieuse qui ne vouloit point de partage, déclara n'être venu à Poitiers que pour ne point manquer à sa parole, mais qu'il n'étoit nullement résolu de ré-

pondre aux prétentions de Jean
Montfort. On se sépara donc
rien conclure, & la guerre recomr
ça avec plus de fureur que jamais.
avantages furent assez égaux de
& d'autre jusqu'à la bataille d'Au
qui décida enfin un différend si lo
temps disputé.

Charles V venoit de monter su
Trône, & ce jeune Prince occup
rétablir la tranquillité dans ses Et
& à punir Charles le mauvais Ro
Navarre de sa rébellion, fut peu
état de fournir des troupes à Cha
de Blois. Le Comte de Montfort p
fita d'une circonstance aussi favora
pour l'avancement de ses desseins

1363. lui repliqua qu'il devoit lever le siége sans aucune condition ; ce qu'il refusa entiérement.

Cependant Charles de Blois assembloit une armée, & rappelloit auprès de sa personne les plus célébres Capitaines de ce temps-là. Bertrand du Guesclin eut ordre d'aller le joindre avec une partie des troupes de Normandie. Ils entrerent ensemble dans la Bretagne, la parcoururent, & après avoir grossi l'armée d'un grand nombre de Bretons, ils se rendirent à Nantes pour y tenir conseil. Charles trouva dans cette ville Jeanne de Penthievre sa femme, qui lui fit promettre de ne point entrer en accommodement avec son ennemi. On fit ensuite la revûe de l'armée qui montoit à quatre mille hommes d'armes.

[Siége d'Aurai] par Montfort qui presse vivement le Château.

Le Comte de Montfort de son côté, après s'être rendu maître de la ville d'Aurai, pressoit vivement le Château. Cependant il n'étoit pas sans de grandes inquiétudes. Il se voyoit en tête un ennemi beaucoup plus fort que lui, & qui avoit à sa suite un grand nombre de braves Chevaliers, tous capables du commandement. Tandis qu'il ne pouvoit guere compter de Capitaines dans ses troupes que Clisson &

oll. Il fit part de sa crainte au Gé- 13
ral Chandos, qui ne respirant que
;loire, fut ravi de pouvoir secourir
ntfort. Il en parla au Prince de
lles, & ayant obtenu son agrément,
vint en Bretagne avec deux cens
ces choisies. Si Jean de Montfort
ravi de son arrivée, Clisson n'en
ntit pas une moindre joie, par
me qu'il avoit pour Chandos. Ca-
vint aussi les joindre avec plu-
autres; ce qui augmenta la con-
parmi les troupes. On tint con-
r le parti qu'il y avoit à prendre,
fut décidé que l'on continueroit
ge, & qu'on attendroit l'ennemi
nne contenance.

lui repliqua qu'il devoit lever le siége
1363. sans aucune condition ; ce qu'il refusa entiérement.

Cependant Charles de Blois assembloit une armée, & rappelloit auprès de sa personne les plus célébres Capitaines de ce temps-là. Bertrand du Guesclin eut ordre d'aller le joindre avec une partie des troupes de Normandie. Ils entrerent ensemble dans la Bretagne, la parcoururent, & après avoir grossi l'armée d'un grand nombre de Bretons, ils se rendirent à Nantes pour y tenir conseil. Charles trouva dans cette ville Jeanne de Penthievre sa femme, qui lui fit promettre de ne point entrer en accommodement avec son ennemi. On fit ensuite la revûe de l'armée qui montoit à quatre mille hommes d'armes.

Prise d'Aurai par Montfort qui presse vivement le château.

Le Comte de Montfort de son côté, après s'être rendu maître de la ville d'Aurai, pressoit vivement le Château. Cependant il n'étoit pas sans de grandes inquiétudes. Il se voyoit en tête un ennemi beaucoup plus fort que lui, & qui avoit à sa suite un grand nombre de braves Chevaliers, tous capables du commandement. Tandis qu'il ne pouvoit guere compter de Capitaines dans ses troupes que Clisson &

Cnoll. Il fit part de sa crainte au G
néral Chandos, qui ne respirant qu
la gloire, fut ravi de pouvoir secour
Montfort. Il en parla au Prince d
Galles, & ayant obtenu son agrémen
il vint en Bretagne avec deux cen
lances choisies. Si Jean de Montfo
fut ravi de son arrivée, Clisson n'e
ressentit pas une moindre joie, p
l'estime qu'il avoit pour Chandos. C
varlé vint aussi les joindre avec pl
sieurs autres; ce qui augmenta la co
fiance parmi les troupes. On tint co
seil sur le parti qu'il y avoit à prendr
& il fut décidé que l'on continuer
le siége, & qu'on attendroit l'enner
en bonne contenance.

terai point à décrire une bataille, dont
1363. on verra l'ordre & le ſuccès dans la vie de Bertrand du Gueſclin. Il me ſuffira de marquer la part qu'eut Olivier de Cliſſon à une action ſi renommée dans l'Hiſtoire de Bretagne.

Le 28 Septembre Jean de Montfort, informé de l'approche de Charles de Blois, ſortit d'Aurai avec toute ſon armée, & alla ſe poſter au-delà des bois derriere le château. Il étoit à peine campé, que l'ennemi parut en bon ordre, les lances hautes, & marchant fort ſerré. A cette vûe ceux du château témoignerent leur joie par des cris & par le ſon des inſtrumens, & arborerent une banniere blanche. Charles de Blois prit ſon camp le long d'un petit bras de mer, dans un parc garni d'arbres, auquel il fit faire quelques retranchemens. Il étoit encore de bonne heure, & le jour pouvoit ſuffire pour donner le combat; auſſi s'y prépara-t-on de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur. Le Comte de Montfort étoit d'avis de charger, avant que l'ennemi eût pris ſon poſte; mais il en fut empêché par Olivier de Cliſſon, qui lui repréſenta qu'il y auroit du danger à attaquer un ennemi dans un lieu auſſi bien fortifié. Cnoll fut de cet avis,

Sages remontrances de Cliſſon au Comte de Montfort.

mais il ajouta que si l'ennemi avanç
dans le pré, on ne devoit point b
lancer à le charger, par la raison q
l'armée de Charles étoit très-fatigu
Clisson rejetta cette raison, qui dev
peu leur faire honneur. Et par un scr
pule qui feroit honte à nos guerri
d'aujourd'hui, il fit connoître le p
de gloire qu'il y auroit à vaincre d
ennemis surpris & fatigués. Il dit qu
falloit les combattre rafraîchis, & da
un terrein égal pour leur ôter tout
jet d'excuse, & que la victoire dépe
doit moins du nombre que de la v
leur, de l'obéissance & de l'union d
combattans. Le Comte vaincu par c
raisons attendit au lendemain.

La nuit fut occupée à mettre l

fut donné à Caverlé. Avant d'en venir
1363. aux mains, le Comte de Montfort fit quelque tentative sur l'esprit de Charles de Blois, qui ne voulut entendre à rien. Ainsi le combat se donna avec beaucoup de furie.

Les valets d'armée, qui composoient alors une espece d'Infanterie, le commencerent, & ceux des François furent taillés en pieces par les Anglois. Les Maîtres en vinrent ensuite aux mains, & la victoire parut d'abord se déterminer en faveur de Charles de Blois. Mais Olivier de Clisson & Chandos sçurent bien-tôt la déterminer. Le premier qui par sa force & son courage ne trouvoit que du Guesclin qui put lui être comparé, étoit armé d'une hache, avec laquelle il ouvroit les rangs, & perçoit à travers les bataillons les plus épais. Il porta peu de coups qui ne fussent mortels. La mêlée étoit si forte qu'on n'observoit plus de rangs, & que chacun ne suivoit l'ordre que de son courage. Clisson, en parcourant l'armée ennemie, reçut un coup de hache qui lui entama son casque & lui creva l'œil; ce qui ne l'empêcha point de continuer le combat. Après avoir traversé toutes les troupes sans trouver rien

Bravoure de Clisson.

qui s'opposât à son passage, il revi
sur ses pas toujours seul, & porta
par-tout la mort & le désordre. Il a
riva à propos pour sauver la vie à Ga
thier Huet que Beaumanoir presso
vivement. Il releva ce Chevalier,
dit à Beaumanoir : *Beaumanoir, Bea
manoir, vous ne pouvez contr'ester
rendez-vous tantôt, car mieux vo
vaulsist aider au Duc, que d'estre
Charles pour grever vos amis.* Il ajou
qu'avant la nuit il l'auroit en sa pui
sance ainsi que le Vicomte de Roha
Beaumanoir au lieu de répondre cou
rut au secours de Charles de Blois
dont la bataille venoit d'être enfonc
par Caverlé ; mais il arriva trop tar
& ce Prince étoit déjà mort.

de tendresse, & dit, qu'après Dieu il
1364. devoit sa victoire à lui & à Chandos.
Il but ensuite avec ces deux Capitaines, & leur donna toutes les marques d'une vive reconnoissance.

Montfort gagne la bataille, & est reconnu Duc de Bretagne.

Ce Prince étoit trop habile pour ne pas profiter de sa victoire. Il eut bientôt soumis le reste de la Bretagne, & le Roi lui-même, cédant au torrent de la fortune du Duc, & craignant d'ailleurs qu'il ne fît hommage au Roi d'Angleterre, le reconnut pour légitime Souverain de la Bretagne. On fit le traité de Guerrande, par lequel cette Province acquit un repos qu'elle souhaitoit depuis long-temps. Le nouveau Duc songea à récompenser tous ceux qui l'avoient servi utilement, & Clisson eut une grande part à la distribution de ses graces. Il jura, ainsi que les autres Seigneurs de Bretagne, le traité de Guerrande, & se disposa ensuite à se rendre à Paris pour le faire ratifier par le Roi.

Le Duc Jean ne s'étoit pas plutôt vu maître du Duché par sa victoire, qu'il envoya vers le Roi pour l'assurer de son obéissance, & pour lui demander un délai pour lui rendre son hommage; ce qui lui fut aisément accordé.
1365. L'année suivante, il envoya Clisson

& Latiner à ce Prince, pour le ſu
plier de prolonger le délai, de ratifi
le traité de Guerrande, & de lui reſt
tuer pluſieurs Terres ſituées hors
la Bretagne. Ces Ambaſſadeurs fure
reçus avec beaucoup de diſtinctio
On fit ſur-tout à Cliſſon l'accueil q
méritoient ſes exploits, & le Roi t
cha dès lors de le gagner. La mort fi
neſte de ſon pere toujours préſente
ſon eſprit, & ſon amitié pour le D
qui n'étoit point encore altérée, f
rent les motifs qui l'empêcherent
répondre aux promeſſes flatteuſes
Charles. Il ne ſongea qu'à s'acquitt
de ſa commiſſion, & après que le D
eut rendu ſon hommage, il retour
en Bretagne avec ce Prince, où il f

1365. Clisson, qui supportoit impatiemment cette puissance étrangere, fit des représentations au Duc, qui malgré une défiance naturelle, fit peu d'attention aux discours de Clisson. Celui-ci prit cette froideur pour une marque de mépris, & dès-lors il eut moins d'égard pour ce Prince; ce qui ne l'empêcha point de lui demander la Seigneurie de Gavre, qui étoit à sa bienséance à cause qu'elle étoit voisine de Blein. Le Duc lui ayant répondu qu'il en avoit disposé en faveur de Jean Chandos, Clisson entra dans une grande colere, & sans respect pour le Prince, lui reprocha qu'il oublioit ses vrais serviteurs pour ne penser qu'aux étrangers, dont la puissance devoit lui être suspecte; & les excuses du Duc ne servant qu'à l'enflammer davantage: *Je donne au diable*, dit-il, *si ja Anglois sera mon voisin.* Il partit à l'instant suivi d'une troupe de gens de guerre, brûla le Gavre, & en fit emporter les pierres dont il rebâtit une partie du château de Blein.

Clisson en veut aux Anglois & va les attaquer.

Le Duc qui voyoit son autorité assez mal affermie, jugea qu'il falloit dissimuler, & chercha même à regagner ce fougueux guerrier. Ainsi ils parurent quelque temps réconciliés

Chandos sembla plus sensible à l'a
front qu'il venoit de recevoir ; ma
soit timidité, ce qu'on auroit peine
croire, soit quelqu'autre motif, il
se vengea point par les armes. Il
plaignit d'abord au Duc, & sur so
refus, il eut recours au Prince de Ga
les. Celui-ci voulant se servir de
vénération que sa valeur lui avoit a
quise auprès des guerriers de ce siecl
écrivit à Cliflon, & blâma forteme
sa conduite. Clisson prit ces reproch
pour une insulte, & se croyant en ét
de traiter avec un Souverain d'éga
égal, il envoya défier ce Prince
Galles jusques dans son Palais, & l
proposa de montrer son bon droit da
un combat corps à corps. Un par
défi fut reçu comme il le devoit être

& ayant été refusé, crut son autorité
1365. blessée, & fit emporter la place par des gens de guerre. Cliſſon outré de colere, rompit entierement avec ce Prince, & se déclara pour Jeanne de Penthievre, dont le parti se maintenoit encore en quelques endroits de la Bretagne, il se fit Lieutenant de cette Princesse, & ses conquêtes rapides apprirent bien-tôt au Duc Jean ce qu'il devoit craindre d'un Chef aussi habile. Il mit tout en œuvre pour le
1369. regagner, & en vint à bout. Il fit plus; voulant éloigner de ses Etats un Capitaine aussi emporté, il le chargea d'une seconde Ambassade en France, avec Hugues de Montrelais son Chancelier.

Il offre ses services à la France qui les reçoit.

Le sujet de cette Ambassade étoit d'assurer le Roi de la fidélité du Duc, & lui demander la restitution des Terres appartenantes au Duc Jean, & qui étoient situées dans la Bourgogne & ailleurs. Mais tandis que Clisson pressoit l'exécution de cet article, on fut instruit à la Cour de France de la trahison du Duc, qui toujours ami des Anglois, avoit donné passage à leurs troupes qui alloient au secours du Prince de Galles. On se plaignit d'abord à Clisson de cette fourberie, & ce Chevalier indigné qu'on lui eût

fait

fait jouer un perſonnage ſi éloigné
ſon caractere, refuſa de ſervir pl
long-temps un Maître dont la co
duite étoit ſi équivoque, & il prit dè
lors des engagemens avec la Cour
France. Il retourna en Bretagne,
il aſſembla une compagnie de Chev
liers & d'Ecuyers, avec leſquels il a
en Normandie joindre Bertrand
Gueſclin, nouvellement fait Conn
table de France. La plûpart des Ch
valiers qui étoient à la ſuite de ce G
néral, avoient levé des compagn
d'hommes d'armes à leurs frais: m
aucune n'étoit ſi nombreuſe, ſi bi
équipée, & plus remplie de haute N
bleſſe, que celles d'Olivier & de Be
trand, qui avoient à eux deux ci

& en ami. Cette aſſociation ſe
o. i Pontorſon le 28 d'Octobre, &
ces deux guerriers ſe promirent réciproquement, pour eux & pour leurs enfans, d'être toujours amis, & de s'entr'aider *envers & contre tous qui pouvoient vivre & mourir*, excepté le Roi de France, & pluſieurs autres articles qu'on peut lire dans la vie de Bertrand.

ſlivre la ce de ſes ..els en- ...is.

Avant que ce Général fût rappellé d'Eſpagne où il s'étoit couvert d'une gloire immortelle, Cliſſon avoit déja rendu un ſervice ſignalé à la France, en la délivrant des ravages des grandes compagnies. Le Prince de Galles, après ſon retour d'Eſpagne, n'étant plus en état de les entretenir, elles furent obligées pour ſubſiſter, de continuer leurs déſordres en ravageant les plus belles Provinces de France. Le Roi qui avoit peu de troupes ſur pied voulut cependant arrêter leurs progrès. Cliſſon eut ordre de marcher contr'eux. Ce Capitaine, qui connoiſſoit à quelle ſorte d'ennemis il auroit à faire, n'eut garde de leur livrer des combats, où ſa défaite auroit été certaine contre des troupes auſſi aguerries; il ſe contenta de les reſſerrer, & à force de les harceller & de leur cou-

per les vivres, il les obligea de rentr
dans la Guyenne, où le Prince
Galles eut à souffrir les désordres qu
avoit occasionnés en France. Cliss
ne se contenta pas de ce service;
trouva moyen de gagner une par
des compagnies; & le Prince de G
les, qui comptoit sur leur attachem
pour sa personne, fut très-surpris d'a
prendre qu'elles suivoient le parti
Roi.

Un service de cette importance
récompensé de toute la confiance
Roi, qui admit Clisson dans son Co
seil, & ne fit plus rien sans lui dem
der son avis. Dans ce temps-là le F
voulant faire la guerre aux Anglois
mer & par terre, fit équiper à H
fleur une flotte dont Philippe

contraire. Il ne laissa p s de continuer l'armement ; mais l'arrivée du Duc de Lancastre à la tête d'une armée, l'obligea bientôt de prendre les troupes de sa flotte pour les opposer à ce Prince. Ce fut dans cet intervalle que Clisson étant retourné en Bretagne fut chargé par le Duc d'une ambassade vers le Roi, & ce fut après cette ambassade qu'il devint egalement ennemi du Duc & des Anglois.

Le Connétable s'étant reposé quelque tems à Caen & à Vire, songea à marcher contre les Anglois, qui, sous la conduite du Général Koll, avoient pris leurs quartiers dans l'Anjou, & le long de la riviere de Loire. Le plus fort au nombre de quatre mille commandé par Grantson, étoit posté vers Pont-vilain. Du Guesclin, comme on le voit dans sa vie, usa de ruse pour le surprendre. Il marcha toute la nuit suivi seulement de cinq cens hommes, & dès la pointe du jour il commença le combat. Clisson qui le suivoit avec toute l'armée, vint à propos pour décider la victoire, & les Anglois furent entierement défaits.

Combat où ..rglois son: defaits.

Grantson seul résolu de périr plutôt que de survivre à sa défaite, s'attacha au Connétable, qu'il pensa assommer

d'un coup de hache d'armes. Celu
l'esquiva adroitement, terrassa son
nemi, & lui cria de se rendre, ou q
le tueroit. Clisson voyant du Guesc
par terre avec lui, accourut à son
cours, & il levoit déjà la hache p
tuer Grantson lorsqu'il se rendit
Connétable. Olivier fit aussi prisonr
dans le combat Thoncelin Folisset.

Après cette victoire on attaqua
villes, & malgré la rigueur de la
son on fit plusieurs conquêtes consi
rables. Cependant chacun songea
mettre ses troupes en quartier d'hyv
& les Anglois, qui avoient le p
souffert, furent les premiers à voul
prendre du repos. Robert Cnolle
retira à Derval, & donna congé à

endit quelque tems, & ensuite demanda quartier en se nommant. Ce fut ce qui causa sa perte. Les Anglois en haine de Clisson, le prirent & le tuerent impitoyablement. Olivier instruit du péril de son ami, accourut à son secours à la tête de cinq cens hommes; mais il le trouva mort; & ayant appris la façon cruelle dont on l'avoit traité, il jura de ne prendre aucun Anglois à quartier pendant cette année. Les Assiégés qui avoient réfléchi sur l'indignité de leur conduite, sentirent bien qu'ils avoient tout à craindre d'un homme aussi fier que Clisson. Voulant disposer le Connétable en leur faveur, ils se hâterent de se rendre à discrétion & la corde au col. Clisson demanda la permission de disposer des prisonniers, & comme on ignoroit son serment, on lui accorda sa demande; mais on eut lieu de s'en repentir, lorsqu'on vit que s'étant mis à la porte par où les Assiégés sortoient, il les assommoit à mesure qu'ils passoient. Il en tua ainsi quinze à coups de hache, & mérita par cette action cruelle le surnom de Boucher que lui donnoient les Anglois.

Cependant quoique la guerre continuât avec fureur, le Duc de Breta-

gne n'avoit point encore pris de pa
Il auroit fort souhaité se déclarer p
le Roi d'Angleterre, s'il eût vû de
sûreté à le faire. Mais la plûpart
Seigneurs de son Duché paroissoi
trop bien intentionnés pour la Fran
pour vouloir se liguer avec les A
glois. Ainsi il attendit une occas
plus favorable. Olivier de Clisson
rendit alors à sa Cour, & l'exhor
être toujours fidele à la France. Il
fut aisé de deviner que ce n'étoit
la vraie intention du Duc. C'est po
quoi il lui déclara que s'il prenoit
engagemens contraires à son devo
il se verroit abandonné de tous ses
jets, qui le chasseroient même du D
ché. Le Duc parut peu s'embarrasser

a ſes traités avec ce Prince, & en contracta de nouveaux. Lorſqu'il crut avoir pris des meſures juſtes pour ſon autorité, il envoya un Ambaſſadeur au Roi. Son inſtruction étoit d'aſſurer Charles de la fidélité du Duc, de le ſupplier de ne point ajouter foi aux diſcours du Sire de Cliſſon, & pour ſe plaindre de ce q l'avoit retenu à ſon ſervice, quoiqu'il ne lui eût donné aucun ſujet de mécontentement. Le Roi lui répondit par un autre Ambaſſadeur, qu'il étoit perſuadé de ſa fidélité, qu'il auroit égard à ſes remontrances ſur le ſujet de Cliſſon. Il l'aſſura que ce Seigneur ne lui avoit jamais fait aucun rapport déſavantageux, qu'il chercheroit toutes les occaſions de les mettre d'accord, & que Cliſſon offroit même de s'aller juſtifier en perſonne, pourvu que le Duc renvoyât tous les Anglois qui compoſoient ſon Conſeil. Le Duc ſatisfait de cette premiere tentative, envoya de nouveaux Ambaſſadeurs, qui répeterent les mêmes choſes que les précédens ; en ſorte que le Roi ne ſe doutoit nullement de la félonie du Duc. Cliſſon même promit de partir dans un certain temps ; mais en attendant il continua de faire la guerre avec ſuccès.

sieges à la fois. Olivier de
chargé de celui de la Roche
qu'il prit par composition
para ensuite à suivre Bertra
Bretagne, qui devint le th
guerre. Le Roi instruit de l'a
Duc avec l'Angleterre, lui
guerre, & envoya contre l
mée qui, favorisée par les p
Seigneurs du pays, conquit
gne presqu'entiere en peu
Bertrand & Clisson, qui ha
Duc, furent ravis d'avoir c
sion de se venger, & leur
servit pas peu à avancer le

Le Duc étonné de cet ora
se croyant pas en sûreté en B
s'enfuit en Angleterre, d'où
bientôt à la tête d'une gran

..s qu'il avoit amenées avec lui. Olivier de Cliſſon ſe diſtingua dans cette guerre autant par ſa valeur que par ſon averſion pour la Nation Angloiſe. Quoique le terme de ſon ſerment fût expiré, il ne laiſſoit pas de l'obſerver encore avec une cruelle exactitude. C'eſt ainſi qu'ayant pris Kemperlé, il refuſa de donner quartier à Jacques Ros, Ecuyer Anglois, qui commandoit dans la place.

Cependant on tint une aſſemblée à Bruges pour y traiter de la paix entre la France, l'Angleterre & la Bretagne. Le Connétable & Cliſſon eurent ordre de garder les frontieres de Flandre, pour empêcher que le Comte ne troublât les négociateurs dans leurs conférences; mais ces précautions furent inutiles, & on ſe contenta de conclure une treve pour un an. Avant que la nouvelle en fût venue en Bretagne, les deux partis avoient eu le tems de faire des entrepriſes l'un ſur l'autre. Le Duc & les Anglois profitant de l'abſence du Connétable & de Cliſſon, firent pluſieurs conquêtes importantes. Olivier eut auſſi tôt ordre d'aller s'y oppoſer. Il ſe rendit en diligence en Bretagne, mit Saint Brieux, qui étoit menacé, en état de défenſe; ce qui n'empêch

point le Duc d'en former le sieg
mais après avoir perdu quinze jours
temps inutilement, il fut obligé de c
camper pour aller secourir un Fort v
vement pressé par Clisson. Celui-ci l
va le siege à l'approche de l'ennem
& s'enferma dans Kemperlé, qui f
aussi-tôt investi par le Duc. Le Prin
se promit bien cette fois de se veng
d'un homme qui lui avoit causé ta
de maux; & sa haine augmentant s
ardeur, il pressa la Ville très-vivemen
& y fit donner plusieurs assauts.

Clisson, qui n'espéroit point
quartier s'il tomboit entre les ma
de ses ennemis, résolut de périr
combattant; c'est ce qui rendit le sié

1377. clusion de la treve à Bruges. Clisson délivré d'un aussi grand péril, loin d'etre corrigé par le péril, chercha au contraire à se venger du péril qu'il avoit couru.

Fierté de Clisson.

La premiere chose qu'il fit, fut d'écrire au Duc, conjointement avec le Connétable, une lettre pleine de menaces & de reproches, lui offrant la paix à des conditions dures, & lui faisant craindre de voir bientôt son Duché en proie au fer & au feu. Le Duc, quoique dans la disgrace, leur répondit d'une maniere digne de son grand courage. Cependant à travers sa modération, on remarquoit la crainte qu'il avoit de deux si puissans ennemis. Aussi fit-il diverses tentatives pour être remis en possession de ses Etats; & voyant qu'elles lui étoient inutiles, il eut de nouveau recours à la force ouverte. Richard II. qui venoit de monter sur le Thrône d'Angleterre, ne lui épargna point les secours. Par son ordre le Duc de Lancastre équipa une flotte, & étant abordé en Bretagne, il mit le siege devant Saint-Malo. Mais le Connétable & Clisson le forcerent bientôt de le lever & de s'en retourner en Angleterre En attendant qu'il revînt, comme on le comptoit bien,

les François voulurent achever conquête de la Bretagne, dont le R se croyoit déjà en possession perp tuelle.

Il ne restoit plus qu'Aurai & Br de places considérables qui fussent (meurées fideles au Duc. Charles avoit inutilement fait assiéger la p miere par plusieurs Seigneurs. Cliss qui venoit d'être fait Lieutenant C néral pour le Roi dans la Bretagn eut aussi ordre d'attaquer cette pla Plus heureux ou plus habile que prédécesseurs, il vint à bout de s entreprise, & la Ville se rendit le d'Aout. Il partit de là pour aller at quer Brest, dont le siege fut conve

lui fût plus favorable. Il ne fut pas long-tems dans cette attente ; & par
1379. une bizarrerie ordinaire dans sa fortune, il dut son salut à ce qui devoit naturellement achever sa perte. Ce fut l'entreprise que forma le Roi de confisquer son Duché.

Ce Prince avoit des raisons plus que suffisantes pour faire cette réunion. Le Duc s'étoit declaré l'ennemi de l'Etat, & avoit manqué aux devoirs les plus essentiels d'un Feudataire envers son Souverain. D'ailleurs Charles étoit sûr du Connétable, de Clisson & de plusieurs autres. Ainsi on travailla à cette affaire avec beaucoup d'ardeur, quoique d'une façon assez irréguliere. Parmi les griefs dont on chargea le Duc, on l'accusa d'avoir maltraité Olivier de Clisson. Après cette procédure, le Roi voulant s'assurer de la fidélité des Barons Bretons, manda les principaux à Paris, & les fit consentir à tout ce qu'il exigea. Cependant Clisson avoit quelque répugnance à se prêter au dépouillement du Duc. Il en vouloit moins à ce Prince qu'aux Anglois. D'ailleurs sa propre ambition lui faisoit voir son abbaissement dans celui du Duc, qu'il aimoit mieux avoir pour maître que le Roi de France. Il ne

voyoit nulle comparaison de lui
Charles, au lieu que ses alliances, s
grandes richesses, sa réputation l'
voient presque rendu égal au Du
Ainsi tandis qu'il travailloit en app
rence à le perdre sans retour, il ag
soit sous main en sa faveur, & tâch
de lui conserver ses villes; comme il
fit voir à l'égard de celle de Nantes

A peine la nouvelle du projet
Roi fut-elle parvenue en Bretagn
qu'il s'y fit un soulevement génér
La Nation entiere, quoique bien d
posée pour la France, étoit ennem
de toute domination étrangere, &
plupart des Seigneurs, dans les mêm
sentimens que Clisson, ne vouloie
point d'autre Souverain que leur Du

donna même lieu à sa disgrace, fit
1380. presqu'abandonner cette entreprise. On entra en accommodement par le conseil même du Connétable. Mais ce grand homme, ainsi que le Roi, ne virent pas la fin de cette affaire. Tous deux moururent avant sa conclusion, & laisserent ainsi les choses dans un plus grand desordre.

Action généreuse de Clisson.

Avant que la France se vît privée du plus sage de ses Rois & du meilleur de ses Capitaines, Clisson avoit fait une action, qui auroit été le comble de la générosité, si son extrême ambition n'avoit donné lieu de l'interpréter autrement. Il étoit Gouverneur de la ville de Nantes, lorsque le Roi ayant confisqué le Duché de Bretagne, voulut, la force à la main, le réunir à la Couronne. Clisson, en conséquence des ordres du Roi, alloit faire entrer garnison Françoise dans Nantes; mais les habitans lui représenterent qu'il ne devoit point manquer à son serment; qu'en acceptant le Gouvernement de leur Ville, il avoit promis de ne point l'aliéner, & de la conserver au Duc Jean son légitime Seigneur, qu'il seroit toujours le maître d'y entrer, pourvu qu'il ne fût accompagné que de Bretons. Clisson, qui peut-être

avoit des vues ſur cette place, aſſ
les Nantois qu'il garderoit religieu
ment ſa promeſſe. Il conſeilla mê
aux principaux d'être toujours ſur le
gardes, & de ne ſouffrir perſo
dans la Ville qui pût leur faire la
En même temps, pour ſauver les
parences par rapport à la Cour
France, il feignit d'avoir été chaſ
& ſortit avec précipitation de la Vil
comptant bien d'y rentrer quand il
jugeroit à propos. Les Nantois
renvoyerent ſes équipages, & prot
terent au Duc de Bourbon qu'ils p
droient plutôt la vie que de ſe ſoum
tre à d'autre qu'à leur Souverain
turel.

Il fut aiſé de voir que cette condu

fit venir des troupes Angloiſes ; ce qui
1380. aliéna encore plus les eſprits. Cliſſon étoit trop habile pour ne pas profiter de ces diſpoſitions. Il retint à ſa ſolde une partie des troupes de France, ſe fit avouer de cette Cour, s'aſſura de Nantes, & alla mettre le ſiege devant Guerrande. Mais il trouva tant de réſolution dans les habitans, que contre ſon ordinaire, cette entrepriſe échoua, & il fut obligé de lever le ſiege. Ils ne ſe contenterent pas de l'avoir repouſſé; ils ſortirent de leur ville en armes, allerent faire le dégât aux environs de Blein & ſur tout ce qui lui appartenoit dans le diocèſe de Nantes. Mais il ſe vengea bientôt par des avantages conſidérables.

Ce Capitaine, à qui on ne peut refuſer la gloire d'avoir été le plus expérimenté de ſon ſiecle, ne s'occupa point à faire des ravages & à s'enrichir par le butin ; il forma des projets plus dignes de ſon grand courage Après avoir raſſemblé toutes ſes troupes, & fait venir de l'artillerie de toutes parts, il marcha contre le Duc, qu'il pourſuivit de ville en ville. C'étoit fait du Duché de Bretagne, ſans l'arrivée d'une flotte Angloiſe, qui rendit le courage au Duc. Cliſſon, ſans s'étonner du nom-

Cliſſon aſſiege Dinan & le prend.

bre des ennemis qu'il alloit avoir e
tête, mit le siege devant Dinan. I
place bien munie d'hommes & c
vivres se défendit long-temps, &
craindre à Clisson le même succès qu
devant Guerrande. Mais la résistan
ne faisant que l'irriter, il fit redoubl
les assauts, & lui-même s'étant m
à la tête de sa compagnie d'homm
d'armes, emporta la place de vive fo
ce, & passa la garnison Angloise au
de l'épée. Les habitans s'attendoien
avoir le même sort; mais ce Géné
avoit tant d'autorité sur ses troup
qu'il arrêta leur fureur, & se conte
de faire piller la place. Il s'y forti
ensuite, & la mit en état de ne po
craindre les attaques du Duc & c

Cliſſon. Malgré cette union ce grand
1380. Capitaine, auſſi redoutable par ſon génie que par ſa force & ſa valeur, ne ceſſoit de remporter des avantages ſur ſon Souverain, & de lui prendre ſes meilleures places. Et les Hiſtoriens Bretons diſent que ſans une aſſiſtance particuliere de Dieu, il ſeroit venu à bout de dépouiller le Duc Jean entierement.

Cependant la Cour de France occupée d'intrigues & de factions au commencement du nouveau regne, paroiſſoit oublier un Capitaine, qui la ſervoit avec tant de zele. Il eſt vrai que la ſituation où il ſe trouvoit alors, le mettoit bien au-deſſus des dignités qu'il avoit droit d'eſpérer. Il ſe voyoit maître d'une partie de la Bretagne, où la Cour le laiſſoit gouverner à ſa fantaiſie. Il étoit néanmoins trop prudent pour croire qu'on le laiſſât jouir paiſiblement des villes dont il s'étoit emparé, & prévit que le Duc en ſe réconciliant avec le Roi, ſeroit remis en poſſeſſion de ſes places, & qu'il ſe verroit réduit à lui être ſoumis ; ce que ſon ambition lui faiſoit regarder comme le plus grand des maux. Mais Cliſſon ſe vit bien-tôt délivré de ſes inquiétudes, & la dignité de Connéta-

ble, dont il fut revêtu & qu'il étoit
état de bien faire valoir, le mit da
une ſituation à ne plus craindre la 1
conciliation du Duc de Bretagne.

Cette dignité étoit vacante dep
la mort de Bertrand du Gueſclin;
on n'avoit pas penſé à lui donner
ſucceſſeur, par l'impoſſibilité où l'
ſe trouvoit de remplacer ce grand C
pitaine. Cependant le Roi en mo
rant avoit déclaré qu'il ſouhaitoit c
l'épée du Connétable fût donnée
Olivier de Cliſſon, & pour marqu
combien il eſtimoit la prudence de
guerrier, il l'avoit nommé du Conſ
de la Régence. Froiſſard dit qu'il
avoit même offert avant de mou
cette haute dignité; mais qu'il la

raiſon qui portoit le Duc d'Anjou à le
1380. conſeiller, & engagerent le Roi à nommer un Connétable. Le choix regardoit principalement le Sire de Couci & Olivier de Cliſſon; mais le premier s'en excuſa, comme il avoit déja fait, & pour faire voir qu'il ne conſultoit que le bien de l'Etat, il ſe joignit à Bureau de la Riviere, qui étoit bien intentionné pour Olivier, & ils le firent nommer Connétable.

Cliſſon informé de ce qui ſe paſſoit en ſa faveur, ſe rendit en diligence à la Cour, après avoir mis ordre aux affaires de Bretagne, & prêta entre les mains du Roi le ſerment de fidélité. Il ſe mit enſuite à la tête de l'armée qu'on venoit d'aſſembler, & conduiſit le Roi à Reims, où ce Prince fut ſacré le 4 Novembre. Il aſſiſta à cette cérémonie avec toute la magnificence que ſes grandes richeſſes le mettoient en état de faire paroître, & ſelon l'uſage il ſervit à cheval les plats ſur la table du Roi. Il fut quelque temps à la Cour ſans prendre part aux factions qui la partageoient, & s'occupa tout entier au commencement de ſa nouvelle dignité, à rétablir l'ordre & la diſcipline parmi les troupes; ce qu'il fit aiſément

aiſément à cauſe de ſes grands tal
pour la guerre.

Il eut dans ce temps-là une occaſi
de faire briller ſa reconnoiſſance. B
reau de la Riviere, le plus honn
homme qui fut alors à la Cour, &
qui Cliſſon étoit redevable de l'ép
de Connétable, fut accuſé d'av
écrit aux Anglois pour les attirer d
le Royaume. On produiſoit à ce ſu
des Lettres qu'il étoit difficile d'exc
ſer, & les oncles du Roi preſſoient
punition du coupable. Malgré c
Cliſſon ne conſulta que ſa reconno
ſance, & entreprit la défenſe de
ami. Il s'offroit de ſe battre contre q
conque oſeroit ſoutenir une calom
auſſi atroce. Le Comte de Saint P

traires. Cliſſon s'en mit peu en peine.
1380. L'amitié du Roi, l'obéiſſance des troupes, & pluſieurs autres motifs le mettoient hors d'état de craindre leur reſſentiment. Il chercha même les occaſions de les mortifier, & de faire céder leur fierté à la ſienne; enſorte que ces Princes accorderent à la hardieſſe de Cliſſon ce que Bertrand s'étoit acquis par ſa vertu.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour, les Anglois formoient des entrepriſes en faveur du Duc. Ils mirent le ſiege devant Nantes; mais cette place bien munie & défendue par Amauri de Cliſſon, couſin du Connétable, triompha de tous leurs efforts. Le ſiege dura depuis la Touſſaints juſqu'au mois de Janvier de l'année ſuivante. Le Connétable de ſon côté &
1381. le Duc d'Anjou ne ceſſoient de conſeiller au Duc de Bretagne de s'accommoder avec le Roi. Enfin las de ſe voir ſi ſouvent le jouet de la fortune, & craignant d'y ſuccomber entierement, il traita avec Charles à l'inſçu des Anglois. Par ce traité le Connétable, comme il l'avoit prévû, fut obligé de rendre toutes les places dont il étoit en poſſeſſion; mais on eut ſoin de le rembourſer des frais qu'il avoit

... paix eut ét
part & d'autre, il fut questio
voyer les Anglois, dont u
avoit déjà repassé la mer. l
nétable accorda aux autres c
conduits, ensorte que la Bre
la Normandie furent entierer
livrées des troupes étrangeres.
articles du traité de paix portc
le Connétable escorteroit le
Bretagne dans son voyage à
C'est ce qui fait juger qu'ils s'
reconciliés, au moins en appa
car il ne pouvoit gueres y avoir
cere union entre deux personn
avoient, tant de sujets de se ha
peut voir combien ce Seigneur
oit rédoutable au Duc de Bre
par le traité d'union entre lui &
'Anjou ...

1381. cles du traité de paix avec le Roi, & ce ne fut qu'après bien des délais que le Duc fut remis en possession de ses villes : ce qui fut un nouveau motif de haine entre ces deux personnes. Mais le Duc sçachant bien qu'il ne pouvoit vivre tranquillement, tandis que Clisson lui seroit contraire, dissimula ses nouveaux sujets de chagrin, & malgré le traité fait avec le Duc d'Anjou, il en contracta un semblable avec le Connétable. Ils se donnerent des Lettres d'Alliance, & se jurerent sur les Evangiles, le Connétable d'être bon, vrai & loyal Allié du Duc, & le Duc d'être bon & loyal Seigneur, Allié & bien-veillant du Connétable, & plusieurs autres articles, qui témoignoient assez la défiance & la fierté de Clisson, qui ne vouloit point s'avouer sujet du Duc.

Réconciliation entre le Duc & Clisson.

Cependant les amis communs du Duc & de Clisson, faisant attention que la tranquillité même de la France seroit toujours mal assurée, tandis que leur union ne seroit pas sincere, s'entremirent afin de les réconcilier une bonne fois. Ils prirent le temps que le Duc vint faire son hommage à Compiegne, engagerent le Connétable à lui faire des avances, & n'omirent

[redacted]

rien pour réussir dans leur dessein. Ils eurent la joye de voir le succès répondre à leurs vœux, & ces deux ennemis se jurerent une amitié éternelle. Le Duc voulant instruire le public de sa parfaite réconciliation, accorda à Clisson le 17 de Février des Lettres, par lesquelles il promettoit avec serment sur les Evangiles, de procurer son honneur, de l'aider à maintenir ses privileges, sa personne & sa vie, contre tous ceux qui entreprendroient de lui nuire, & d'embrasser en tout ses intérêts comme les siens ptopres, sous peine d'être déclaré faux & déloyal Chevalier. Clisson, de son côté, que rien n'obligeoit plus à feindre, fit au Duc toutes sortes de protestations d'attachement inviolable : en sorte que s'ils ne vinrent pas à s'aimer, comme ils avoient fait dans leur jeunesse, ils parurent au moins assez d'intelligence; & si leur haine se réveilla dans la suite, on doit l'attribuer à de nouveaux motifs de chagrin que les circonstances firent naître.

1381.

1382.

Expedition du Connétable en Flandre.

Le Connétable qui n'avoit plus rien à souhaiter pour sa fortune, s'appliqua tout entier aux devoirs de sa charge. Dans ce temps-là les Flamands s'étant révoltés contre leur Souverain,

1382. & l'ayant chassé de son Etat, il vint implorer le secours du Roi, qui promit de le rétablir. Le Connétable eut aussi-tôt ordre d'assembler une armée; ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, & la fit défiler vers Arras où étoit le rendez-vous général. Charles la suivit bien-tôt avec les Princes ses oncles & toute sa Cour. Philippe Artevelle, informé de l'orage qui le menaçoit, voulut le conjurer de bonne heure; mais ses propositions ayant été reçues avec hauteur, il résolut de pousser les choses à bout, & se prépara à faire une vigoureuse résistance.

Le premier soin du Connétable fut d'établir dans les troupes une exacte discipline, & une grande union parmi les Chefs. Se défiant du caractere des François, qui sont plus courageux que prudens, il vouloit éviter les malheurs que leur présomption & leur impétuosité leur avoient attirés dans les guerres précédentes. Le Roi en arrivant à Arras fut charmé de l'ordre qu'il remarqua dans son armée, & quoiqu'il eût à peine quatorze ans, il sentit qu'il tiroit plus de secours de l'obéissance, que de la valeur de ses troupes. Il en fit la revûe dans cette ville, & la trouva forte de plus de

trente mille hommes, parmi lesqu
il y avoit dix mille chevaux, &
grand nombre de noblesse, tant F
mande que Françoise.

Après la revûe, on tint Conseil
guerre, & on délibéra si on mener
le Roi à une expédition aussi dan
reuse, & dans une saison où on av
tout à craindre pour la santé de ce j
ne Monarque. Les Princes ses oncl
qui prétendoient avoir la souvera
autorité en son absence, furent d'a
de le laisser à Arras; mais Cliffo
qui avoit peine à leur être subordo
né, & qui prévoyoit d'ailleurs
grands inconvéniens de cette mu
plicité des Chefs peu d'accord
tr'eux fut d'un sentiment contrai

passer. Les Flamands attentifs sur lui seul, furent très surpris de se voir attaqués par derriere, & ne considérant point le nombre des attaquans, ils ne se battirent qu'en désordre, & prirent bien-tôt la fuite, laissant plusieurs des leurs sur la place. Le Connétable empêcha qu'on ne les poursuivît, de crainte qu'ils ne reprissent courage, & s'occupa à faire rétablir le pont, qui fut confié au Seigneur de Sempi dont il connoissoit l'expérience & la valeur.

1382. Il s'avança ensuite dans le pays pour en connoître la disposition; mais tandis qu'il faisoit ses observations; il apprit que les Flamands honteux de leur défaite, s'étoient ralliés, & qu'ils attaquoient le Seigneur de Sempi avec beaucoup de fureur. Clisson accourut aussi-tôt à son secours, & arriva assez à temps pour empêcher son entiere défaite. Il attaqua les ennemis par derriere, & les força de quitter Sempi pour lui faire tête. Comme ils étoient plus de neuf mille, ils se défendirent long-temps; mais enfin ils furent défaits & contraints de faire retraite, laissant trois mille des leurs sur la place. Cette premiere victoire, qui étoit dûe à l'habileté & à la valeur de Clisson, couta assez cher aux François,

qui y perdirent plusieurs braves Chevaliers, & eurent un grand nombre de blessés. 1382

Clisson poursuit d leur déroi

Le Roi informé de la prise du Pont par son avant-garde, s'avança avec toute la diligence que lui put permettre la mauvaise situation des chemins, & ayant passé la Lis il tourna vers Ypres. Chemin faisant, le Connétable & l'Amiral de Vienne défirent un corps considérable de Flamands, dont il resta cinq cens sur la place. Cette nouvelle défaite dans le voisinage des villes révoltées, produisit plus d'effet que le combat sanglant du Pont de Commines. L'épouvante se répandit de toutes parts, & on n'eût que la peine de se présenter devant les places pour les soumettre. Ces heureux succès, sur lesquels le Connétable avoit presque compté, justifierent l'imprudence apparente qu'il avoit eue d'engager l'armée dans un pays ennemi sans avoir un lieu de retraite.

Cependant Artevelle, voulant rassurer les esprits, quitta le siege d'Oudenarde, après avoir laissé assez de troupes pour le continuer, & s'avança à la tête de quarante mille hommes, bien disciplinés & très aguerris. Il se posta proche du village de Rose-

beque, où il se retrancha avec beau-
1382. coup de soin. Il attendoit là que les François fissent quelque faute pour en profiter, comme à la journée de Courtrai; mais le Connétable y mit bon ordre, & il fut défendu sous peine de la vie de quitter ses rangs sans permission.

Bataille de Rosebeque. L'armée Françoise, qu'on pouvoit à peine contenir par l'envie qu'elle avoit de combattre, parut bien-tôt en présence des ennemis. Le Connétable songea aussi-tôt à la mettre en ordre, & aidé du Maréchal de Sancerre, il résolut de former un nouveau plan de bataille, inconnu jusqu'alors. Il rengea l'armée selon l'usage d'aujourd'hui; & fit un centre & des aîles d'Infanterie. La Gendarmerie au nombre de douze mille, qui faisoient la plus grande force des troupes, mit pied à terre, & fut distribuée sur les aîles. Cette armée étoit ainsi toute d'Infanterie, & le Roi seul étoit à cheval dans le centre, accompagné de son frere le Comte de Valois, de son oncle le Duc de Bourgogne, & de plusieurs autres Seigneurs. Le Connétable se chargea de commander l'aîle droite, où se mit le Comte de Flandre & les Maréchaux de Sancerre &

de Blainville. L'aîle gauche fut c
fiée au Comte d'Eu, depuis Conn
ble de France. L'armée dans c
diſpoſition fit quelques pas en av
afin de ſe trouver dans un terrein p
ſpacieux, & le Seigneur de Vill
déploya l'Oriflame. On déliberoit
quelle maniere on attaqueroit les
tranchemens des ennemis, lorſqu
les vit ſortir de leur camp, & s'av
cer dans la plaine.

Artevelle, dont l'armée étoit b
plus nombreuſe que celle de Fran
étoit d'abord réſolu de reſter dans
camp qu'il étoit difficile de forc
Mais voulant répondre à l'envie
les Flamands avoient de combatt
& mépriſant d'ailleurs les Francc

1382. put entamer les ennemis, qui le forcerent même de rejoindre le gros de l'armée. Artevelle qui le ſuivoit de près, fondit ſur l'aîle droite avec tout l'ordre & toute la valeur imaginable, & la fit reculer quelques pas. La préſence d'eſprit du Connétable eut bientôt rétabli le déſordre. Il donna ordre au Sire de Sempi, qui commandoit un corps de réſerve ſur l'aîle, de s'éloigner, & de revenir prendre les ennemis en flanc. Ce Chevalier exécuta ce commandement avec toute l'habileté dont il étoit capable. Il fit faire une eſpece de demi-cercle à ſes troupes, & ſon attaque auſſi vigoureuſe qu'imprévue mit le déſordre parmi les ennemis. Le Connétable reprit bientôt ſon avantage, & ſans donner le temps aux Flamands de ſe reconnoître, il les preſſa ſi vivement, qu'ils reculerent à leur tour & ne ſe battirent plus qu'en retraite. Comme on continuoit de les ſerrer de près, ils ſe renverſerent les uns ſur les autres, & l'épouvante paſſant de l'aîle droite dans le reſte de l'armée, on ne vit bien-tôt plus que des fuyards. Cliſſon fit alors remonter la Gendarmerie à cheval, & s'étant mis à la tête il continua de pourſuivre & de tuer,

Les Fla-[m]ands font [b]attus & mis [à] fuite.

jusqu'à ce que la nuit l'obligea de fa
sonner la retraite.

Tel fut le succès de la bataille
Rosebeque, qu'on dut à la valeu
à l'habileté de Clisson qui en fut
mercié par le Roi. Après cette victo
toute la Flandre fut aisément soum
& lorsque Charles quitta le pays
ne resta plus que la ville de Ga
dont le Comte forma le siege avec
corps de troupes Françoises qu'on
laissa. La plus grande partie de l'arı
ayant repris le chemin de France
passant par Courtrai, réduisit c
ville en cendre en l'absence du Ro
du Connétable, en haine de la déf
des François proche de cette ville q
tre-vingt ans auparavant.

l'aimer. Amauri de Cliſſon, couſin du 1383. Connétable, à la priere de ce Prince étoit reſté en Bretagne, & il venoit de lui rendre un ſignalé ſervice, en appaiſant une nouvelle révolte de ſes ſujets. Les Bretons, toujours ennemis des Anglois, vouloient forcer le Duc à chaſſer tous ceux de cette nation, même les Officiers de ſa Maiſon, & pour l'y contraindre, ils prirent les armes; mais Amauri ſe mit en devoir de les punir, & fit revenir les Anglois qui s'étoient déjà retirés.

Nouveaux troubles en Flandre.

Le Duc débarraſſé de cette nouvelle inquiétude, ſe trouva en état d'accompagner le Roi dans la nouvelle guerre de Flandre, où l'on eut à combattre les Anglois joints aux Flamands. Amauri le ſuivit avec beaucoup de nobleſſe. On n'avoit jamais vû d'armée Françoiſe ſi nombreuſe, ni en ſi bon ordre. Et le Roi, qui avoit une entiere confiance dans le Connétable, lui laiſſa le ſoin de diriger tous les mouvemens de l'armée: ce qu'il fit avec beaucoup d'habileté au grand mécontentement des oncles de ce Monarque, que Cliſſon ne ménageoit nullement.

Il ſe mit d'abord à la tête de l'avant-garde avec le Duc de Bretagne, fit

d'abord lever le ſiege d'Ypres, & c
tinuant de pouſſer les ennemis,
attaqua proche de Caſſel où ils :
toient retranchés, & les força à qu
ter ce poſte pour ſe renfermer d
Bergues, d'où ils furent encore cha
ainſi que de Gravelines. Enfin il
leur reſtoit plus que Bourbourg, d
on forma le ſiege. Cette place a
quée avec vigueur, fut défendue
même, & le grand nombre des aſ
gés, qui compoſoient une armée,
deſeſpérer de prendre la place. M
Cliſſon n'en jugea pas de même. Il
fit ſerrer de plus près, & réſolut
voir par la faim ce qu'il ne pouv
emporter par la force. Les aſſiégés

1383. suspect au Roi. Le Duc en fut informé, sentit renaître toute sa haine, & il en fit bien-tôt éprouver les effets à celui qui sacrifioit ainsi l'amitié au devoir. On étoit persuadé à la Cour de la duplicité du Duc. Cependant le Roi lui sçut bon gré d'avoir ménagé en ce temps-là un accommodement avec les Anglois; & pour lui témoi-
1385. gner sa reconnoissance, il lui fit une remise de deux cens mille francs.

Le Connétable va en Bretagne.

La tranquillité qui dura pendant la treve avec les Anglois, donna moyen au Connétable de faire un voyage en Bretagne pour ses affaires domestiques. Pendant son séjour dans cette Province, il s'entremit d'un accommodement entre le Duc, l'Evêque & les habitans de Saint-Malo, & secondé de l'Archevêque de Naples, Légat du Pape Clement, il en vint heureusement à bout.

Préparatifs de guerre contre les Anglois.

La treve étant expirée avec l'Angleterre, il fallut songer à recommencer la guerre avec cette Puissance. Le Roi voulant éloigner ce fleau de ses Etats, fit travailler à un puissant armement, afin d'attaquer les Anglois jusque dans leur Isle. Le Duc de Bourgogne fut chargé de faire construire des vaisseaux dans le Port de l'Ecluse, & le Conné-

table fit travailler pour le même ſu
dans tous les Ports de Bretagne. C
tre un grand nombre de vaiſſeaux,
ne faiſoient qu'une partie de ceux
l'Ecluſe, il fit conſtruire à Treq
une ville de bois de trois mille pas
diametre, qui ſe démontoit par p
ces, & dont on devoit ſe ſervir po
camper dans le pays ennemi quand
ſeroit débarqué. L'année 1385
toute occupée à ce formidable ar
ment. En attendant qu'il fût prêt,
envoya l'amiral de Vienne en Eco
& s'étant joint à quelques troupes
ce Royaume, il ravagea l'Anglete
Pendant ce temps-là le Duc de Bo
gogne achevoit de dompter les reb
les en Flandre.

Cliſſon de ſon côté voyant le ſoi

l'Angleterre, & tenu toute l'europe
1385. dans l'attente de quelque grand évenement, s'évanouit, & ne servit qu'à épuiser le Royaume.

Cette expédition, dont le Connétable devoit être l'ame, étant manquée, la Cour de France s'occupa à former d'autres desseins. La puissance
1386. de ce Royaume qui croissoit de jour en jour, lui donnant moyen d'aider ses voisins, on envoya le Duc de Bourbon avec des troupes Françoises au secours du Roi de Castille attaqué par les Anglois & par le Roi de Portugal. Cependant ces guerres étrangeres n'empêcherent point le Roi de songer à ses propres intérêts. Il souffroit impatiemment de voir les Anglois maîtres de Calais, de Cherbourg & de Brest, par où ils tenoient la France comme bloquée. Voulant leur ôter ces places qui leur ouvroient l'entrée du Royaume, & qui l'empêchoient de jouir d'une parfaite tranquillité, il assembla une nouvelle armée qui fut divisée en trois corps. Le Seigneur de Sempi fut envoyé en Picardie avec le premier, enfin de veiller aux Anglois de Calais. L'Amiral Jean de Vienne de retour de son expédition d'Ecosse, se chargea du blocus de Cherbourg

avec le ſecond corps. Le Connétable à la tête du plus nombreux, entra en Bretagne pour faire le ſiege de Breſt. 1386.

Le Connétable ſe diſpoſe à aſſiéger Breſt.

Le Souverain de cette Province étoit toujours très ſuſpect au Roi par les liaiſons qu'on croyoit qu'il conſervoit avec les Anglois ; & Jean, qui regardoit le Connétable comme l'auteur de ce ſoupçon, ſentoit croître ſa haine pour ce Seigneur. Il diſſimula néanmoins ſon reſſentiment lorſqu'il arriva en Bretagne, & pour faire croire à Charles qu'il agiſſoit de bonne foi, il joignit ſes troupes à celles de France, & n'obmit rien en apparence pour la réuſſite du ſiege. On le crut d'autant plus ſincere, que lui-même avoit aſſiégé cette place l'année précédente.

Cette conduite auroit trompé tout autre moins clairvoyant que le Connétable ; mais il connoiſſoit le Duc auſſi implacable dans ſa haine, qu'ardent dans ſon amitié. Il étoit perſuadé que ce Prince ſouhaitoit de recouvrer Breſt ; mais il le ſçavoit trop prudent pour n'aimer pas mieux que la place reſtât entre les mains des Anglois, que de la voir tomber en la puiſſance des François, qui vraiſemblablement ne ſe feroient point de ſcrupule de la garder après l'avoir priſe. Cette ville

1386. au pouvoir des Anglois, lui attiroit des ménagemens de la part de la Cour de France, qui auroit tenu une conduite toute opposée, si elle eût été maîtresse de Brest.

Siege de Brest.

Le Connétable ne laissa pas d'agir en conséquence des dispositions apparentes du Duc. Il fit usage de ses troupes pour le succès du siege, & attaqua la place avec tout l'ordre & toute la conduite dont il étoit capable. Clisson commença par fermer le passage de la mer, afin d'ôter tout moyen de secourir la ville par cet endroit; il fit bâtir deux forts sur le rivage, l'un de bois & l'autre de pierre; fit bloquer le port par des vaisseaux, & poussa ensuite le siege par terre. Les assiéges se défendirent courageusement; mais ils trouverent encore plus d'opiniâtreté dans les assiégeans, dont les travaux avançoient promptement, ensorte que la garnison commença à craindre.

Descente des Anglois pour secourir cette place.

Cependant le Roi d'Angleterre informé de la situation de Brest, envoya une armée navale pour la secourir. Le Connétable qui avoit prévû tous les évenemens, ne fut point surpris de son arrivée. Il laissa descendre le secours à terre, & lorsqu'il en fut temps, il l'attaqua avec sa valeur ordinaire,

tua une partie des ſoldats, & contr
gnit le reſte à remonter promptem
ſur leurs vaiſſeaux.

Cette victoire, qui devoit hâte
reddition de la place, fut au contra
le ſalut des aſſiégés. Le Duc, ſur
point de voir arriver ce qu'il craign
le plus, chercha un prétexte pour
tirer ſes troupes, & laiſſa le Conné
ble avec les ſeuls François. Ce Gé
ral qui n'avoit plus aſſez de ſol
pour environner la ville, laiſſa li
un des côtés de la mer, & continu
ſiege, ſur l'eſpérance que les Ang
qui manquoient de tout, ſe
droient inceſſamment. La choſe é
en effet ſur le point d'arriver, ſi le
de Lancaſtre paſſant avec une fl

d'exécuter plus librement les ordres
1387. qu'il reçut alors de la Cour.

Malgré le mauvais ſuccès de l'armement de l'Ecluſe, le Roi ne perdoit point de vûe une nouvelle deſcente en Angleterre, où la diſcorde entre les oncles du Roi Richard empêchoit de penſer aux ennemis du dehors. Charles voulant prévenir la mauvaiſe réuſſite du projet, ne voulut pas que ſes oncles s'en mêlaſſent, & donna plein pouvoir au Connétable de tout regler. Ce Général de concert avec l'Amiral de France, fit conſtruire à Trequer & à Harfleur une flotte, qui pour être moins nombreuſe que la premiere, n'en étoit pas moins formidable, tant par l'habileté & l'union des Chefs chargés de conduire l'expédition, que par la valeur des troupes qui devoient les ſuivre. L'armée n'étoit compoſée que de quinze mille hommes, mais choiſis parmi les meilleurs ſoldats du Royaume.

Troubles en Angleterre.

Les circonſtances ne pouvoient pas être plus favorables. Le jeune Roi Richard, laſſé de la longue tutelle où ſes oncles l'avoient tenu juſqu'alors, voulut ſecouer leur joug. Il profita de l'abſence du Duc de Lancaſtre, dont il avoit tout à craindre, éloigna des

affaires

affaires les Comtes de Boukinkam
de Cambridge, & se choisit lui-mê
des Ministres. Ce changement ca
bientôt du trouble dans l'Anglete
Les oncles du Roi attribuant leur
grace aux nouveaux favoris, entre
rent de les déplacer par les armes.
chard prit aussi-tôt le parti de ses Mi
tres, assembla des troupes, & mar
contre ses oncles; mais il fut défait
une bataille rangée, & contraint
se sauver. Il eut bientôt remis
nouvelle armée sur pied; cepen
la peur d'être encore vaincu & de
dre sa Couronne, lui fit chercher
moyens d'un accommodement.

Telle étoit la situation des affa
de l'Angleterre, lorsque le Conn

la demande du Roi d'Angleterre, il
1387. contenta auſſi ſa haine particuliere.

Ce Prince inſtruit des efforts de Cliſſon en faveur de Jean de Bretagne, & que ce Seigneur venoit de convenir de ſa rançon avec le Duc d'Yrlande, ne douta point qu'ils ne conſpiraſſent ſa ruine, & ſe crut tout permis pour l'éviter. Le Connétable étoit ſi puiſſant, que le Duc de Bretagne, après avoir cherché long-temps les moyens de s'aſſurer de ſa perſonne, n'en trouva point d'autres que la trahiſon & la perfidie. Ce Prince convoqua les Etats de la Province de Vannes ſous les prétextes qu'il crut les plus capables d'y attirer un grand nombre de Seigneurs. Les principaux de la Bretagne s'y rendirent en effet; entr'autres le Vicomte de Rohan & le Sire de Laval, celui-ci beau-frere, & l'autre gendre de Cliſſon.

Le Duc de Bretagne aſſemble les Etats de Vannes.

Pendant que les Etats aſſemblés au château de la Motte traitoient de bonne foi des affaires de la Province, le Duc tout occupé de ſon deſſein, tentoit d'étouffer ſes ſcrupules par la diverſité d'occupations. Il alloit à la chaſſe, ſe trouvoit aux ſéances, traitoit avec magnificence les Seigneurs de ſa Cour, s'efforçant de diminuer à

ſes yeux par ſes intentions pour
peuple & les grands de l'Etat, ce qu
y avoit de honteux dans ſes proje
de vengeance contre un particulier.
étoit Prince & avoit des favoris : l
ſcrupules qui l'avoient d'abord agit
s'effacerent bientôt de ſon ame. O
vier, ſelon lui, étoit un monſtre
révolte & d'ingratitude ; plus coup
ble encore en ce qu'il l'avoit rédui
ne le pouvoit punir de ſes attentat
que par une perfidie. Enfin le D
donna à dîner à tous les Seigneurs,
le feſtin ayant duré juſqu'à la nui
chacun d'eux ſe retira fort content d
politeſſes de ce Prince. Le lendemai
Cliſſon qui diſputoit de richeſſes &
magnificence avec ſon Souverain

que jamais. Quelques mômens après
1387. il prit congé d'eux en leur disant:
Beaux Seigneurs, mes amis & mes compagnons, Dieu vous conduise à l'aller & à joye retourner, & vous doint joye ne faire telle chose en armes, qu'il vous plaise & qu'il vous vaille. Monseigneur, répondirent-ils *Dieu le puisse vous rendre.* Le Duc [illegible] tournant alors vers le Sire de Cli[illegible], Beaumanoir & quelques autres, il les pria avec douceur de l'accompagner jusqu'à son Château de l'Ermine, qu'il faisoit bâtir avec autant de soin que de magnificence. Le Connétable avoit eu des soupçons que la politesse du Duc avoit dissipés. Il le suivit donc avec confiance, & visita le Château, Jean IV. le conduisant lui-même de chambre en chambre, cherchant peut-être en différant l'exécution de son dessein & par cette agitation, de faire cesser le trouble de son ame. Enfin ils s'arrêterent à la porte du cellier, où le Duc voulut que le Connétable & les autres goûtassent de son vin. Puis il pria Clisson de monter dans *la maîtresse tour du Château*, lui disant qu'il vouloit sçavoir ce que pensoit de sa force le plus habile homme du Royaume en matiere de fortifications. Le Connétable

Perfidie du Duc.

Le Connétable est fait prisonnier contre le droit des gens.

croyant que le Duc vouloit entrer lui-même dans la Tour, s'arrêta pour le 1387
laiſſer paſſer; mais ce Prince ayant dit qu'il vouloit demeurer pour cauſer avec le Sire de Laval, Cliſſon preſſé de partir ſe hâta de monter dans la Tour. Des gens armés qui étoient en embuſcade dans une chambre, ſe jetterent tout-à-coup ſur lui & l'arrêterent, pendant que d'autres fermerent la porte. Surpris de cette violence & tenu de tous côtés, le Connétable avec ſon courage & ſa force prodigieuſe ne put oppoſer qu'une réſiſtance inutile. Il ſe défendit néanmoins, & l'on fut obligé de le traîner dans une chambre où les gens du Duc lui mirent *trois paires de fers aux pieds*, tant on craignoit de ne pouvoir s'aſſurer aſſez d'un homme qui dans le comble du malheur menaçoit encore avec une fierté ſans égale ceux qui le tenoient captif entre leurs mains. Les exécuteurs de la vengeance du Duc effrayés de leur entrepriſe, & conſidérant avec reſpect au milieu des fers le premier Capitaine de l'Europe & celui de tous les hommes qui ſçavoit le plus ſe faire redouter, lui demanderent pardon de l'outrage qu'ils étoient forcés de lui faire; & l'un d'eux nommé Bernard, noble d'ori-

...e, voyant que le Connétable étoit presque dépouillé, dans un endroit froid & humide, se dépouilla de sa robe pour l'en revêtir. Action louable qui fut blâmée par le Duc, mais à laquelle Bernard dut la vie peu de temps après.

Le bruit de la porte qu'on avoit fer... sur Clisson, surprit Laval, & ce ...eur regardant le Duc, il *le voit ... vert qu'une feuille. Haa, Monsei...r, pour Dieu merci*, s'écria-t-il, ... *voulez-vous faire? N'ayez nulle ... volonté contre beau-frere le Con...ble.* Le Duc le regardant d'un œil ...uche, lui dit brusquement de se retirer; mais Laval protesta qu'il ne sortiroit point sans le Connétable; en cet instant Beaumanoir survint & le demanda. Le Duc outré de colere alla à lui la dague à la main, & lui dit. *Veux-tu, Beaumanoir, être au point de ton Maître. Monseigneur*, répondit-il, *je crois que mon Maître soit bien. Et toutefois*, dit le Duc, *je te demande si tu veux être ainsi. Oui, Monseigneur*, répartit Beaumanoir. Alors le Duc racourcissant sa dague, *Or ça, Beaumanoir*, dit-il, *puisque tu veux être ainsi, il te faut crever un œuil.* Le Chevalier effrayé de la réso-

lution du Prince, se mit un genou
terre, & le supplia de songer qu
action aussi cruelle alloit le desho
rer pour jamais; qu'ils n'étoient v
au château de l'Ermine qu'à sa pri
& que loin de l'avoir offensé, ils
voient dessein que de lui rendre serv
Or va, répondit le Duc peu touch
sa remontrance, *tu n'auras ni pi*
mieux que lui. En même-temps o
conduisit dans la Tour où il fut
aux fers.

Aussi-tôt que le bruit de la prison
Connétable fut répandu dans la I
tagne, il y excita l'indignation pu
que. On accusa le Duc de perfidie
ce procédé parut d'autant plus odie

ſur coup dans la Tour de Cliſſon,
pour lui ſignifier l'arrêt de ſon
[illegible]nce, tantôt pour en différer l'exé-
[illegible]. Le Connétable étoit peut-être
[illegible] moment moins troublé que ſon
[illegible]uteur. Trois fois on le délivra
fers, & on les lui remit autant
[illegible]ois. Il entendoit de ſes ſatellites
le Duc vainement ſollicité par le
[illegible] de Laval qui ne le quittoit point,
ne balançoit plus ſur le deſſein de ſe
défaire de ſa perſonne; mais ſeulement
ſur le genre de mort qu'il lui feroit
ſouffrir.

Ce Prince fatigué des ſupplications du Sire de Laval l'obligea de ſe retirer; & alors il appella Jean de Bazvalen, chargé de garder le Connétable.

Le Duc prononce l'arrêt de mort contre Cliſſon.

» Je vous commande, lui dit-il, par » le reſpect & l'obéiſſance que vous » me devez, de faire mourir Cliſſon » ſur le minuit le plus ſecrettement » qu'il ſera poſſible. » Bazvalen oſa repliquer à ſon Maître, & le ſupplia de penſer aux ſuites terribles d'une telle violente entrepriſe contre le premier Officier de la Couronne & un des plus puiſſans Seigneurs de la Bretagne, ajoutant que ces premiers mouvemens étoient ſujets à de grands répentirs, & que puiſque le Connétable ſe trouvoit

entre ses mains, il pouvoit à lo
faire travailler à son procès dans
formes, sans se couvrir du blâme é
nel d'une exécution sourde & pré
pitée, où les loix les plus saintes &
droits les plus sacrés se trouveroi
également violés. » Il est inutile,
» pondit le Duc, de me représe
» toutes ces choses, je ne chang
» point de résolution. Le Connéta
» m'a cruellement offensé : c'est l'h
» me du monde que je hais le plu
Bazvalen voulut repliquer; mai
Duc lui imposa silence, *Taisez-vo*
lui dit-il transporté de colere, *& a*
faire ce que je vous commande; ce
vous me rébarbez davantage, je vous
truirai de fonds & de racines. Bazva

ſent volontiers pour venger la mort de Cliſſon, à qui vous avez témoigné tant d'amitié & fait boire de votre vin. Mettez-le à rançon, ajouta Laval, & ſi ſon bien ne ſuffit pas pour payer, prenez le mien. Le Duc lui répondit que le Connétable l'avoit trop ſouvent offenſé. Il renvoya une ſeconde fois Laval, & ſe mit au lit, jurant que perſonne n'arrêteroit le cours de ſon reſſentiment.

[…]on de […]e du- nuit. Le Duc accablé de fatigues s'endormit d'abord; mais l'inquiétude le réveilla bientôt. Le ſommeil avoit diminué ſa colere; il vit les choſes ſous un aſpect différent que la veille, & ſon eſprit fut cruellement tourmenté par les réflexions qu'il fit ſur le rang de Cliſſon & ſur les ſuites de ſa mort. Ce Prince voyoit d'un côté toute la France armée pour venger l'attentat commis contre la perſonne du premier Officier de l'Etat, ſes Bretons ſoulevés contre lui, & la moitié de ſon Etat occupé par les amis du Connétable. Il avoit d'ailleurs grand ſujet de craindre que les Anglois mécontens de ſa conduite à l'égard du Comte de Boukinkam, ne l'abandonnaſſent au juſte reſſentiment de la Cour de France. Tout ce qu'une guerre ſanglante

entraîne avec elle de peines & de m
heurs ſur le plus foible, ſe repréſe
à l'eſprit du Duc de Bretagne. Il
ſe voir déteſté de ſes États, & obl
d'aller avec moins d'avantage que d
ſa jeuneſſe, mendier de nouveaux
cours chez les étrangers mécontens

Tourmenté de cette crainte, &
imagination par un juſte retour a
mentant les ſuites de ſon action, co
me elle les lui avoit diminuées la v
le, il envoya chercher Bazvalen dè
point du jour. *Avez-vous*, lui dit p
cipitamment le Duc, *exécuté mes*
dres ? Le Chevalier répondit q
avoit obéi. *Quoi* ! reprit le Duc,

dans son lit, à gémir, & à jetter des
1387. cris pitoyables. Ses Ecuyers, ses valets de chambre, & tous ses domestiques, ignorant la cause de sa douleur, y méloient cependant leurs larmes. Le Sire de Laval inquiet du sort de son beau-frere, entra de bonne heure chez le Duc. Il y vit la tristesse peinte sur tous les visages, & jettant les yeux sur le visage de son Maître, il le trouva si severe & en même temps si abattu, que n'osant ouvrir la bouche, il se retira consterné, ne doutant point de la perte de son beau-frere. Le Duc après son départ continua de s'agiter, se plaignant de son sort, refusant d'écouter personne, & ne voulant ni boire ni manger de tout le jour. Bazvalen instruit de sa douleur, & ne doutant point qu'elle ne fût sincere, crut qu'il pouvoit se présenter devant lui & lui avouer son heureuse supercherie. Il entra donc dans la chambre de son Souverain, & lui dit : *Monseigneur, je connois la cause de votre douleur ; je suis d'avis de mettre fin à votre tristesse ; car il y a remede à tout. Voire, Messire Jehan*, dit le Duc, *hors à la mort.* Bazvalen ne feignit point de lui avouer alors qu'il avoit osé lui désobéir & différé la mort du Connétable

Agréable surprise où il se trouve.

A ces maux le Duc tranſporté
joye embraſſa le Chevalier, & pro
de recompenſer avec éclat ſa fid
& ſa prudence. On auroit cru qu
liberté de Cliſſon auroit été le pren
fruit de ce repentir : mais l'idée du
ril étant paſſée, le deſir de la vengea
reprit ſa place, & lorſque le Sire
Laval, inſtruit du changement du D
ſe préſenta devant lui, il le char
de demander à ſon beau-frere
vouloit payer cent mille francs
& rendre les places de Joſſelin,
Lamballe, Broon, Jugon, Bl
Guincamp, la Roche-Dirieu, C
tel-Andren, Cliſſon & Château-G
dont les unes étoient au Connétab

1387. exposa les volontés du Duc. Clisson bien résolu de ne garder aucune de ses promesses, fit toutes celles qu'on exigea de lui; mais le Duc vouloit les cent mille francs d'or comptant, & que le Connétable le mît en possession de ses places avant de sortir de prison. Il fut décidé que Laval n'osant quitter le Château de l'Ermine, dans la crainte de quelque fâcheux retour de la part du Duc, Beaumanoir iroit exécuter les ordres de Clisson. Ce Chevalier fut donc à son tour tiré des fers & conduit à la chambre du Connétable, où le Duc leur fit porter à manger, sans vouloir permettre qu'ils se présentassent devant lui.

Cependant les ponts du Château furent levés, & les clefs gardées dans la chambre du Duc jusqu'au troisieme jour que Beaumanoir sortit. Il trouva les gens du Connétable, ceux de Laval, & les siens désesperés de leur absence, & demandant du secours de tous côtés. La nouvelle de la détention du Connétable avoit déjà été portée jusqu'à Paris. Elle surprit tout le monde; mais les Princes qui gouvernoient alors l'esprit du Roi, ne furent pas fâchés qu'un homme contre lequel ils n'avoient osé rien entreprendre jusques-là, eût

été humilié par un autre. On fit entendre au Roi qu'il devoit abandonner un 1387.
premier Officier de la Couronne, qui chargé du commandement de toutes les troupes du Royaume & à la veille d'une grande expédition, alloit imprudemment se livrer à la discretion de son ennemi personnel. Mais le Comte de Saint-Pol, Couci & l'Amiral résolurent de se rendre à la Cour, pour solliciter le Roi d'envoyer ses troupes contre le Duc de Bretagne. Ce Prince informé sans doute par le Duc de Berri son Allié des dispositions de la Cour à son sujet, & de l'indifférence avec laquelle le parti le plus puissant pensoit sur l'affront qu'avoit reçu le Connétable, augmenta les conditions de sa liberté.

Mais enfin le Vicomte de Rohan, les Sires de Château Brient, de Montfort, de Rochefort, de Malestroit, & plusieurs autres, ayant sollicité pour Clisson, on acheva le traité, par lequel ce Seigneur s'engagea à livrer au Duc toutes les forteresses déjà nommées; qu'il ne leveroit plus aucun droit sur la Loire, & cesseroit de s'intéresser au sort du Comte de Penthievre; que le mariage conclu entre ce Prince & Marguerite de Clisson ne se feroit

point : que les traités conclus entr'eux
1387. feroient nuls ; que les terres du Connétable payeroient les droits impofés par le Duc, dont jufqu'alors elles avoient été exemptes ; qu'il obéiroit au Duc comme fon fujet, & à fa Juftice, ainfi que les Sires de Beaumanoir, de Derval, & de Roftrenen, & tous fes Alliés ; que le Duc auroit la moitié des Gabelles & autres impofitions qui étoient & feroient mifes fur les terres du Sire de Cliffon & fur celles de fa femme. On ajouta pour conclufion au traité, que fi le Connétable contrevenoit à aucun de ces articles, & entreprenoit de tirer vengeance des Officiers du Duc qui avoient contribué à fa détention, tous fes biens feroient acquis & confifqués au profit du Duc & de fes héritiers.

Cliffon figna ces conditions toutes onéreufes qu'elles étoient, promit fur les Evangiles de les remplir inviolablement, & fortit fur le champ du Château de l'Ermine, bien réfolu de n'en tenir aucunes. Suivi feulement d'un Page, il monta à cheval & arriva en deux jours à Paris. Ayant été introduit auprès du Roi, il fe jetta à fes genoux, & lui dit que depuis que Sa

Majeſté l'avoit revêtu de l'épée de Connétable, il s'étoit comporté d'une 1387.
maniere conforme à ſa naiſſance & à ſa dignité; que ſi quelqu'un, excepté le Roi & Meſſeigneurs ſes oncles, vouloit dire le contraire, il donneroit ſon gage. Cliſſon ſe tut comme pour attendre ſi l'on accepteroit le défi; puis reprenant ſon diſcours : En exerçant, dit-il, les fonctions de mon emploi, j'ai été arrêté par le Duc de Bretagne, qui m'a voulu faire mourir. Il auroit exécuté ce deſſein ſans les inſtances réitérées du Sire de Laval; mais je n'ai été relâché qu'en livrant au Duc la plus grande partie de mes places fortes, & en payant cent mille francs d'or. L'action du Duc de Bretagne, ajouta-t'il, attaque directement l'autorité royale, puiſqu'il a rompu par cette violence inouie l'expédition d'Angleterre. Je ſupplie donc Votre Majeſté de diſpoſer en faveur de quelque autre de l'office de Connétable, ne pouvant plus l'exercer avec honneur.

Charles tout prévenu qu'il étoit par ſes oncles, fut touché du malheur de Cliſſon; il le prit par la main, le releva avec bonté, & lui dit qu'il n'acceptoit pas ſa démiſſion; que l'affront qu'il avoit reçu, ne demeureroit pas

sans vengeance, & que l'on assemble-
1387. roit par ses ordres tous les Pairs du Royaume, pour prendre leurs avis sur une affaire de cette importance. Clisson étonné de la froideur de cette réponse, se jetta encore une fois aux genoux de son Maître, & le pressa de nouveau de reprendre l'office de Connétable, n'étant plus en état, disoit-il, après avoir reçu un tel affront, d'exercer cette premiere charge de l'Etat avec la dignité convenable. Le Duc de Bourgogne répondit pour le Roi, qu'on y penseroit; & sur ce que le Connétable insistoit, Charles lui reprocha sa conduite dans une occasion qui demandoit du secret & de la prudence. Vous avez fait deux grandes fautes, ajouta ce Prince, la premiere d'avoir été à Vannes au lieu de partir pour l'Angleterre, & la seconde de vous être laissé conduire au Château de l'Ermine par le Duc qui vous a trompé comme un enfant. » Eh, Monseigneur, répondit Clisson, il me » montroit tant de beaux semblans » que je ne lui osois refuser. » Con- » nétable, dit le Duc de Bourgogne, » ces beaux semblans sont des décep- » tions. *Je vous cuidois plus subtil que* » *vous n'êtes.* » Il se retira très-mé-

Reproches que lui fait le Roi de France.

content ; & ayant enfin payé la rançon de Jean de Penthievre qui épouſa ſa fille, il ne ſongea plus qu'à ſatisfaire ſa vengeance. 1388

Cliſſ commence guerre co le Duc.

Le Connétable ennuyé d'attendre une juſtice due à ſes ſervices, prit un parti plus conforme à ſon humeur. Il envoya ſes ordres à ſes amis & à ſes Capitaines qui étoient en Bretagne ; leur permit de le venger & de ſe venger eux-mêmes par la voie des armes. La repréſaille paroiſſoit trop juſte, pour craindre d'en être blâmé par la Cour de France. A peine cette permiſſion fut elle venue en Bretagne, qu'on y vit bientôt les effets de la vengeance de Cliſſon. Ses Capitaines animés de ſon eſprit, & formés par lui dans l'art de la guerre, ſçurent mettre à profit ſes leçons. Ils formerent de toute part des entrepriſes, dont le ſuccès répondit à leur habileté. Le Vicomte de Coëtmen attaqua dans les formes la Motte Guingamp, & prit la place par compoſition. Le Sire de Roſtrenen fut moins indulgent à l'égard de la garniſon de Châtel-Audren, il la paſſa au fil de l'épée, après avoir pris la place d'aſſaut. Robert de Guité & Geoffroi Ferron ſe diſtinguerent par une entrepriſe encore plus hardie. Ils pratique-

rent les habitans de Saint-Malo, qui
1388. avoient de l'inclination pour le Connétable, & par leur secours escaladerent les murailles, & firent la garnison prisonniere de guerre. Le Connétable instruit de cette entreprise, voulut faire sa cour au Roi en lui offrant cette place, que le Prince accepta volontiers, après se l'être fait adjuger par le Pape Clement. Guingamp, Lamballe, Château-Lin, le Plessis-Bertrand, subirent le sort des autres villes, & rentrerent sous la domination de leur premier maître.

Ces conquêtes annoncées à la Cour de France y causerent une grande surprise. On fut étonné de voir ce que pouvoit le Connétable, même absent & éloigné, & on craignoit fort que la présence de ce Général n'achevât de dépouiller le Duc. Ce Prince fut heureux dans ces circonstances de ce qu'on lui avoit remis les places que tenoit Clisson au nom du Roi.

Sur ces entrefaites la Duchesse de Bretagne mit au monde une fille qui fut nommée Jeanne. Le Duc se réjouit de cette naissance; mais il auroit fort souhaité de se voir un fils, afin d'ôter au Comte de Penthievre l'espérance de lui succéder. Clisson,

toujours pouſſé par l'ambition & par la vengeance, fut charmé au contraire de ce que la fécondité de la Ducheſſe n'avoit pas rompu ſes projets, 1388
& elle le confirma de plus en plus dans l'idée de racheter Jean de Bretagne, & de lui faire épouſer ſa fille cadette.

Cependant comme il n'étoit pas en état de donner la ſomme entiere qu'on exigeoit pour ſa rançon, ayant été obligé de donner cent mille francs pour la ſienne propre, il en paya ſeulement la moitié, & donna caution pour le reſte. Les Ducs de Berri & de Bourgogne, quoique ligués ſecrettement avec le Duc de Bretagne contre le Connétable & le Comte de Penthievre, furent tous à la tête des cautions. Dès qu'il n'y eut plus rien à régler ſur cette affaire, Cliſſon envoya pluſieurs gentilshommes pour chercher ſon nouveau gendre, & au commencement de l'année ſuivante ce Prince épouſa Marguerite.

Cependant le Connétable s'étoit rendu à Pontorſon, où il aſſembloit une armée. Là il fut joint par les Sires de Rohan, de Laval, de Beaumanoir, de Coëtmen, & par pluſieurs autres Chevaliers armés pour ſa que-

relle & pour leur liberté. Le Duc avoit
88. tout à craindre de cette nouvelle irruption; mais la fortune qui l'avoit toujours secondé pendant son regne, le délivra encore une fois d'un danger si pressant.

Roi em les p o- e la v - de Clis- Le Roi informé des préparatifs qui se faisoient de part & d'autre, & cette nouvelle guerre lui faisant craindre de grands inconvéniens pour la sûreté de son Royaume, envoya ordre aux deux partis de suspendre leurs hostilités, & se rendit l'arbitre de leurs différends. Le Duc, avant de répondre aux Envoyés du Roi, protesta secrettement que ce qu'il alloit faire, n'étoit que pour obéir au Roi, & qu'il se réservoit de poursuivre ses droits contre le Connétable dans des circonstances plus favorables.

Après une protestation par laquelle il crut être à couvert de tout reproche, il accorda ce qu'on exigea de lui, remit les places contestées en sequestre entre les mains du Sire de Laval, & remit l'obligation des cent mille francs qu'il avoit extorquée du Connétable, mais il ne rendit point l'argent reçu. On l'invita ensuite à se rendre à l'assemblée d'Orleans où le Roi devoit terminer cette grande affaire; mais il

s'en excusa sur differens prétextes qui penserent irriter le Roi.

1388.

Le Connétable plus ponctuel aux ordres de son Souverain, parut dans cette célebre assemblée avec un nombreux cortege, & y plaida sa cause lui-même. Il fit voir que l'entreprise du Duc étoit un attentat à la Majesté Royale, & pour soutenir son accusation, jetta son gage de bataille. Ses amis en firent autant, & personne ne les releva. Il étoit à craindre que le Roi, malgré sa promesse, ne jugeât en l'absence du Duc; mais ce Prince se hâta d'envoyer un Ambassadeur qui excusa les délais de son Maître sur ce que le Comte d'Arondel ravageoit actuellement les côtes de Bretagne.

Le Conn... ble se trou... à l'assembl... d'Orléans.

Cependant Charles qui méditoit alors une expédition en Flandre, souhaitoit fort avant de partir, de voir son Royaume pacifié. Pour cet effet il envoya le Sire de Couci au Duc de Bretagne, qui ne pouvant refuser un Seigneur, pour qui il avoit beaucoup d'égard, promit de se rendre à Paris. Il tint sa parole, après avoir reçu un sauf-conduit. Le Roi, à la recommandation de ses oncles, le reçut avec bonté, & on songea à terminer l'accommodement avec le Connétable. Les deux partis

plaiderent leur cauſe avec beaucoup
1388. de vivacité; mais pour ne point les animer de nouveau, en rappellant les griefs de part & d'autre, on ſe hâta de juger l'affaire.

Il fut ordonné que le Duc rendroit au Connétable toutes les places dont il s'étoit ſaiſi. Que celles ſur leſquelles il pouvoit y avoir de la conteſtation, ſeroient remiſes entre les mains du Roi, qui décideroit à qui elles devoient appartenir. Que les cent mille francs que le Duc avoit exigés du Connétable, lui ſeroient rendus en cinq ans, vingt mille francs par année; que les autres promeſſes extorquées par le Duc ſeroient nulles & remiſes entre les mains du Roi. Il fut enſuite queſtion d'une ſorte de réparation pour l'injure faite au premier Officier de la Couronne, & le Duc ayant proteſté que ſon intention n'avoit point été d'offenſer Sa Majeſté, & lui ayant demandé pardon, le Roi le lui accorda volontiers à la priere des Princes ſes oncles.

Le Roi réconcilie le Duc avec Cliſſon.

Après la concluſion de l'accommodement, les deux partis par ordre du Roi ſe reconcilierent & s'embraſſerent. Le Roi pour cimenter l'accord, fit dîner le Duc & le Connétable à ſa table,

table ; & ce Prince ayant bû, don
sa coupe pleine de vin au Duc, le p:
d'en boire une partie & de donner
reste au Connétable ; ce qui fut exéc
té ; ensorte qu'on crut l'union parf
tement rétablie entre ces deux enr
mis : mais la réconciliation étoit tr
forcée pour être sincere & durable. (
fit aussi un traité avec le Comte
Penthievre, qui ne fut pas plus re
gieusement exécuté que celui fait av
sebeau-pere.

Le Duc de Bretagne, profitant
l'absence du Roi, qui étoit allé pu
l'insolence du Duc de Gueldres, at
qua les places du Connétable & de s
gendre, qui se défendirent vailla
ment, & le firent repentir plus d'u

Guesclin. Sa dignité & sa liaison avec
1389. ce Capitaine illustre, l'obligerent de faire le principal personnage de cette cérémonie. Il fut chargé de mener le deuil avec les Maréchaux de Sancere & de Blainville.

Tandis que le Duc de Bretagne d'une part, le Connétable & le Comte de Penthievre de l'autre, paroissoient si animés, leurs amis communs tâchoient toujours de les mettre d'accord. Mais les deux partis par une défiance mutuelle, différoient toujours d'exécuter les articles de leur traité d'accommodement, l'un & l'autre attendant toujours que son ennemi commençât les démarches, afin de l'imiter. Clisson de son côté, conservoit par la terreur de son nom ce qu'il avoit ordre de restituer, & aucun de ses Capitaines n'osoit suivre les ordres du Duc, de peur d'être immolé à la colere du Connétable qui ne faisoit quartier à personne. Les plus fideles sujets du Duc n'étoient pas même en sûreté contre ses coups. C'est ainsi que Kerrimel n'osa sortir de la Roche-Dirien, craignant son ressentiment, & il fit approuver sa crainte au Duc même.

Le Connétable parut néanmoins se lasser d'une conduite qui l'exposoit lui-

[redacted]

même. Il résolut de s'attacher entiérement au Roi, & d'oublier, s'il étoit 1389.
possible, sa haine contre le Duc. Il reste une lettre par laquelle il est aisé de juger de ses dispositions présentes. » Beau cousin & ami, dit-il, Mon» sieur de la Tremblai, ayant lesu cel» le-ci, venez à toute outrance avec » ma compagnie d'hommes d'armes » & d'arbalestriers me trouver, che» vauchant à hostilité ; car il est mes» tier que pieça nous quittions nostre » maistre qui est moult fâcheux, & » allions en chevauchée trouver Mon» seigneur le Roi de France qui est » moulte agréable & de bonne haitan» ce, & jeune & gaillard Prince. Et » donray votre fils Pierre à Monsei» gneur le Duc d'Orléans, & vostre » fils Drouin à Monseigneur le Roi » de Sicile. Mais qui soïont plus con» venant d'années, du bien cour tien» drons. Pour moi je suis vostre bon » parent & favorable ami, Olivier de » Clisson. »

A peine le Connétable fut-il à la Cour, que par une conduite qui té- 1390.
moignoit autant de zele que d'ambition, il renversa tout le ministere. Jusque-là le Royaume avoit été gouverné par les oncles du Roi ; mais ce

Le Duc d'Orléans, frere du Roi, avoit donné sa confiance à Pierre de Craon, homme distingué par sa naissance & par ses richesses, & lui avoit avoué une inclination qu'il avoit pour une fille de Paris. Celui-ci conversant un jour avec la Duchesse d'Orléans qui aimoit son mari jusqu'à la jalousie, laissa échapper quelques paroles indiscretes qui donnerent occasion à la Duchesse de faire de sanglans reproches à son mari. Le Duc irrité contre Craon, le fit aussi-tôt bannir de la Cour sans lui en dire la cause. Ce Seigneur ne sçachant à qui attribuer sa disgrace, se retira en Bretagne, où le Duc ne manqua pas de fournir un objet à sa vengeance, & lui persuada que le Connétable seul étoit l'auteur de son bannissement. Pierre de Craon n'en demandant pas davantage, emprunta dix mille francs au Duc, & se retira à sa terre de Sablé en Anjou, où il forma le projet d'assassiner Clisson.

1392.

Avanture [extr]aordinai[re] arrivée à [Cl]isson.

Ce Seigneur avoit un superbe Hôtel à Paris, situé où est aujourd'hui le Cimetiere Saint Jean. Il donna ordre au Concierge de cet Hôtel de faire provision de vivres & d'armures de toutes especes pour armer cinquante hommes, & de lui mander quand tout

lui-même à Paris, & se tint ca
qu'à la Fête du Saint Sacrem
jour là il y avoit une grande
l'Hôtel de Saint-Pol, où le
table resta fort tard. Il sortit e
vi seulement de sept personn
quelques valets qui portoient d
beaux.

Pierre de Craon, instruit d
fut l'attendre sur son passage, &
rencontré, le fit charger en cri
mort, à mort, Clisson, ci vo
mourir. Qui es-tu, dit le Conn
qui dis telles paroles? Je suis Pi
Craon votre ennemi, répondit l'a
vous m'avez par tant de fois cou
que ci ce vous faut amender. En
temps il fut accablé de coups d'é
de haches d'armes C-

la referma auſſi-tôt. Pierre de Craon
1392. le croyant mort, prit la fuite avec ſes gens & ſe retira en Bretagne.

Le Roi inſtruit de cet aſſaſſinat lorſqu'il alloit ſe mettre au lit, ſe fit auſſi-tôt conduire ſur le lieu; & demanda en arrivant: *Connétable, comment vous ſentez-vous? Chier Sire*, répondit-il, *petitement & foiblement.* Il lui dit enſuite que c'étoit Pierre de Craon qui l'avoit mis en cet état. Le Roi lui repartit: *Connétable, oncque choſe ne fut ſi comparée, comme celle ſera, ne ſi fort amendée.* Il fit enſuite venir ſes Médecins & ſes Chirurgiens qui l'ayant aſſûré que ſes playes n'étoient point mortelles, il l'exhorta à ne penſer qu'à ſe guérir, & lui dit qu'il ſe chargeoit de la vengeance.

On donna auſſi-tôt ordre à la Maréchauſſée de courir après les aſſaſſins, dont pluſieurs furent punis du dernier ſupplice. Pour Pierre de Craon il s'étoit retiré auprès du Duc de Bretagne, qui apprenant que Cliſſon vivoit encore, dit à l'aſſaſſin: *Vous êtes un chetif, quand vous n'avez pû occire un homme, duquel vous étiez au-deſſus.* *Monſeigneur*, répondit Pierre de Craon, *c'eſt bien diabolique choſe; je crois que tous les diables d'enfer, à qui*

il est, l'ont gardé des mains de moi & de mes gens, car il y eut sur lui lancé 1392 *& geЄté plus de soixante coups d'épée & de couteaux, & quand il chut du cheval, en bonne vérité, je cuidois qu'il fût mort.* Cependant la crainte d'être obligé de soutenir une guerre à son sujet, le força de lui refuser son appui, & ce Seigneur fut obligé de chercher ailleurs un autre azyle ; mais il fut arrêté à Barcelonne, & mis dans une cage de fer. Pendant ce temps-là on faisoit son procès à Paris, & tous ses biens furent confisqués & ses maisons rasées.

Le Roi dispose à venger cet attentat.

Cependant le Roi ayant résolu de punir un pareil attentat à la Majesté Royale, se disposa à marcher en personne contre le Duc de Bretagne, qui fit tous ses efforts pour détourner l'orage. Il ne put en venir à bout. Mais la fortune le sauva encore une fois du danger où il se trouvoit. Lorsque l'armée fut prête, le Roi se mit à la tête malgré l'avis de ses oncles & des Médecins qui craignoient pour la vie de ce Prince à cause des grandes chaleurs de l'été. Rien ne put l'arrêter, & il s'avançoit à grandes journées, lorsqu'il lui arriva ce funeste accident qui lui fit perdre l'esprit & ar-

la referma aussi-tôt. Pierre de Craon
392. le croyant mort, prit la fuite avec ses gens & se retira en Bretagne.

Le Roi instruit de cet assassinat lorsqu'il alloit se mettre au lit, se fit aussi-tôt conduire sur le lieu; & demanda en arrivant: *Connétable, comment vous sentez-vous ? Chier Sire*, répondit-il, *petitement & foiblement*. Il lui dit ensuite que c'étoit Pierre de Craon qui l'avoit mis en cet état. Le Roi lui repartit: *Connétable, oncque chose ne fut si comparée, comme celle sera, ne si fort amendée*. Il fit ensuite venir ses Médecins & ses Chirurgiens qui l'ayant assûré que ses playes n'étoient point mortelles, il l'exhorta à ne penser qu'à se guérir, & lui dit qu'il se chargeoit de la vengeance.

On donna aussi-tôt ordre à la Maréchaussée de courir après les assassins, dont plusieurs furent punis du dernier supplice. Pour Pierre de Craon il s'étoit retiré auprès du Duc de Bretagne, qui apprenant que Clisson vivoit encore, dit à l'assassin: *Vous êtes un chetif, quand vous n'avez pû occire un homme, duquel vous étiez au-dessus. Monseigneur*, répondit Pierre de Craon, *c'est bien diabolique chose; je crois que tous les diables d'enfer, à qui*

il eſt, l'ont gardé des mains de moi de mes gens, car il y eut ſur lui La & geƈté plus de ſoixante coups d'épé de couteaux, & quand il chut du c val, en bonne vérité, je cuidois q fût mort. Cependant la crainte d'ê obligé de ſoutenir une guerre à obligé de ſoutenir une guerre à ſujet, le força de lui refuſer ſon app & ce Seigneur fut obligé de cherc ailleurs un autre azyle ; mais il fut rêté à Barcelonne, & mis dans u cage de fer. Pendant ce temps-là faiſoit ſon procès à Paris, & tous biens furent confiſqués & ſes maiſc raſées.

Cependant le Roi ayant réſolu
punir un pareil attentat à la Mais

rêta son projet. Il ne fut plus question
1392. ensuite du voyage de Bretagne ; on congédia l'armée, & Clisson reprit comme les autres le chemin de Paris.

Disgrace de Clisson.

Sa disgrace suivit bien-tôt la maladie de son maître, & on commença par les Sires de la Riviere & de Noviant ses fideles amis. On n'osoit encore attaquer un homme qui avoit été si cher au Roi ; mais il en fournit bientôt une occasion. Dans des circonstances où il auroit dû se ménager, il osa demander le payement des Gendarmes qu'on avoit assemblés pour l'expédition de Bretagne, & voyant qu'on différoit de jour en jour, il alla lui-même à l'Hôtel d'Artois pour en parler au Duc de Bourgogne. Ce Prince qui se voyoit le maître, & qui avoit de justes sujets d'haïr le Connétable, lui répondit fort en colere : *Clisson, Clisson, vous n'avez que faire de vous*
1393. *embésoigner de l'Etat du Royaume de France ; car sans votre office il sera moult bien gouverné. A maleheure tant vous en estes vous meslé. Où dyable avez-vous tant assemblé ne cueilly de Finance, que naguerres vous fastes ung testament & ordonnance de quinze cens mille francs ? Monseigneur, ne beau-frere le Duc de Berri, ne moy, pour*

toute nostre puissance , à présent n pourrions mettre ensemble. Partez ma présence , yssez de ma chambre, faictes que plus ne vous voye , car n'estoit pour l'honneur de moi , je v ferois l'autre œil crêver. Un pareil c cours devoit paroître dur à un hom du caractere de Cliſſon ; cependant diſſimula prudemment , ſortit de I ris , & ſe retira dans ſes terres. I Duc de Berri & de Bourgogne cor nuant de le pourſuivre, lui firent fa ſon procès, & donnerent ſa charge Connétable au Comte d'Eu.

Le Duc de Bretagne de ſon c crut devoir triompher aiſément d homme dépouillé de tout , & ſe r

mais la crainte d'un événement dou-
1393. teux, le fit résoudre à parler plutôt d'acommodement. Ce ne fut que pour un temps, & la guerre recommença de nouveau. Le Duc prit la Roche-Dirien & la fit raser, & Clisson en fit autant de son côté, ainsi que de plusieurs places dont il s'empara. Il entreprit même d'enlever la Duchesse de Bretagne pour qui il avoit de l'inclination; mais il ne put exécuter son projet.

1394. Cependant le Roi étant revenu en santé, apprit avec beaucoup de douleur la maniere cruelle dont on en usoit avec le Connétable, & mit tout en œuvre pour le tirer d'un état si fâcheux, jusqu'à lui envoyer sécrettement des troupes, n'osant le faire publiquement, de peur de mécontenter ses oncles. Ce Prince envoya ensuite une ambassade en Bretagne, & fit convenir les deux partis à s'en rapporter au jugement du Duc de Bourgogne. Il se fit enfin un traité plus solide & plus sincere que les précédens, qui fut nommé le Traité d'Aucser, du lieu des conférences.

Réunion de[s] deux en[ne]m[i]s par [l'e]ntremise [d]u Roi.

Le Duc de Bretagne se sentant affoibli par les années, voyant ses enfans encore en bas âge, son Etat ruiné

[redacted]

par les guerres, la plus grande partie de la Nobleſſe ſécrettement ou publiquement dévouée au Connétable & à ſon gendre, & le temps ayant d'ailleurs diminué ſa haine, ſouhaita de faire une paix ſolide & ſincere, & ne craignit point pour cela de confier ſes intérêts entre les mains de quelques Seigneurs de Bretagne, la plûpart parens de Cliſſon. 1394.

Sa réſolution étant priſe, il n'en fit point de part à ſon Conſeil, de peur qu'on ne l'engageât à changer d'avis. Il fit donc venir un de ſes Sécrétaires, s'enferma avec lui dans une chambre, & lui dicta une lettre pleine d'amitié & de douceur, peignant à découvert les véritables ſentimens de ſon cœur. Par cette lettre il mandoit à Cliſſon qu'ils puſſent avoir une conférence ſecrette, afin de terminer leurs différends. Lorſqu'elle fut écrite, il la cacheta de ſon cachet, la donna à un de ſes valets de chambre qu'il crut le plus ſecret, & lui ordonna de la porter au Sire de Cliſſon à Joſſelin, d'en rapporter la réponſe, & lui défendit de dire à qui que ce fût, ni où il alloit, ni qui l'envoyoit. Ce valet exécuta ponctuellement les ordres de ſon Maître, & rendit la lettre à Cliſſon. Ce-

Le Duc écrit à Cliſſon & lui dépeint les ſentimens de ſon cœur.

lui-ci ayant reconnu le cachet du Duc,
74. ouvrit avec empressement, lut & relut plusieurs fois ce qu'elle contenoit, & ne sçachant que penser d'un changement si prompt, il soupçonna que c'étoit encore quelque piege. Cependant il sentoit son cœur s'attendrir & souhaitoit ardemment que le Duc fût sincere. Il lui pardonnoit même déja les maux qu'il en avoit soufferts, & ne se ressouvenoit plus que des liens d'amitié qui les avoient unis dans leur jeunesse.

Cependant la prudence vouloit qu'il prît ses précautions contre la trahison, & il répondit au Duc que pour lui prouver sa sincérité & son amour pour la paix, il ne devoit point faire difficulté de lui envoyer son fils en ôtage, pendant qu'il l'iroit trouver. Le Duc lut sa réponse, & convint qu'il ne demandoit rien que de juste. Il écrivit aussi-tôt au Vicomte de Rohan, pour lui mander de le venir trouver en diligence, & lorsqu'il fut arrivé, il lui dit : *Vicomte, vous & le Sire de Montbouchier menerez mon fils au Chastel Josselin, & le laisserez-là, & me amenerez Messire Olivier de Clisson, car je me veuil accorder avec lui.* Le Vicomte de Rohan chargé d'une commission

qui lui paroiſſoit ſi agréable, prit
jeune Comte de Montfort, & le me
à Joſſelin.

Juſque-là Cliſſon avoit douté de
bonne foi du Duc. Mais lorſqu'il
entre ſes mains l'héritier de Bretagn
il fut convaincu de la ſincérité
Duc, & ſe reprochant de lui av
laiſſé faire toutes les avances, il par
ſur le champ pour l'aller trouver
pour ne lui point céder en généroſi
il lui ramena ſon fils. Cliſſon s'arr
dans l'Egliſe des Dominicains
fauxbourg Saint-Patern, où le Duc
ſe fit pas long-temps attendre. Il en
dans l'Egliſe & apperçut Cliſſon

l'un de l'autre, & ſans avoir recours à
1394. qui que ce fût, ils terminerent leur traité d'accommodement, où le Comte de Penthievre ne fut pas oublié.

C'eſt ainſi que ſe termina une inimitié qui avoit duré tant d'années, & qui ne paroiſſoit devoir s'éteindre qu'à la mort de l'un ou de l'autre. Cliſſon, après cette réconciliation, n'eut plus rien à deſirer que d'être rétabli dans tous ſes honneurs à la Cour de France, & de voir punir Pierre de Craon. Il eut ſatisfaction de l'un & de l'autre. Le Roi parfaitement rétabli de ſa maladie, fit révoquer l'Arrêt porté contre Cliſſon, & lui offrit de revenir à la Cour pour y jouir de la faveur de ſon Maître, qu'il avoit méritée par tant de ſervices. Mais ce Seigneur rebuté des maux qu'il avoit ſoufferts, & craignant qu'une rechute du Roi ne l'exposât de nouveau à la colere de ſes oncles, refuſa de retourner à la Cour. Il preſſa ſeulement le rétabliſſement des Sieurs de Noviant & de la Riviere ſes fideles amis; ce qu'on lui accorda. En même-temps Pierre de Craon fut mis entre les mains de la Juſtice, tant pour l'aſſaſſinat du Connétable, que pour avoir volé le Roi de Sicile; mais on lui fit grace à la priere même du Con-

[redacted]

nétable, dont Pierre de Craon implora la générosité. 1394.

Depuis cette réconciliation Clisson fut parfaitement uni au Duc de Bretagne, qui de son côté s'efforça par toutes sortes de moyens de lui faire oublier les mauvais traitemens qu'il lui avoit faits. Dans ce temps-là l'Evêque de Vannes ayant intenté un procès au Duc, joignit Clisson dans son accusation. Ce Seigneur qui en vouloit au Prélat depuis long-temps, fut ravi qu'il lui fournît une occasion de se venger, & résolut de le pousser à bout. Sa coutume n'étoit pas de se servir des voies de la Justice pour défendre ses droits. La violence étoit un moyen plus prompt & plus conforme à son humeur. Il étoit donc à craindre qu'il ne fît un mauvais parti à l'Evêque; mais le Duc plus prudent arrêta son impétuosité, & se contenta de faire voir à l'Evêque qu'il pouvoit punir son insolence, & l'affaire fut aisément terminée.

Mort de ce Prince.

Olivier de Clisson ne fit rien de recommandable jusqu'à la mort du Duc arrivée en 1399. Ce Prince en mourant déclara Clisson qu'il craignoit 1399. toujours, tuteur de ses enfans, conjointement avec le Duc de Bourgo-

:ables du pays où la Ducheſſe Douairiere accorda à Cliſſon ce qui avoit fait le ſujet de ſes diſputes avec le feu Duc ſon mari ; moyennant quoi il abandonna la tutelle toute entiere au Duc de Bourgogne.

Il y avoit déjà plus d'un an que le Duc Jean IV, dit le Conquérant, étoit mort, lorſque ſon fils Jean V. ſe fit couronner à Rennes dans l'Egliſe Cathédrale avec les cérémonies accoutumées. Cliſſon aſſiſta à ce couronnement, & arma le nouveau Duc Chevalier. La Ducheſſe qui devoit épouſer le Roi d'Angleterre, ſe hâta de terminer ſes affaires pour ſe rendre auprès de ſon nouvel époux. Comme
1402. elle manquoit d'argent, elle voulut engager la ville de Nantes à Cliſſon pour une ſomme de douze mille écus. Mais celui qui commandoit actuellement dans la ville, craignant que ce nouveau traité n'eût de grandes ſuites, refuſa de livrer la place. Ainſi la Ducheſſe fut obligée de partir ſans argent.

Le Roi d'Angleterre avoit formé
1403. des projets ſur la Bretagne en ſe mariant avec la Ducheſſe ; mais il ſe trompa dans ſes idées, & ayant envoyé une flotte ſur les côtes de la Province, Cliſſon, à qui l'âge n'avoit

rien fait perdre de ſa haine contre les Anglois, encouragea les Bretons à leur 1403.
faire la guerre. Ils armerent auſſi-tôt des vaiſſeaux, gagnerent des victoires navales, & ravagerent les côtes d'Angleterre, où ils firent un grand butin. Pendant ce temps-là, Cliſſon à la tête de deux mille hommes d'armes, gardoit les côtes de Bretagne, & empê-
choit les Anglois d'uſer de repréſail- 1404.
les. Il étoit occupé à cette expédition militaire, lorſqu'il apprit la mort de Jean de Penthievre ſon gendre, Prince encore plus malheureux que ſon pere, puiſqu'il ne ſortit d'une longue & dure captivité, que pour épouſer une femme ambitieuſe, qui ne lui permit pas d'être un inſtant en paix avec ſon Souverain. Il fut heureux au moins de ne pas voir les extrêmités où elle ſe porta dans la ſuite & qui cauſerent ſa perte & celle de ſes enfans.

Il perd Jean de Penthievre ſon gendre.

Cependant les Anglois irrités des ravages des Bretons, mirent en mer une puiſſante flotte que ceux-ci ne purent arrêter, & qui vint deſcendre en Bretagne. Cliſſon inſtruit de leur marche, fit avertir le Duc de Bretagne, qui vint en diligence le joindre. Olivier que ſon grand âge empêchoit de combattre comme un ſoldat, fit les

fonctions de Général, & se charges
1404. de mettre les troupes en ordre. Il les sépara en deux corps, en donna une partie au Maréchal de Rieux pour se joindre au Commune, & se tint avec le plus grand nombre derriere une colline.

Derniere expédition de Clisson.

Les Anglois descendirent à terre, & ne voyant que des milices, fondirent dessus pour les tailler en pieces; mais les Gendarmes mêlés parmi elles firent qu'ils trouverent de la résistance; ce qui donna le temps au Duc & à Clisson de les attaquer à dos & en flancs. La victoire suivit bien-tôt une attaque si imprévûe, & les Anglois épouvantés s'empresserent de regagner leurs vaisseaux; ce qu'ils ne purent faire si vite qu'ils ne laissassent plusieurs des leurs sur la place. Le Comte de Beaumont leur Général, fut tué d'un coup de hache par Tannegui du Châtel. Le Bâtard d'Angleterre son collegue, craignant d'être poursuivi, demanda un passeport au Duc, qui le lui accorda; mais au lieu de parler d'accommodement, comme il l'avoit promis, il profita de l'intervalle de paix, mit à la voile, & passant auprès de Guerrande, brûla deux villages
1406. avec les Eglises, & enleva cinquante

muids de ſel qu'Olivier de Cliſſon y avoit fait amaſſer pour ſon uſage. 1406.

Cette expédition dont tout le fruit demeura à la Bretagne, & la gloire toute entiere pour Cliſſon, fut la derniere où ſe pût trouver ce grand homme. S'appercevant que ſes forces diminuoient, il ſe retira dans ſes terres, eſpérant de trouver ſur la fin de ſa vie un repos que ſon caractere l'avoit empêché de trouver jamais. Les intrigues de la Comteſſe de Penthievre lui ſuſciterent de nouveaux malheurs, plus grands & plus ſenſibles, en ce qu'il n'étoit plus en état de leur oppoſer que des vœux & des deſirs impuiſſans de vengeance. La Comteſſe fit une ligue des principaux Seigneurs de la Province contre le Duc de Bretagne. Ce Prince en accuſa Cliſſon, & chercha les occaſions de lui témoigner ſon reſſentiment.

Les Officiers de ce Prince, ſervant la paſſion de leur Maître, porterent à la barre de Ploermel, une plainte contre Cliſſon, dans laquelle ils l'accuſoient de pluſieurs crimes & maléfices. Ce Seigneur fut ajourné, & condamné par défaut à être mis en priſon. Il fallut que le Duc fît aſſembler des troupes pour mettre cet arrêt à exé-

cution. Elles reçurent donc ordre d'assiéger Josselin où Clisson étoit retenu au lit par la maladie dont il mourut. Ce triste état n'avoit rien diminué de sa fierté ni de son courage ; mais il manquoit de forces pour les signaler. Le Vicomte de Rohan & la Comtesse de Penthievre l'exhorterent à se soumettre & à fléchir le Duc par des offres avantageuses. Il lui fit proposer cent mille francs que ce Prince accepta, bien aise sans doute de devoir cette somme à l'état où Clisson se trouvoit réduit, sans avoir été dans le cas d'en abuser jusqu'au bout, & de troubler par des violences les derniers momens d'un homme dont le courage & les services avoient contribué à mettre dans sa famille le Thrône de la Bretagne. Clisson mourut le 23 Avril 1407, le plus fameux & le plus malheureux des hommes de son temps, ennemi du Duc de Bretagne qui lui devoit toute sa fortune, & abandonné du Roi de France, à qui ce Seigneur avoit rendu les plus signalés services.

1406.

Mort de Clisson.

JEAN

JEAN LE MAINGRE
DE
BOUCICAUT,
IIe DU NOM,

Maréchal de France, & Gouverneur de Gênes, ſous les Rois Charles V. & Charles VI.

JEAN le Maingre nâquit à Tours de Jean le Maingre de Boucicaut, & de Fleurie de Linieres. Son pere fut revêtu de la dignité de Maréchal de France par le Roi Jean, & mérita avec l'eſtime de ce Prince, la confiance des gens de guerre & l'amitié des peuples. Il témoigna toute ſa vie un déſintéreſſement extraordinaire, ce qui fut d'autant plus remarqué, que les gens de guerre de ſon ſiecle, bien éloignés de ces ſentimens généreux qui animent les Officiers de ces derniers temps, ne ſervoient qu'à deſſein d'augmenter leur fortune. Lorſque les amis du Maréchal de Boucicaut le preſſerent de ſonger à la ſienne en faveur de ſes enfans : » Je n'ai rien ven-

Naiſſance … Boucicaut.

» du, leur dit il, de l'héritage de mes
» Ancêtres, il suffira à mes enfans s'ils
» sont vertueux, *& il y en aura trop*
» *s'ils ne le sont pas.*

Malheureusement pour Boucicaut, le Maréchal mourut environ trois années après sa naissance, & laissa sa femme avec trois enfans. Boucicaut étant l'aîné, elle songea à lui donner de bonne heure une éducation convenable à son état, afin qu'il pût servir d'exemple à ses deux freres, & soutenir l'honneur de sa Maison.

La Maréchale ayant apporté de grands biens à son mari, se trouvoit en état de procurer à ses fils des établissemens avantageux. Elle eut le plaisir de remarquer que Boucicaut seroit digne par son mérite, comme il l'étoit par sa fortune & par sa naissance, d'occuper les premieres places de l'Etat. Les amis de son pere dont la plupart s'étoient rendus célébres dans le métier des armes, augmentoient par leurs conseils le penchant qu'il avoit pour cette glorieuse profession, pendant que sa mere s'efforçoit de lui inspirer le goût des belles Lettres, négligées par une grande partie de la noblesse Françoise. Ce n'est pas qu'elles ne fussent en honneur : on n'estima ja-

mais tant de ſcience, que lorſqu'il y eut peu de ſçavans. Mais les hommes ordinaires ſatisfaits d'être diſtingués dans un ſeul genre, donnent la préférence à ce qui eſt le plus aiſé à acquérir, & le métier des armes quoique dangereux & pénible, a bien plus de brillant & moins de difficulté que la profeſſion des lettres. On trouvoit peu de gens de qualité alors qui vouluſſent courir à la fois ces deux carrieres, & Boucicaut fut heureux de ce que les perſonnes qui s'intéreſſerent à ſon éducation, reconnurent qu'un homme brave & noble n'étoit que la moitié de ce qu'il devoit être.

Son éducation & ſon penchant pour le métier des armes.

Il étudia donc avec beaucoup d'application & de ſoins. L'exemple de Nogaret, du Seigneur du Pleſſis & de Pierre Flotte, moins eſtimés ſous le regne de Philippe IV à cauſe de leur naiſſance que par leur profond ſçavoir, excitoit ſon émulation, & frappé de leur exemple qu'on lui citoit ſouvent, il fit de grands progrès dans toutes les choſes auxquelles on jugea à propos de l'appliquer. Mais il donna toujours la préférence aux exercices du corps, & à tout ce qui avoit quelque rapport aux armes. Les noms de valeureux

Chevaliers, de tournois, de courſe; de faits d'armes, étoient plus à la mode que jamais de ſon temps. Les batailles n'étoient ni moins ſanglantes, ni moins meurtrieres; mais la guerre ſembloit moins un fleau, & paroiſſoit moins horrible. Ces harnois ſuperbes, ces cuiraſſes, ces boucliers, ces caſques brillans, ces chevaux ſi richement couverts, répandoient un air de magnificence, &, ſi on oſe le dire, de gayeté dans les combats les plus terribles. Les récits n'en étoient point effrayans; aujourd'hui même, ils nous plaiſent encore; quel devoit être leur effet ſur les contemporains, & ſur les jeunes gens qui ſe déclarent toujours en faveur de tout ce qui eſt éclatant! De plus, on étoit aſſuré de ſe conſerver par ſa force & ſon adreſſe, en même temps qu'on acquéroit de la gloire par ſa valeur. Des armes à l'épreuve d'un bras exercé & robuſte, venoient à bout de repouſſer les coups qu'on ſe portoit alors; tous ces avantages ſont devenus inutiles. Il ne ſuffit plus comme du temps de Boucicaut d'être brave & bien armé pour revenir victorieux, ni d'être plus que ſimple ſoldat, pour être quelque choſe dans les armées.

Boucicaut dans ses heures de récréation luttoit contre ses jeunes camarades, se saisissoit d'un endroit pour le défendre, l'attaquoit ensuite, & soit qu'il fût assiégeant ou assiégé, il faisoit en sorte de jouir du commandement. La Maréchale de Boucicaut, & les amis de son pere, applaudissoient à ces jeux. On vouloit alors des hommes formés de bonne heure à la fatigue; ils sçavoient que ces combats feints entretenoient dans l'esprit des dispositions martiales. Pour être vraiment courageux, il faut l'être à la fois naturellement & par habitude.

Il est élevé avec le Dauphin.

Charles V, qui regnoit alors, se souvenant des services que le Maréchal de Boucicaut avoit rendus à la France, voulut que son fils fût élevé auprès du Dauphin Louis. Boucicaut vint donc à la Cour. Il y trouva le fameux Connétable du Guesclin, avec une foule d'Officiers de la premiere distinction, dont on connoissoit le mérite & les exploits. Plus âgé que le Dauphin, Boucicaut s'éloignoit des jeux frivoles de ce jeune Prince, pour parler de combats avec ceux qu'il rencontroit, & souvent on le voyoit seul, son âge l'excluant des compagnies qu'il auroit voulu fréquenter, & son

humeur le portant à s'éloigner de celles qui étoient faites pour lui.

Le Roi mécontent des Anglois leur déclara la guerre, & par ses ordres on leva une puissante armée à dessein de les attaquer en Normandie. Boucicaut ne cessa d'importuner tout le monde du desir qu'il avoit de se trouver à cette expédition. Les premiers à qui il en parla mépriserent sa jeunesse; il en fut outré: d'autres plus indulgens le consolerent & donnerent des éloges à son émulation; mais aucun ne lui promettoit de le satisfaire. Il devint triste, rêveur, & ce qui l'affligeoit davantage, c'est qu'on badinoit à la Cour du sujet de son chagrin. Le Duc de Bourbon en eut pitié. Il admira cette ardeur qui lui faisoit souhaiter les combats avant d'être sorti de l'enfance; il fit venir Boucicaut, lui donna des armes, & lui rendit toute sa gayeté.

Sa premiere campagne.

Il partit peu de jours après avec le Connétable du Guesclin, & les Ducs de Bourgogne & de Bourbon, qui entrerent ensemble dans la Normandie. Pendant toute la campagne, Boucicaut s'attacha à faire voir que les armes n'étoient plus un fardeau trop pesant pour lui. Il vouloit être de tous les travaux, & s'efforçoit de surpasser

ſes anciens pour mériter de leur être égalés. Les Généraux louerent à l'envi ſa conduite ; on lui laiſſa donner carriere à ſon courage, & il ſe regardoit comme le plus heureux des hommes ; mais lorſqu'il croyoit que ſon titre d'homme de guerre étoit le plus aſſuré, on lui dit que la campagne étant finie, il falloit retourner auprès du Dauphin pour continuer ſes études avec ce Prince. Il fallut obéir, mais Boucicaut ne ceſſa de ſe plaindre de ce qu'on changeoit ainſi, contre toutes les règles, un *homme d'armes* en écolier ; il oſa même en parler au Roi, & s'imaginant que ce Prince gagné par les ennemis de ſa gloire, n'étoit pas diſpoſé à lui rendre juſtice, il menaça de le quitter & d'aller porter les armes en faveur de quiconque voudroit le recevoir. Ses plaintes & ſes projets de vengeance divertirent longtemps la Cour. Enfin le Roi conſentit qu'il allât ſervir dans la compagnie du Duc de Bourbon. Ce Prince le reçut avec diſtinction ; il avoit aimé ſon pere à cauſe de ſon courage, le fils promettoit au moins de l'égaler de ce côté-là, & il poſſédoit d'ailleurs les qualités les plus capables d'inſpirer de la bienveillance & de l'amitié.

Portrait de Boucicaut.

Boucicaut, quoique dans sa premiere jeunesse, étoit grand & bienfait, adroit, léger, & plus robuste que sembloit ne le promettre une taille déliée, & un visage doux, effeminé & relevé par de belles couleurs. Ses yeux étoient grands, quelquefois pleins de feux, souvent aussi ils paroissoient extrêmement chargés, obscurs, & pour peu qu'ils fussent animés par la colere, ils lui rendoient l'aspect non seulement effrayant, mais encore désagréable. Boucicaut évitoit aussi de s'emporter, moins à cause de cette difformité que par sagesse & par modération. Au reste il étoit rempli de jugement & d'équité. Il étoit affable, populaire, compatissant, & s'il conservoit quelqu'un des défauts attachés à la jeunesse, il possedoit aussi des qualités qu'on n'avoit pas droit d'exiger d'un homme de son âge. En peu de temps il se fit aimer de toute l'armée, & loin d'avoir besoin de l'indulgence de ses supérieurs, il devint bientôt le modéle de ses inférieurs & de ses égaux.

Ses exercices violens pour se former aux travaux militaires.

Les travaux militaires lui laissant trop de loisir, il s'occupoit aux exercices les plus violens. L'Historien qui a écrit les actions de ce guerrier pen-

dant ſa vie, & en quelque ſorte ſoi
ſes yeux, rapporte que pour ſe form
aux plus grandes fatigues, il couro
tout armé & à pied d'une vîteſſe e
traordinaire, qu'il danſoit couve
d'une cotte d'acier, & ſautoit ſur l
épaules d'un grand homme à cheva
en s'appuyant ſeulement ſur ſa ma
che; mais ce qui eſt incroyable,
même Auteur ajoute que Boucicaut
plaçant entre deux murailles éloigné
l'une de l'autre, de ſorte qu'il les to
choit avec les deux pieds en s'éca
tant, & des deux plats de la main,
montoit en graviſſant au plus haut
ces murailles, ſans autre ſecours q

Prince qui regna depuis si malheureusement sous le nom de Charles VI, possédoit dans sa premiere jeunesse la bonté & la douceur qui le rendirent si cher à ses sujets ; il aimoit la gloire, & ceux qui se mettoient en état de l'acquérir. Ce qu'on lui dit de Boucicaut augmenta encore l'affection qu'il avoit conçue p[illegible] lui ; il ne chercha que les occasions [illegible] l'avancer, &, ce qui flattoit plus l[illegible] oût de son favori, il obtint qu'il serv[illegible] oit dans les troupes qui se préparoient [illegible] rentrer en campagne contre les A[illegible] ois.

Mort de Charles V Roi de France.

La paix qui [illegible] conclue peu de tems après entre ce peuple & la France, rendit inutiles les bons Offices que le Dauphin avoit rendus à Boucicaut ; & il se préparoit à aller chercher la

1380. guerre chez les étrangers, lorsque la mort de Charles V ayant mis le Dauphin sur le Trône, ce Prince le força de rester à la Cour. Pendant plusieurs mois on n'entendit parler que de tournois & de fêtes au défaut de courage. On pouvoit y faire briller la magnificence, le goût, la force & l'adresse. Le génie martial de Boucicaut se contenta de ces jeux. Il s'y distingua, & ce qu'il fit en ces combats, lui acquit autant de réputation, que ce qu'il

avoit exécuté dans les occasions l
plus périlleuses. Le Roi lui témoign
plus de confiance que jamais, & l
Parisiens supportant avec impatienc
les impôts exorbitans dont Charl
V. les avoit accablés, s'étant révolt
contre son successeur, il voulut q
Boucicaut l'accompagnât dans les vi
les voisines de la Capitale, où ce Prin
ce se retira jusqu'à la fin des troubles

Villiers de Lisle-Adam, & Desm
rets, Avocat général, avoient acqu
l'un & l'autre une grande confian
sur l'esprit du peuple. Charles suppo
sant que son absence les auroit inqui
tés, & qu'ils seroient plus disposés à

fut obligé d'envoyer des troupes aux
1381. environs de Paris pour ravager les terres, & Boucicaut commandé pour cette expédition, s'en acquitta avec un zéle qui causa la ruine d'un grand nombre de bourgeois : les granges, les maisons qu'ils avoient à la campagne, furent pillées & démolies. La plupart d'entr'eux consternés de ces pertes, s'assemblerent & demanderent, comme le seul remede à leurs maux, que la capitale se soumît aux volontés du Roi. Tous les bourgeois dont les biens étoient exposés furent de ce sentiment, & le Roi consentit à leur donner la paix, & à revenir dans sa Capitale moyennant cent mille francs, qui lui furent payés peu de jours après son arrivée. Cette somme quoique considérable alors, n'auroit point tenu lieu des prétentions que le Roi avoit formées sur les richesses des Parisiens rebelles. Mais le Duc de Bourgogne, qui dès ce temps là étoit tout puissant à la Cour, ayant résolu de secourir le Comte de Flandre contre ses sujets révoltés, crut ne pouvoir le mieux servir qu'en l'appuyant de toutes les forces de la France. Ce Duc persuada aisément au Roi de s'accommoder avec les Parisiens pour châtier

les Flamands, qui non contens d'avo
chassé leur Comte, venoient de fai
un traité avec les Anglois, & men
çoient de pénétrer avec eux jusqu
dans le sein du Royaume pour y me
tre tout à feu & à sang.

Ces funestes desseins leur étoie
inspirés par Philippe d'Artevelle, fi
de ce fameux Jacques d'Artevel
Brasseur de Bierre, qui sous le reg
de Philippe de Valois, battit les Fra
çois en plusieurs rencontres, se mo
tra le compagnon, le rival d'Edouar
le plus heureux, & le plus fier des Ro
qui ayent regné sur l'Angleterre,
qui après avoir vécu plus de la moit

par le ſecours de ſon pere, leur faiſoit ſupporter avec plus d'impatience
1382. le joug dont le Comte de Flandre les accabloit. Ce Prince paſſionné pour les plaiſirs, ne ſe ſouvenoit qu'il étoit Souverain que pour ſatisfaire plus aiſément ſes goûts divers. Tout ſembloit devoir ſervir à ſes caprices. Indifférent ſur le ſort de ſes ſujets, il n'étoit occupé qu'à ſe procurer de nouvelles douceurs, & fuyoit comme un ſupplice l'embarras des affaires. Heureux encore ſi s'étant trouvé incapable d'application, il avoit choiſi des Miniſtres en état de réparer par leur ſçavoir & leur zéle, le déſordre que cauſoient ſon ignorance & ſes diſſipations. Mais les perſonnes qui le ſervoient profitoient de ſes défauts pour augmenter leur crédit & leur fortune, enſorte que les ſujets maltraités de toutes parts, ne ſçavoient où porter leurs plaintes.

Révolte des Flamands contre leur Prince.

Le génie des Flamands ne s'accordoit point avec une pareille ſituation. Voyant que leurs murmures ne produiſoient aucun effet, ils en vinrent aux menaces, & ſe crurent en droit de ſe ſouſtraire à la domination d'un homme incapable de les gouverner. Les Gantois plus puiſſans & auſſi plus

indociles, donnerent le signal de révolte. Ils prirent les armes, & plus grande partie de la Flandre suiv leur exemple. Il leur falloit un che Artevelle fut choisi. D'abord il mo: tra quelque répugnance pour le tit de chef de parti ; mais l'espoir de d venir illustre & le libérateur de sa p trie, lui firent oublier ses scrupule Aussi-tôt qu'il eut consenti à comma der les rebelles, il mit tout en usag pour les rendre vainqueurs des forc qui se préparoient à marcher contr'eu

Le Conseil de France, gouverné p. le Duc de Bourgogne, fit assembl une grande armée, & pour termin

1381. mille chevaux, d'une infanterie nombreuse, & de plusieurs corps d'albalestriers d'élite, entra dans la Flandre, & se disposoit à marcher vers Oudenarde, qu'Artevelle tenoit assiégée; mais le Comte Louis assuré de la valeur des troupes & du Gouverneur qui défendoit la place, ayant conseillé aux François d'entrer dans la Flandre Flamingante, on se prépara à passer la Lis. Artevelle s'étant attendu à être attaqué dans ses retranchemens, les avoit fait fortifier avec beaucoup de soin. Le Comte de Flandre qui entretenoit des espions dans son armée, crut rompre toutes ses mesures, & se prépara à emporter le pont de Comines, persuadé qu'étant maître de ce poste, & en état de faire des courses au-delà de la Lis, il obligeroit les rebelles à abandonner le siége d'Oudenarde.

On attaque le Pont de Comines.

Antoing, & un des fils naturels du Comte, avec Boucicaut & plusieurs autres marcherent vers le Pont, dont ils se rendirent maîtres malgré la résistance des Flamands. Artevelle, au premier mouvement de l'armée Françoise, avoit envoyé huit mille hommes au secours du pont; ils arriverent après le combat dont les fuyards leur

apprirent le malheureux ſuccès. Ils l
ramenerent avec eux, & fondant to
enſemble ſur les François, ceux-
furent contraints à leur tour de céde
& de prendre la fuite. Boucicaut
cette occaſion fit des prodiges de v
leur, & le Connétable de Cliſſ
étant venu à la tête de deux mil
hommes d'armes pour reprendre
pont, il ſe mit dans ſa troupe.

En arrivant, le Connétable trou
que les ennemis avoient rompu u
partie du Pont, & qu'ils s'étoient
tranchés ſur l'autre. Il ne laiſſa pas
mettre ſes troupes en bataille, &
faire jouer ſes machines à lancer d
pierres, & quelques pieces de can

remis la défenſe du pont, étant venu
1381. à ſon ſecours, il le dégagea, & tous deux enſemble repoufferent une troiſiéme fois les ennemis.

Priſe du Pont de Comines.

La priſe du pont de Comines, répandit la terreur dans tout le pays. Ypres, Dunkerque, Caſſel, & pluſieurs autres places conſidérables, ſe ſoumirent au Roi; enſorte que les habitans de Gand, voulant, à quelque prix que ce ſoit, arrêter des progrès ſi rapides, ordonnerent à Artevelle de quitter le ſiége d'Oudenarde, & de venir à leur ſecours. Ce Chef déſeſpéré d'un accident qui lui enlevoit la gloire d'une conquête aſſurée, prit avec lui quarante mille hommes, & laiſſa le reſte de ſon armée pour garder les travaux du ſiége. Dans le premier mouvement de ſon chagrin, il tint un grand conſeil de guerre avec les principaux bourgeois de Gand, & comme ſi le ſuccès de la campagne avoit dépendu de leurs réſolutions, il fut décidé qu'on donneroit bataille, & qu'on ne feroit de quartier qu'au Roi ſeul, s'il étoit poſſible de le prendre vif.

Etrange réſolution d'Artevelle.

Ce fut dans cette diſpoſition qu'Ar-
1382. tevelle ſortit de Gand à la tête d'une armée formidable, & s'avança juſqu'au village d'Obbeque, ſitué entre

Reinſe & Hartebec. Il y plaça ſon camp, & l'entoura d'un foſſé ſi large & ſi profond, qu'il le mettoit hors d'inſulte. Les François de leur côté ne reſpiroient que la bataille, & ſe préparerent à la donner. On diviſa l'armée en pluſieurs corps qui furent commandés par le Connétable, les Comtes de Flandre & de Saint-Pol, les Ducs de Bourgogne & de Bourbon, qui avoit ſous lui le jeune Boucicaut, & pluſieurs autres Ecuyers. Tous ces préparatifs auroient été inutiles, ſi les Flamands euſſent voulu qu'Artevelle reſtât dans ſon camp; les François, loin de former le deſſein de l'attaquer au milieu de ſes retranchemens, étoient réſolus de le défier, & de retourner enſuite ſur leurs pas; mais fiers de la ſupériorité de leurs troupes, & voulant tenir la parole qu'ils avoient donnée aux Gantois, ils braverent les François, & ſortirent de leur camp pour les combattre. 1382.

Auſſi-tôt que l'on fut aſſuré qu'il y auroit bataille, le Roi, ſelon la coutume, fit venir pluſieurs jeunes Ecuyers pour les armer Chevaliers. Boucicaut fut du nombre. Le Duc de Bourbon, ſon protecteur, lui ceignit l'épée, & il ſe prépara à montrer qu'il

Boucicaut eſt fait Chevalier.

étoit digne de cet honneur. Artevelle
1382. avoit rangé ses troupes en bataille, à peu près dans la même disposition que celle de ses ennemis. Chacun alors reprit son poste, Boucicaut se rangea dans la troupe que commandoit le Duc de Bourbon, & mit pied à terre avec tout le reste de la Gendarmerie Françoise. L'usage de la faire combattre de cette façon, s'étoit introduit depuis quelque temps dans les armées Françoises, & le Roi fut le seul qui resta à cheval.

L'attaque commença de la part des ennemis. Artevelle fit jouer quelques pierriers, & fondit ensuite sur les bataillons François à la tête de neuf mille hommes de ses meilleures troupes. D'abord ils plierent; mais le Connétable ayant soutenu la premiere ligne, chargea si vivement à la tête de la seconde, que les Flamands reculerent à leur tour, mais toujours en combattant avec une valeur extraordinaire. Les ennemis & les François rétablirent en même temps le désordre de leur premiere ligne, & se rechargerent ensuite.

Belle action de Boucicaut.

Boucicaut, c'étoit l'usage alors, combattoit où le péril étoit le plus grand, ne connoissant d'ordre que de

ſon courage. Il remarqua un Chev
lier Flamand, qui à coups de ſabr
abattoit tout ce qui ſe trouvoit deva
lui ; rien ne pouvoit réſiſter à la forc
de ſes coups. Boucicaut l'attaqua
hache à la main ; le Flamand rema
quant ſa jeuneſſe le mépriſa, & d'u
coup violent lui fit tomber ſa hache
Va têter, enfant, lui dit il, & tou
nant d'un autre côté, il ne daigno
pas achever ſa victoire. Boucicaut o
tré de colere, tira ſon épée, s'élan
ſur lui, & vint à bout, après quelqu
momens de combat, de la lui paſſ
au travers du corps.

La mêlée dura près d'une heur

étouffé par la foule de ses gens, qui
1382. s'étoient précipités sur lui. Boucicaut se distingua dans cette bataille, une des plus sanglantes qu'on eût donné depuis long-temps. L'heureux succès en fut particulierement attribué au Connétable Clisson & au Maréchal de Sancere, qui firent la disposition de l'armée, & qui combattirent même un peu trop en soldats.

Gagnée par les François.

Le Roi que l'on avoit tenu malgré lui éloigné de la mêlée, se plaignoit de ce qu'il n'avoit pû contribuer à une victoire qui lui causoit tant de joie; mais on remarqua avec plus de plaisir encore la compassion qu'il témoigna pour les prisonniers & les blessés ennemis. Ce Prince recommanda même au Comte de Flandre de traiter ses sujets avec plus de douceur, & d'avoir plus de soin des affaires du Gouvernement; ensuite il lui dit : » Beau cousin, je vous ai aidé & secouru, tellement que vos ennemis sont déconfitz. Combien que du temps de feu » Monseigneur mon pere, dont Dieu » veuille avoir l'ame, vous futes chargé d'avoir eu alliance, & favorisé » nos ennemis les Anglois, si vous en » gardez en avant, & je vous aurai » en ma grace. »

L'armée victorieuſe marcha enſuit à Courtrai. Cette place, quoique d parti des rébelles, ne fit aucune réſ ſtance; cependant le Roi condamı au ſupplice quatre des principaux h bitans. Le malheur de cette ville ir fortunée, ne ſe borna pas à la pun tion de ces premieres victimes. L ſoldats animés par la vûe des épero dorés, & des enſeignes des Françoi qui étoient encore ſuſpendus à la vou de la principale Egliſe, pillerent l maiſons, maſſacrerent les habita ſans diſtinction de ſexe ni d'âge, réduiſirent enſuite la ville en cend

Le Roi, après une campagne ſi gl

leurs rivaux, aux plus opulens d'entre
1382. le peuple de Paris; ils pouvoient plus en leur faveur que la noblesse : en sorte que ces bourgeois, soutenus de la plupart des Princes, assurés que ceux-ci ne pouvoient se passer de leur secours, & que l'ambition les rameneroit toujours vers eux, ne songeoient qu'à remuer pour leurs propres intérêts. Ce qu'ils avoient obtenu de priviléges & de liberté sous les regnes précédens, loin de les satisfaire, les avoit rendus plus hardis à entreprendre. C'étoit, selon eux, des degrés pour parvenir à une indépendance pareille à celle dont jouissoient les bourgeois de Gand. Ils entretenoient d'étroites correspondances avec ces rebelles, leur donnoient des avis, & alloient jusqu'à leur promettre du secours, ou du moins de les favoriser par une diversion. Le Roi, dit-on, trouva à Courtrai des lettres des Parisiens adressées aux Flamands, qui contenoient toutes ces choses. Jeune & sans expérience, il s'en inquiéta d'abord; mais ses Ministres lui firent bien-tôt connoître que ces coupables tentatives de sujets mécontens, tournoient toujours à l'avantage des Souverains; que sa puissance étoit seule,

&

& leurs intérêts divers, & que la c
conſtance préſente étoit l'occaſion
plus favorable, pour rendre à ſa co
ronne la ſplendeur & l'autorité, c
les derniers troubles lui avoient f
perdre.

On s'avança vers Paris avec to
l'armée, que le Connétable rejoign
ainſi que Boucicaut & pluſieurs aut
Chevaliers, qui l'avoient accom
gné dans une courſe contre les F
mands. L'armée étoit déjà à mo
chemin de S. Denis, lorſqu'on
arriver des députés de la part du P
vôt des Marchands, & des bourge
fideles. Les grands Seigneurs qui
vironnoient le Roi, ne leur permir

parler, & que ce Prince irrité se dis-
1383. posoit sans doute à punir les Parisiens de leurs propres crimes, & de ceux de leurs peres.

Châtiment des Parisiens. A peine les députés eurent-ils achevé ce triste récit, que la foule qui les environnoit, se dispersant dans les rues de la capitale, y répandit la terreur & la consternation. Le coupable & l'innocent se trouvoient dans une peine égale. La vengeance des Rois les confond d'ordinaire. Il est trop difficile dans une multitude rebelle de distinguer ceux que leur foiblesse a mis hors d'état de signaler leur zele & de condamner la révolte. Ces fiers Parisiens, qui peu de mois auparavant bravoient impunément l'autorité Royale, & refusoient de satisfaire à des besoins aussi justes que pressans, & demandés d'une maniere conforme aux Loix, remplissoient leur ville de gémissemens & de plaintes, souhaitant avec ardeur que la justice du Roi bornât leur punition à la perte de leurs biens.

L'avant-garde de l'armée étant arrivée à cent pas de la ville, on fit halte. Quelques soldats détachés des premiers bataillons, mirent en pieces les barrieres à coup de haches. Ils allerent

aux portes qu'ils dépendirent, ayant soin de les coucher par terre en travers de la rue, pour qu'elles fussent foulées aux pieds par les troupes. Elles commencerent ensuite à défiler en bon ordre, le Roi entouré des grands de sa Cour, marchant entre deux files, & affectant un air fier & menaçant. Pendant qu'il alloit à N. D. le Connétable, les principaux Chefs, Boucicaut & plusieurs autres, se saisirent des principales places de la ville, & s'en assurerent par de nombreux corps de gardes. Les gens de guerre ne voyent point le reste de la nation avec des yeux de concitoyens & de freres; ils se regardent comme un peuple particulier, dont la volonté absolue du Souverain est l'unique loi. Les pleurs qu'ils virent répandre, les plaintes, les cris de tant de malheureux, ne firent aucune impression sur leurs cœurs. Aucun des coupables, les innocens mêmes ne purent se mettre en sureté par la fuite; tous se virent forcés d'attendre dans leurs maisons le triste sort dont ils étoient menacés.

1383.

Leur co ternation la vue de Majesté I yale.

On avoit conseillé au Roi de se conduire en cette occasion avec autant d'ordre que de lenteur. C'est un double supplice que de l'attendre. Enfin,

trois cens des principaux bourgeois
1383. furent arrêtés ; ils étoient les premieres victimes qui devoient expier le crime public. On commença par en exécuter deux, & le reste fut étroitement resserré, ceux qui jouissoient encore de la liberté s'attendant à la perdre dans peu, s'efforçoient par leurs soumissions de mériter leur grace. On les voyoit en foule porter avec empressement leurs armes à l'Arsenal, se privant ainsi par la crainte de ce qui pouvoit arrêter la vengeance de ceux qui se disposoient à les punir. Le Roi se trouvoit alors dans une situation qu'il n'auroit osé espérer. De tant de milliers d'hommes, en état par leur nombre de résister à des armées entieres, pas un seul n'osoit songer à sa défense. La terreur s'étoit emparée de tous les esprits. En état de se garantir par leur courage, ils ne songeoient à se sauver que par la soumission. La Duchesse d'Orleans & l'Université allerent se jetter aux pieds du Roi, pour obtenir la grace des coupables. Le Roi se montra inexorable, & l'inutilité de cette tentative, augmenta le désespoir des Parisiens. Enfin le jour terrible où l'on devoit décider de leur sort arriva.

Après avoir fait publier à son de

trompe l'établissement d'un grand nombre de nouveaux impôts contre lesquels on n'osa murmurer, on convoqua le peuple dans la Cour du Palais. Là on avoit dressé sur le grand escalier, un échaffaut orné des plus riches tapisseries. On y avoit préparé un thrône où le Roi alla s'asseoir, accompagné des Princes ses oncles, & des grands de sa Cour. Aussi-tôt que le peuple l'apperçut, il poussa des cris lamentables : les femmes & les filles des bourgeois arrêtés couvertes d'habits déchirés & échevelées, se prosternoient contre terre en demandant miséricorde. 1383.

Le Roi quoique touché de ce spectacle, ne laissa paroître sur son visage aucun mouvement de compassion. Ses Officiers imposerent silence à ces infortunées; & le Chancelier de France* ayant pris la parole, reprocha aux Parisiens la conduite criminelle qu'ils avoit tenue sous les regnes précédens, & les horribles attentats qu'ils avoient commis contre Charles V, en assassinant dans sa chambre & sous ses yeux deux Maréchaux de France. Il ajoute que depuis ils n'avoient cessé de se signaler par de nouvelles violences,

Discours du Chancelier au peuple assemblé.

* Mezeray nomme le Chancelier d'Orgemont.

des murmures, des séditions, & par
1383. tout ce qui pouvoit rendre des hommes coupables aux yeux de Dieu & des Rois. » Les supplices, ajouta le » Chancelier, qu'on a fait subir à » quelques-uns d'entre vous, ne sont » rien en comparaison de vos crimes; » il reste un grand nombre de rebelles » à punir; mais le tems est venu que la » Majesté Royale tant de fois insultée, » est enfin en état de se venger de vos » outrages. »

Ces dernieres paroles exciterent de nouvelles clameurs; les femmes des prisonniers tendant les mains au Roi, le supplioient d'avoir pitié de leur douleur. Les Ducs de Berri, de Bourgogne, & de Bourbon, se levant de leurs places, allerent se jetter aux pieds de ce Prince, & lui demanderent grace pour ces malheureuses. Il la leur accorda, & le Chancelier reprenant la parole, déclara au peuple que sa Majesté touchée de leur repentir, remettoit aux coupables la peine de mort, & qu'elle se contenteroit d'une amende.

Origine de l'établissement des impôts en France.

La joie fit place aux larmes & aux sanglots; & les Parisiens payerent sans murmurer les sommes immenses que le Roi exigea d'eux. Ce fut là l'époque

de l'établiſſement des impôts en Fr
ce, par la ſeule volonté du Souvera
ſans le conſentement des Etats &
peuple. Mais ce qui ſera éterne
ment reproché à ceux qui gouv
noient alors les affaires, fut le ſ
plice de Deſmarets Avocat Génér
homme célebre par ſon éloquen
ſon intégrité, ſa douceur & ſon a
bilité. Il s'étoit rendu cher au peup
dont il appaiſoit avec ſageſſe les
mêlés fondés ſur l'intérêt. Bien-tôt
Magiſtrat obtint la confiance de
Cour, & fut le médiateur des di
rends ſurvenus entre les bourgeois
Paris & Charles V.* Sa préſence av

1383. vé à Paris, loin de ſe ſouvenir des ſervices qu'il lui avoit rendus, ce Prince écouta ſes calomniateurs. Ils étoient excités par le Duc de Bourgogne, ennemi perſonnel du Duc d'Anjou, dont Deſmarets étoit le partiſan déclaré. Ce Magiſtrat ſe vit donc accuſé d'avoir entretenu les mécontens dans leurs mauvaiſes diſpoſitions, de n'être point ſorti de Paris, pendant que tous les ſujets fidéles s'étoient rendus auprès du Roi; & qu'enfin il avoit conſeillé aux Pariſiens de ſe défendre, & de ſe liguer avec les Flamands.

1383. Deſmarets arrêté ſe défendit avec force; il répondit que s'il étoit reſté à Paris, pendant que les autres Magiſtrats s'en étoient éloignés, il pouvoit s'en excuſer ſur une violente maladie, dont il ſe trouvoit alors attaqué; que d'ailleurs ſa fidélité n'ayant jamais été ſuſpecte, il avoit cru devoir demeurer parmi les mécontens, pour leur inſpirer des ſentimens de paix & de ſoumiſſion. Il ajouta, à l'égard de cette défenſe qu'on l'accuſoit d'avoir conſeillé aux Pariſiens, que l'on connoiſſoit aſſez ſon crédit ſur leurs eſprits, pour croire qu'ils n'euſſent point été d'un avis contraire au ſien, dans une occaſion où ils ne pouvoient eſpérer

1388.

de ſalut que de leur audace. On ne fit aucune attention aux réponſes de l'Avocat Général : ſes ennemis prévalurent, & il fut condamné à avoir la tête coupée.

Belle fin de ce Magiſtrat.

En allant au ſupplice il exhortoit ſes concitoyens à la fidélité & à l'obéiſſance, & ſe montroit extrêmement ſenſible à la compaſſion qu'ils lui témoignoient. La vue de l'échafaut le troubla ; il s'écria pluſieurs fois, *Judica me, Deus, & diſcerne cauſam meam.* Ainſi mourut à l'âge de 70 ans, un Magiſtrat célebre qui ne reçut d'autre récompenſe d'une Cour ingrate, que le ſupplice qui termina ſes jours.

Boucicaut témoin de ces exécutions ſanglantes, voyant la guerre de Flandre terminée, paſſa en Pruſſe, à deſſein de ſervir dans les troupes de cet Etat, qui ſe préparoient à faire la guerre aux Turcs. La jalouſie des Allemands, des Anglois, des Ecoſſois & des autres étrangers, l'obligerent à revenir en France. Le Duc de Bourbon l'emmena avec lui dans ſon expédition de Guyenne, où ce Prince s'empara de pluſieurs places ſur les Anglois. De-là ils paſſerent en Xaintonge & dans le Poitou, qu'ils ſou-

mirent en partie. Le dessein des François qui se trouvoient alors supérieurs
1383. à leurs ennemis, étoit de passer en Angleterre, & de faire de ce pays le théâtre de la guerre, dont ils avoient jusque là porté seuls tout le poids. Le Duc de Bourgogne se trouvant le maître des délibérations, crut ne pouvoir prendre un chemin plus glorieux pour s'assurer l'autorité, que d'en faire un usage avantageux à la patrie. Il leva donc un grand nombre de soldats à ses dépens, & offrit le port de l'Ecluse pour l'embarquement de l'armée destinée à passer dans la grande Bretagne. L'Amiral conduisit quelques troupes en Ecosse, dont le Roi s'étoit ligué avec Charles VI. Mais la mauvaise conduite du Général François, qui devint amoureux & se fit aimer d'une Princesse du Sang d'Ecosse, fit perdre tout le fruit qu'on pouvoit retirer de cette expédition.

Les cabales secrettes du Duc de Bretagne, dont on fut instruit à propos, obligerent la Cour de changer le dessein où l'on étoit de faire passer du secours en Ecosse; & les succès des François sur leurs ennemis, se bornerent aux places que le Duc de Bourbon leur avoit enlevées dans la Guyen-

ne, le Poitou & la Xaintonge. Boucicaut y étoit resté avec ce Prince. Le Duc de Bourbon étant revenu à la Cour, le laissa en qualité de Lieutenant Général dans les pays qu'il venoit de soumettre, & où Boucicaut continua de faire des conquêtes. Souvent il employa la force, quelquefois il se servit de la ruse, un bonheur égal accompagnant toutes ses entreprises. Sa réputation excita l'émulation de plusieurs Chevaliers Anglois : c'étoit l'usage alors de signaler son estime pour un guerrier, en lui offrant le combat. Boucicaut sortit vainqueur de tous ceux qu'il eut à soutenir, & l'ardeur avec laquelle il cherchoit ces sortes d'occasions de se signaler, auroit été blâmée dans la place qu'il occupoit, s'il n'eût point eu pour se justifier l'exemple de tous ses pareils. Boucicaut vainquit en combat particulier, Pierre de Courtenay, & Thomas de Clifort, Chevaliers Anglois, qui avoient passés jusque là pour invincibles.

1383

Bravoure de Boucicaut en plusieurs occasions.

On songeoit alors à tenter une nouvelle descente en Angleterre. Ces conquêtes qu'on avoit faites dans la Guyenne & les autres Provinces voisines, valoient à peine les frais du pre-

mier armement; on se promettoit de
1383. plus grands avantages d'une nouvelle entreprise. Le Duc de Bourbon jugeant bien qu'il seroit employé dans cette guerre, rappella Boucicaut qui fut témoin des préparatifs immenses assemblés contre les Anglois.

Le Duc de Bourgogne par sa supériorité de son génie, plus que par sa naissance, s'étoit emparé de l'administration des affaires, dont il ne faisoit part à ses freres, oncles du Roi comme lui, qu'autant qu'il le jugeoit à propos. Les Ducs d'Anjou & de Berri se montrerent extrêmement jaloux d'une autorité, qu'ils se croyoient au moins en droit de partager; & le Duc de Bourgogne qui l'emportoit sur eux en capacité & en puissance, trouvant mauvais qu'on lui enviât ce qu'il croyoit dû à la prééminence de son génie, ne songea plus qu'à former des entreprises capables de rebuter ses rivaux par leur grandeur, & de lui gagner l'estime & l'affection des peuples par leur utilité.

[...]trait du [...] d'Anjou [...] de [...]les VI. Le Duc d'Anjou étoit l'aîné des oncles du Roi, & le moins bien partagé par rapport à la fortune. Il avoit à la vérité des prétentions qu'il chercha à réaliser dans la suite aux dépens du

peuple, qui le regarda comme l'ennemi de son repos. Ce Prince n'avoit des qualités qu'exigeoit son rang, que la fermeté & le courage. On ne trouvoit dans sa conduite rien de grand ni de noble. Sa fierté ressembloit à celle d'un homme du commun : il sembloit craindre qu'on oubliât ce qu'il étoit, & se plaisoit à en faire souvenir d'une maniere dure & peu convenable. Mais son extrême avarice étoit ce qui le déprisoit le plus aux yeux du peuple ; il recevoit de toutes parts, & vendoit au plus offrant les graces qui dépendoient de lui ; jamais il n'en donna aucune. On lui reprochoit encore de s'être sauvé d'Angleterre où il étoit en ôtage, avec le Duc de Berri son frere, & le Duc d'Orléans son oncle, pour le Roi Jean, ce qui l'avoit deshonoré dans toute l'Europe, où l'on avoit alors des scrupules qui peut-être à cet égard ne seroient pas suivis de nos jours. 1383.

Le Duc de Berri, cadet de Louis d'Anjou, étoit un esprit borné, & dès-là défiant & opiniâtre ; avec ses amis franc, ouvert, facile & bienfaisant. Aussi avide que son frere aîné, il recevoit aussi de l'argent de toutes parts, mais il le dispersoit sur les

Celui du D. de Berri fr. du Duc d'Anjou.

[illegible]amp à ses favoris, & donnoit même beaucoup aux pauvres. Il s'étoit acquis par ses prodigalités un grand nombre de créatures; mais aucunes d'elles n'avoient de crédit à la Cour; c'étoit des gens de peu de considération, que le besoin seul avoit attachés au Duc de Berri, & dont le nombre absorboit la plus grande partie de ses revenus, sans rien servir à son autorité.

[illegible] du Duc de Bourgo[gne].

Le Duc de Bourgogne, indépendant du Roi, & supérieur à ses freres en richesses & en puissance, les surpassoit en ambition, & ne voyoit rien alors en Europe, qui l'emportât sur lui par le génie. Sa prison avec le Roi Jean son pere chez les Anglois, & le courage qu'il avoit fait paroître à la bataille de Poitiers, lui avoient acquis avec l'estime des peuples & la tendresse de son pere, une grande réputation chez les étrangers. Il savoit la soutenir par sa valeur, sa magnificence, & sa libéralité. Mais circonspect dans ses bienfaits, il ne les accordoit qu'au mérite, & il distinguoit celui qui pouvoit lui être plus utile. Le peuple compose le grand nombre; mais le crédit, l'autorité, les honneurs ne dépendent point de lui. Son affection stérile ne produit

-- ..aine, les protecteurs c
risque, après les avoir sauv
e la victime de leur legéreté &
ingratitude. Les vues du Duc
rgogne ne descendirent point ju
u peuple; il ne songea qu'à s'att
les Grands & les personnes e
e. Il créa de nouvelles dignités
'ui acquirent des créatures, & s
t de l'argent des impôts pour s'at-
r ceux qui pouvoient s'en plain-
vec succès. En même temps il ne
occupé que de desseins utiles,
l'entreprises glorieuses; & il
ia rien de ce qui pouvoit faire
son projet contre l'Angleterre.
Duc de Lancastre, oncle du jeu-
: d'Angleterre, jouissoit dans
s de la même autorit...

Le Duc de Lancaſtre ſe joignit au Roi de Portugal, & tous deux firent la guerre au Roi de Caſtille allié de la France.

1386.

Projet de guerre contre l'Angleterre.

On ſongea à le ſecourir, & le Duc de Bourbon avec Boucicaut ſe préparerent à paſſer les Pyrenées, pendant que l'on diſpoſoit toutes choſes dans les ports du Duc de Bourgogne pour une deſcente en Angleterre. Il y avoit ſelon les Hiſtoriens du temps, juſqu'à douze cens vaiſſeaux dans le Port de l'Ecluſe. La plus grande partie de ces navires étoient chargés de bois de charpente, travaillés de façon qu'il ne reſtoit plus qu'à les aſſembler pour en faire des logemens pour les ſoldats. Cette eſpece de ville ambulante devoit ſervir à l'armée, juſqu'à ce qu'on ſe fût emparé de quelque place conſidérable. La quantité & le genre de ces préparatifs avoient étonné les peuples. Une ville de bois avec des rues & des retranchemens, ſembloit quelque choſe de ſi ſingulier, qu'on accourut en foule à l'Ecluſe, les troupes preſſant leurs chefs de les conduire ſans délai à une expédition, dont ils ſe promettoient tant de gloire.

Le Duc de Berri ne temoignoit pas le même empreſſement. On ne lui

avoit fait part du projet qu'après qu'il avoit été résolu, il forma le dessein de le faire échouer, en n'amenant que tard à l'armée les troupes qu'il devoit lever dans son appanage. En effet, il n'arriva avec elles qu'à la fin du mois de Septembre. Depuis quelques jours la mer étoit devenue orageuse; les vents qui souffloient avec force, avoient déja fait périr quelques vaisseaux; une partie des provisions se trouvoit gâtée par la pluie & le mauvais temps. 1386.

Le Duc de Berri profita de l'occasion, pour représenter au Roi que le trajet étoit devenu si dangereux qu'on ne pouvoit l'entreprendre sans s'exposer à périr. Les troupes qu'il avoit sous ses ordres commencerent à se débander; les autres n'étant point payées suivirent leur exemple, & de toute cette grande armée qui avoit répandu la consternation en Angleterre, il en resta à peine assez de soldats pour garder les Magasins. Telle fut la fin d'un projet le plus grand qu'on eût conçu jusqu'alors, & qui après avoir tenu toute l'Europe dans l'attente d'un évenement extraordinaire, fit connoître que la France invincible pour les ennemis du dehors, ne pouvoit se ga-

Il écho[ue] par les int[ri]gues du D[uc] de Berri.

1387. à coup ouvrir les portes de la ville, & les assiégés se présenter la lance à la main pour en défendre l'entrée. Heureusement pour Boucicaut, il se trouvoit alors soutenu de plusieurs Chevaliers. On en vint aussi-tôt aux coups de main; & ce fut un combat épouvantable, ces guerriers étant les plus braves & les plus robustes des deux partis. Boucicaut fit des prodiges de force & de valeur; mais pour cette fois la fortune lui fut contraire: tout couvert du sang des ennemis & du sien, il fut jetté à coups de lance, du haut du pont dans le fossé. On s'empressa de le relever, & l'on apprit avec joye que ses blessures n'étoient point dangereuses. Le Duc de Bourbon commanda les troupes pour un nouvel assaut le lendemain; & Boucicaut vouloit s'y trouver, malgré les instances du Général & de ses amis, mais les ennemis ayant demandé à capituler, les troupes entrerent dans la ville pour y prendre un peu de repos.

Boucicaut part pour la Grece.

Cette conquête ayant terminé la guerre en Guyenne, le Duc de Bourbon revint à la Cour, & Boucicaut partit peu de temps après pour aller offrir ses services à Amurat, pere du fameux Bajazet, qu'il croyoit en guerre contre

à ſe ſignaler plutôt par leur valeur, que par la prudence & la capacité. 1386.
Boucicaut ne ſe contentoit point d'ordonner un aſſaut, il le donnoit lui-même, & ſe trouvoit à tout.

Le Duc de Bourbon fatigué de la réſiſtance des aſſiégés, voulut emporter la place de vive force. 1387. Boucicaut ſuivi des plus braves de l'armée, ſe jetta dans le foſſé, & gagna le bas d'un pont qui touchoit à la muraille du Fort, il s'efforça de monter ſur ce pont, malgré la nuée de traits qu'on lança ſur lui de toutes parts. Deux tours défendoient ce pont; elles étoient remplies d'archers adroits qui tiroient ſans relâche. Le Duc de Bourbon voyant le péril auquel Boucicaut étoit expoſé, lui fit dire de ſe retirer; & voyant qu'il refuſoit d'obeir, ce Prince lui envoya une échelle. Avec ce ſecours Boucicaut monta ſur le pont, dont les ennemis avoient rompu une partie. Ils l'accablerent alors d'une quantité prodigieuſe de pierres, auſquelles il ne pouvoit oppoſer la bonté de ſes armes. Ce guerrier ne voyant aucun moyen de forcer des ennemis qui ſe tenoient cachés derriere leurs murailles, ſe préparoit à deſcendre du pont, lorſqu'il vit tout

Prodiges de valeur de Boucicaut au ſiege du Brau de St Paul.

ant pris congé d'Amurat retourna à
nise, où il s'embarqua pour Jérusa-
. Le Soudan, à l'exemple d'Amu-
lui envoya un sauf-conduit, quoi-
l suffit pour être en sureté, de payer
porte de Jerusalem un certain
it imposé par le Soudan.

Il va en Egipte.

Boucicaut, après avoir visité les saints lieux, se disposoit à revenir en France, lorsqu'il apprit que le Comte d'Eu, Prince du Sang Royal, avoit été arrêté prisonnier par ordre du Soudan d'Egypte. Le Comte d'Eu étoit alors à Damas pour venir à Jerusalem. Son inquiétude fut extrême lorsqu'il apprit les ordres du Soudan; il connoissoit la mauvaise foi de ces Princes, & n'espéroit qu'en leur avarice. Sa frayeur redoubla, lorsqu'on lui dit qu'il falloit se disposer à partir pour le grand Caire; mais l'arrivée de Boucicaut lui rendit toute sa fermeté. Ils arriverent ensemble au grand Caire, & quoique le Soudan voulût renvoyer Boucicaut, celui-ci refusa d'y consentir, il resta avec le Comte d'Eu, jusqu'à ce que ce Prince eût recouvré sa liberté. Alors ils revinrent ensemble à Jerusalem, & de-là en France, où toute la Cour donna de grands éloges à la générosité de Boucicaut.

Il trouva à son arrivée des députés de la République de Gênes, qui venoient y demander du secours contre les Corsaires de Tunis & d'Alger. Le Roi touché des maux dont les Génois se plaignoient, leva des troupes pour leur défense, & le Duc de Bourbon en prit le commandement. Son dessein étoit de faire une descente en Afrique, de mettre le pays à feu & à sang, & de s'emparer, s'il se pouvoit, de quelques places considérables. L'Histoire ne dit point précisément si Boucicaut fut de cette expédition. Mais on doit présumer, qu'attaché personnellement au Duc de Bourbon, aimant la guerre avec ardeur, la France étant alors en paix, & n'ayant aucun emploi qui pût le retenir à la Cour, il n'aura pas manqué cette occasion de se signaler. On peut donc croire qu'il suivit le Duc de Bourbon parmi cette foule de noblesse qui l'accompagnoit. Le Comte d'Erbi, fils du Duc de Lancastre, se joignit aux François dans cette guerre, & alla avec eux suivi de quelques vaisseaux. Les deux Nations se distinguerent à l'envi, & les Africains ne purent résister à leur valeur. On gagna sur eux une grande bataille; ce qui les obli-

1388. Il revient en France

1390.

de rendre tous les esclaves chré-
. qu'ils tenoient dans les fers, &
promettre de ne plus troubler le
mmerce des Chrétiens. Le Roi de
nis donna aussi dix mille écus d'or pour une partie des frais de l'armement.

Le Duc de Bourbon, content de ce succès, revint en France, où il étoit plus considéré que jamais depuis que les Ducs de Berri & de Bourgogne avoient été forcés d'abandonner l'administration des affaires, Boucicaut ne jugea point à propos de le suivre à la Cour. Il fuyoit constamment ce séjour orageux où le mérite est presque toujours inférieur à l'adresse, & qui demande une conduite trop ressemblante à la servitude.

Adresse de Boucicaut dans les courses & les tournois.

Boucicaut, se faisant un devoir de sa profession, tournoit toutes ses pensées du côté de la guerre. Au défaut des combats réels il se signaloit dans des courses & dans des tournois. Ces divertissemens n'etoient point inutiles à la réputation des guerriers qui s'y distinguoient; ils se rendoient redoutables aux spectateurs, ils entretenoient leur force, augmentoient leur adresse, excitoient l'émulation; & passant de ces jeux à de vrais combats, ils

ils se trouvoient plus en état & plus surs de vaincre. Boucicaut terrassa plusieurs champions; & son goût pour ces sortes d'exercices, le rendoit presque semblable à ces anciens Chevaliers, dont il admiroit les exploits, sans oser en tout imiter leur conduite. Il tint champ durant trente jours entre Calais & Boulogne, contre tous les Chevaliers de l'Europe qu'il avoit envoyé défier; il en vint un grand nombre parmi lesquels on comptoit des Souverains, & Boucicaut sortit à son avantage de ces différens combats. Je ne m'étendrai pas sur ce fait trop peu conforme à nos mœurs, pour qu'il puisse être utile ni intéressant.

1391.

Ce fut cependant la magnificence & la valeur que Boucicaut fit paroître en cette occasion, qui fut la cause principale de l'honneur qu'il reçut peu de temps après. On parloit beaucoup à la Cour de ce qu'il avoit fait de remarquable entre Calais & Boulogne; & le Maréchal de Blainville étant mort sur ces entrefaites, le Roi favorablement disposé pour Boucicaut, lui conféra cette haute dignité. Plusieurs Seigneurs considérables par leur naissance & leur valeur, avoient sollicité ce titre, ce qui en augmenta le prix aux yeux

de Boucicaut qui l'avoit empo
1391. quoiqu'abſent. Il ſe hâta donc d
rendre à Tours ſa Patrie, où le
étoit alors; & le trouva dans c
grande Ville dans la maiſon qu'a
habité ſon pere. *Boucicaut*, lui di
Roi en le voyant, *votre pere deum*
en cet Hôtel, & giſt en cette ville
feuſte né en cette chambre ſi comme
nous a dit. Si vous donnons au pr
lieu où vous naquites l'office de v
pere, & pour vous plus honorer,
jour de Noël qui approche, après
Meſſe nous vous baillerons le Bâton.

Il eſt fait Maréchal de France. Ce jour étant arrivé, Boucic
s'habilla magnifiquement, & ſc
accompagné d'une foule de Cheval
& d'Ecuyers, qui étoient venus p
lui faire honneur. Il ſe rendit che
Roi après qu'il eut entendu la Me
& reçut de ce Prince le bâton de M
réchal de France, en préſence de to
la Cour. La coutume étoit de prête
ferment entre les mains du Chanceli
mais quoique ce Magiſtrat fût préſ
à cette cérémonie, le Duc de Bou
gogne, qui ne cherchoit qu'à s'att
cher des créatures, voulut recevo
lui-même le ferment de Boucicau
qu'il combla de politeſſes & de ma
ques de diſtinction. Le Connétabl

de Cliſſon, le Maréchal de Sancerre, Jean de Vienne, Amiral de France, 1391.
& cette foule de Chevaliers qui ſe trouvoient alors à la Cour, féliciterent Boucicaut; & ceux-mêmes qui avoient ſollicité la dignité, dont on venoit de l'honorer, approuverent le choix du Roi, & ſe conſolerent par le mérite de celui qu'on leur avoit préféré. Quelques uns ſe récrierent cependant ſur l'âge de Boucicaut; mais leur remarque lui fit honneur, & bientôt après ils furent contraints d'avouer que le courage & la ſageſſe ſont de tous les âges.

Le Roi ſe diſpoſoit alors à faire la guerre au Duc de Bretagne, qui l'avoit mortellement offenſé, comme on a pu le voir dans la vie du Connétable de Cliſſon. Il avoit donné retraite à Pierre de Craon, aſſaſſin de ce Seigneur, & c'étoit pour venger la Majeſté Royale, outragée dans le premier Officier de la Couronne, que Charles avoit formé le deſſein d'attaquer le Duc de Bretagne. Le Roi voulut que le Maréchal de Boucicaut ſervît dans ſon armée à la tête de mille hommes d'armes, & d'un nombre conſidérable d'Archers & de gens de pied. La troupe du Maréchal fut bientôt complete,

la meilleure noblesse du Royaume
1392. s'empressant pour servir sous lui. Mais comme sa nouvelle dignité & cette foule de Gentilshommes qui le suivoient, l'engageoient à une grande dépense, Sa Majesté lui accorda le Gouvernement de cette partie de la Guyenne qu'il avoit enlevée aux Anglois.

Il est fait aussi Gouverneur d'une partie de la Guyenne.

L'accident qui occasionna au Roi cette fâcheuse maladie, dont il fut affligé jusqu'à la mort, ayant empêché la guerre de Bretagne, Boucicaut avec un corps d'armée, se rendit en Auvergne, où il soumit quelques places, & de-là dans son Gouvernement. Peu de temps après le Maréchal se vit obligé de revenir en Auvergne, pour s'opposer aux Anglois qui y étoient rentrés après son départ. Il devoit agir contr'eux sous les ordres du Comte d'Eu, devenu Connétable de France, & l'un & l'autre avoient fait de grands préparatifs, lorsqu'on leur apprit que le Maréchal de Sancerre venoit de traiter avec les Anglois, & qu'ils avoient conclu une treve avec la France. Le Connétable & Boucicaut se contenterent d'exiger un nouveau serment des Gouverneurs & Capitaines Anglois, qui jurerent d'ob-

ſerver exactement la treve. Boucicaut après cette démarche, ſe flatoit que la tranquillité & la paix alloient regner dans ſon Gouvernement, & dans les Provinces voiſines. Mais les Anglois trouvant leur avantage dans l'infraction du traité qu'ils venoient de conclure, la rompirent & s'emparerent de deux forteresſes, nommées le Cor & la Roche, ſituées ſur les frontieres du Xaintonge & de l'Angoumois. 1392

Auſſi-tôt la Cour envoya ordre au Maréchal de demander raiſon de cette conduite au Duc de Lancaſtre qui étoit alors à Bordeaux. Boucicaut s'étant rendu dans cette ville, où il fut reçu avec de grands honneurs, ſe plaignit avec hauteur de la perfidie des Anglois, & déclara que, ſi on ne reſtituoit promptement les deux forteresſes, il alloit recommencer la guerre. Le Duc de Lancaſtre chercha à l'appaiſer en lui promettant toute ſorte de ſatisfaction, & de punir avec rigueur les infracteurs de la trêve. Boucicaut ne ſe contenta point de ces promeſſes, il exigea qu'on en vînt à l'exécution, & les Anglois furent obligés de lui remettre ſur le champ les deux forteresſes, qui faiſoient le ſujet de ſa né-

Il réduit les Anglois à ſoumiſſion.

gociation, après quoi le Maréchal
1401. se rendit à la Cour.

Une lettre du Comte d'Eu, qu'il venoit de recevoir, l'engageoit à ce voyage. Ce Prince lui mandoit, que puisque les affaires de la Guyenne & des Provinces voisines, étoient avantageusement terminées, il l'exhortoit à venir le joindre; que tout se préparoit pour aller en Hongrie, au secours de ce Royaume vivement attaqué par les Turcs; & qu'il ne se trouveroit jamais une occasion plus favorable de signaler son courage & sa piété. Boucicaut étoit ami du Comte d'Eu, il se fit un plaisir de partager avec lui les périls de cette expédition; & le Maréchal ne fut plus en peine que d'obtenir l'agrément du Roi.

Il trouva à la Cour des Ambassadeurs de Sigismond de Luxembourg, Roi de Hongrie, fils de l'Empereur Charles IV. qui pressoient le Roi d'accorder un puissant secours à leur Maitre. Ce Prince avoit reçu de grands sujets de mécontentement de la part de Sigismond, qui avoit enlevé l'héritiere de Hongrie, quoique cette Princesse fût accordée au Duc d'Orleans, frere de Charles. Mais les progrès de Bajazet, & la crainte qu'on

eut que ce conquerant, après avoir renversé la barriere que Sigismond opposoit à ses efforts, ne se répandit comme un torrent dans le reste de l'Europe, fit passer sur les autres considérations, & le Roi consentit à envoyer des troupes en Hongrie. 1401.

Aussi-tôt que cette nouvelle fut répandue, on vit accourir tout ce qu'il y avoit alors de plus distingué en France dans le métier des armes. Ils se disputoient l'honneur d'être acceptés pour cette glorieuse expédition; mais la Cour choisissoit ceux que la fortune mettoit en état de soutenir une grande dépense. Les autres étoient au desespoir, & se préparoient à vendre tout ce qu'ils possédoient, lorsque le Comte d'Eu & Boucicaut s'offrirent de prendre un certain nombre de Chevaliers & d'Ecuyers à leur solde. Cette résolution leur fit honneur, & fut suivie de plusieurs autres; en sorte qu'on ne renvoya personne de ceux qui s'étoient présentés pour cette entreprise.

Sa générosité. Il marche en Hongrie, au secours de ce Royaume.

Le Duc de Bourgogne, depuis la maladie du Roi, avoit repris le maniement des affaires, & disposoit à son gré des rangs & des dignités; il voulut que son fils aîné, Jean Comte de Nevers, jeune Prince plein de feu,

& de courage, commandât le ſecours
1401. de Hongrie, ſans être retenu par la crainte des dangers auxquels il alloit être expoſé. Le Comte de Nevers ne permettoit pas qu'on lui fît aucune repréſentation à ce ſujet, tant il deſiroit avec ardeur de ſe voir le chef de pluſieurs Princes du Sang, & de la plus brillante Nobleſſe du Royaume.

Tous les préparatifs ayant été achevés, le Comte de Nevers partit avec Enguerrand de Couci, que le Duc de Bourgogne avoit chargé de ſa conduite, avec Philippe d'Artois Comte d'Eu, Connétable, & le Comte de la Marche, Princes du Sang, Henri & Philippe, fils du Duc de Bar, Boucicaut, Jean de Vienne, Amiral de France, Gui de la Tremouille, Renaud de Roye, fameux compagnon d'armes du Maréchal, & le Sire de Sempi. On pouvoit regarder ceux-ci comme les chefs, & ils avoient à leur ſuite deux mille Gentilhommes; qui, avec leurs vaſſaux & leurs valets armés, formoient un corps de dix mille combattans, plus conſidérables encore par leur qualité que par leur nombre. Ils traverſerent toute l'Allemagne, éblouiſſant par la richeſſe de leurs équipages les peuples, qu'ils ſcandaliſoient

par leurs excès. Si l'on en excepte Enguerrand de Couci, & le Comte d'Eu, 1401.
toute cette nobleſſe étoit composée de jeunes gens, dont quelques-uns, comme le Comte de la Marche, & les Princes de Bar, fortoient de l'enfance. C'étoit la premiere fois qu'ils ſe trouvoient les maîtres de leurs actions, & la licence militaire augmentoit encore leur diſpoſition naturelle aux excès. L'exemple du Seigneur de Couci & de Boucicaut n'étoit point capable de les contenir, & pendant qu'ils ſe deshonoroient par leurs débauches, leurs valets & le reſte de leur ſuite, pilloient & déſoloient tous les lieux de leur paſſage. Après avoir traverſé l'Allemagne & l'Autriche, les François arriverent dans la Valachie où Sigiſmond vint les joindre. Ce Prince, qui ne s'étoit point attendu à un ſi puiſſant ſecours, combla d'honneur le Comte de Nevers, ainſi que la nobleſſe qui l'accompagnoit, & ſe trouvant à la tête de plus de cent mille hommes, il ne voulut plus demeurer ſur la défenſive; mais il forma le ſiege de pluſieurs places, dont il dût la conquête au courage des François.

Le Roi de Hongrie, & ſes troupes La Nobleſſ
étonnées de leurs exploits, ne les re- Françoiſe s'

garderent plus qu'avec admiration. Les fossés les plus profonds, les plus hautes murailles, le feu de l'Artillerie, rien n'arrêtoit la fougue de ces jeunes guerriers, avides de gloire; les avantages qu'ils remportoient redoubloient le courage. Il suffit d'une victoire pour rendre les François invincibles, & chaque jour ils en gagnoient de nouvelles. D'abord ils s'emparerent de plusieurs places, & firent ces conquêtes avec tant de vivacité & de promptitude, que les Hongrois s'imaginerent qu'il y avoit en eux quelque chose de surnaturel. Le Comte d'Eu, Boucicaut & le Sire de Roye, se séparoient des autres pour être les premiers aux périls; les uns ni les autres ne pouvoient souffrir d'être prévenus. Egalement empressés, ils se retrouvoient en même temps au pied des places qu'ils vouloient attaquer. A peine les Hongrois pouvoient-ils les suivre de loin, & seulement témoins de leurs exploits, ils n'arrivoient jamais assez tôt pour les partager. D'ailleurs l'idée qu'ils s'étoient formée du courage, n'alloit point jusqu'à ce qu'ils voyoient; & désespérant de pouvoir égaler les François, ils se contentoient de demeurer spectateurs,

1401. [Di]stingue par courage & valeur.

Les Turcs d'un autre côté, accoutumés à combattre des troupes ordinaires, ne pouvoient soutenir l'impétuosité de pareils ennemis, & se tenant enfermés derriere leurs murailles, ils attendoient seulement pour les rendre qu'ils se présentassent pour s'en emparer. 1401.

Le dessein du Roi de Hongrie étoit d'en rester à ces conquêtes, ou du moins de ne point s'exposer contre des places considérables. Mais les succès inespérés des François, ayant ébloui ses propres Généraux, ils lui conseillerent de mettre le siege devant Nicopolis, place bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison. Sigismond balança à suivre cet avis, qu'il croyoit opposé à la prudence, & ne fut déterminé que par les sollicitations du Comte de Nevers, du Connétable & de Boucicaut, qui ne croyoient rien d'impossible à leur courage. Ainsi malgré la crainte que Sigismond témoignoit, ce Prince regardant les François, malgré leur petit nombre, comme la meilleure partie de son armée, mit enfin le siege devant Nicopolis.

Siege de Nicopolis.

Les François y firent à leur ordinaire des prodiges de valeur. Ils ne pou-

voient se soumettre à la lenteur des
1401. regles, & sans attendre la décision des Généraux ni des Ingénieurs, ils plantoient des échelles, & présentoient l'escalade à découvert, & comme s'ils avoient été devant une bicoque. Les défenseurs de Nicopolis étonnés de cette hardiesse, & effrayés de ce qu'on leur avoit dit du courage des François, résistoient à peine, & avoient besoin d'être soutenus par les exhortations de leur Gouverneur. C'étoit un Officier distingué par sa bravoure, & qui avoit été choisi par Bajazet, comme le plus digne de l'emploi qu'il lui confioit. On le voyoit par-tout à la tête de sa garnison lui donner un exemple dont elle avoit besoin. Mais cet Officier remarquant à la contenance de ses soldats qu'il avoit tout à craindre d'eux, envoya un de ses domestiques à Bajazet pour engager ce Sultan à presser sa marche, lui mandant que sa place étoit sur le point de tomber au pouvoir des ennemis. Ce Sultan s'informa de toutes les circonstances, & surtout des François dont il avoit déja oui parler. On lui dit qu'aussi cruels que braves, rien n'échappoit à leurs coups, qu'ils s'étoient emparés de plusieurs de ses places, qu'après la victoire

...orte le dédaigner. Le Sul-
emit à ce discours ; il s'exhala
naces & promit à l'envoyé du
erneur, que dans peu de jours
e seroit délivrée, ou qu'il péri-
-même avec toutes ses troupes.
ffet il s'avança à grandes jour-
uivi d'une armée de plus de cent
ommes, & parut à la vue des
ns le dernier jour de Septem-
poussèrent des cris de joie en
approcher leurs ennemis, &
somption les flatant d'une
certaine, ils commirent au-
iutes qu'ils firent de démar-
Roi de Hongrie, ne doutant
Bajazet n'en vînt à une ba-
onnoissant la façon dont les
nbattoient, avoit ...

malgré eux à la guerre, & qui n'op-
1401. posoient à leurs ennemis que des corps à renverser. Sigismond ajouta, que leur défaite seroit trop glorieuse, si elle étoit l'ouvrage des plus braves hommes du monde, qu'il falloit en laisser l'honneur à cette foule de paysans Hongrois que l'on avoit amené exprès dans ce dessein; & qu'après leur déroute, le courage des François se signaleroit contre les Janissaires plus dignes de leurs coups. Les Généraux Hongrois se joignirent à Sigismond, pour leur persuader que la victoire étoit certaine si ce conseil étoit suivi, & qu'on risquoit de tout perdre si on s'y opposoit. Enguerrand de Couci, Boucicaut & quelques autres, consentoient à la proposition du Roi de Hongrie. Mais leurs compagnons s'écrierent, qu'ils n'étoient pas venus de si loin pour se tenir aux derniers rangs; que leur dessein étoit de porter les premiers coups, & que loin d'avoir besoin qu'on leur ouvrît le chemin de la victoire, ils étoient faits pour donner l'exemple au reste de l'armée.

Sigismond ne pouvant rien opposer à cette opiniâtreté, céda, & plaça les François à la tête de ses troupes. Les Turcs étoient déja en bataille, & l'on

voyoit dans la plaine vingt-quatre mille hommes d'infanterie, soutenus de trente mille chevaux. Ces deux corps formoient deux lignes, placées à peu de distance l'une de l'autre. L'infanterie qui sçavoit à quels ennemis elle auroit à faire, profita d'un moment d'intervalle qu'on lui laissa, pour planter devant elle une grande quantité de pieux cours & aiguisés en pointe, pour empêcher le passage de la cavalerie & embarrasser la marche des gens de pied.

1401.

Sigismond Roi de Hongrie, livre bataille aux Turcs.

Sigismond ayant achevé de mettre ses troupes en ordre, fit sonner la charge; & les François tous à pied partirent aussi-tôt laissant loin derriere eux les troupes destinées à les soutenir. Ils arriverent à l'avant-garde des Turcs, arracherent une partie des pieux, & malgré une nuée de traits qui tomboient sur eux de toutes parts, pénétrerent dans les rangs des ennemis; & après quelques momens d'un rude combat, ils forcerent ce premier corps à prendre la fuite. Boucicaut, & tous ceux qui avoient de l'expérience, satisfaits de ce premier avantage, vouloient attendre la cavalerie Hongroise, pour attaquer celle des Turcs qui faisoit bonne contenance; mais

les autres François se mocquant de
1401, leurs remontrances, avancerent à grands pas, ayant la précaution de s'étendre pour ne pas être enveloppés. Ils chargerent ensuite avec tant d'ordre & de vigueur, qu'ils pénétrerent jusqu'au milieu des escadrons ennemis, renversant à coups de lances & de sabres tout ce qui faisoit résistance.

Les Turcs pressés de toutes parts, enfoncés & en désordre, ne profiterent de l'avantage de leurs chevaux, que pour se mettre plutôt en sureté. Les François, malgré les ordres de leurs chefs qui s'efforçoient de les rallier, croyant que ces troupes étoient le reste de l'armée ennemie, les poursuivirent l'épée dans les reins, jusques sur le haut d'une colline qui leur avoit caché Bajazet. Ce Sultan y étoit posté avec quarante mille Janissaires. A l'aspect de cette nouvelle armée qui s'avançoit en bon ordre & au petit pas, le plus grand nombre des François perdit courage. Ils descendirent précipitamment de la colline, pendant que Bajazet formant de gros détachemens de ses deux ailes, se disposoit à les envelopper. Alors ils écouterent moins que jamais la voix de leurs Généraux, qui vouloient les remettre en ordre,

pour attendre en combattant l'arrivée des Hongrois. Si-tôt qu'ls virent Bajazet sur le haut de la colline, ils prirent ouvertement la fuite. Sigismond au désespoir, presse ses troupes, & veut s'avancer avec sa cavalerie, pour s'opposer à celle des Turcs qui s'étant ralliée, arrivoit de tous côtés pour fermer aux François le chemin de la retraite. Mais les Hongrois consternés de la défaite de ces héros qu'ils avoient admirés, refuserent de suivre leur Roi, & l'entraînerent dans leur déroute. Alors les François demeurerent seuls avec les Chevaliers de Rhodes sur le champ de bataille.

1401.

Défaite de l'Armée des Chrétiens.

Le Comte de Nevers, Enguerrand de Couci, le Comte d'Eu, Boucicaut & quelques autres se voyant enveloppés des ennemis & abandonnés des Hongrois, remirent ce qu'il leur restoit de troupes en ordre. L'honneur & l'impossibilité de se sauver, avoient ramenés auprès d'eux ceux des François qui avoient d'abord pris la fuite. Mais l'espoir de vaincre ne leur étoit plus permis, & une mort glorieuse devoit être le seul prix de leur valeur. Heureusement quelques-uns d'eux avoient trouvé des chevaux; ceux qui les montoient se mirent à la tête

autres, pour les couvrir & leur donner le temps de se remettre un peu de leur premiere fatigue.

Bajazet remarquant la fiere contenance des François, les fit attaquer avec plus de précaution. Les Janissaires s'avancerent au petit pas en serrant leurs rangs, ayant les Spahis sur les ailes. Les François leur présenterent un front peu étendu, mais tout hérissé de lances & de piques. Ils se laisserent approcher sans tirer aucun trait, & se voyant près d'être joints par les Turcs, ils lancerent une nuée de fléches, & abbatirent un grand nombre d'ennemis.

Boucicaut & le Comte de Nevers, suivis d'Enguerrand de Couci, du Comte d'Eu, de l'Amiral de Vienne, & de la Tremouille, se jetterent alors dans leurs rangs éclaircis, & porterent de tous côtés le désordre & la mort. Les Turcs transis de crainte, leur auroient laissé libre le chemin de la retraite; mais Bajazet les animant par des menaces & des promesses, ils se serroient & se poussoient les uns les autres contre les Chrétiens comme des flots. Boucicaut & ses braves compagnons, se virent obligés de sortir de la mêlée & de rentrer dans leur bataillon

oour reprendre haleine. L'infanterie troit alors sans relâche, mais chaque 1401.
nstant diminuoit leur nombre; les Spahis faisoient des décharges terribles, & coupant avec leurs sabres le bois des lances qu'on leur présentoit, désarmoient les Chrétiens, & pénétroient dans leurs rangs.

Leurs cavaliers firent alors une seconde sortie, & leur premier effort obligea les Spahis de se retirer fort loin & en désordre; Boucicaut & les autres les poursuivirent avec ardeur, & Bajazet saisissant cet instant favorable, fit avancer un corps de Janissaires, qui se mit entre eux & leur infanterie. On ne peut exprimer le désespoir de Boucicaut, & de tous ceux qui combattoient avec lui; ils se trouvoient séparés les uns des autres, & hors d'état de rejoindre leur gros. Pour comble de malheur leurs chevaux tomberent de fatigues & de blessures, & ils se trouverent à pied au milieu d'un monde d'ennemis. Boucicaut, combattant comme un lion, s'écrioit, *amis, vendons cher notre vie à cette chiennaille.* En même temps il abbatit à coups de sabre tout ce qui se présentoit devant lui. L'Amiral de Vienne, quoique percé de coups, se

Action glorieuse du Maréchal de Boucicaut.

des autres, pour les couvrir & leur
1401. donner le temps de ſe remettre un peu de leur premiere fatigue.

Bajazet remarquant la fiere contenance des François, les fit attaquer avec plus de précaution. Les Janiſſaires s'avancerent au petit pas en ſerrant leurs rangs, ayant les Spahis ſur les ailes. Les François leur préſenterent un front peu étendu, mais tout hériſſé de lances & de piques. Ils ſe laiſſerent approcher ſans tirer aucun trait, & ſe voyant près d'être joints par les Turcs, ils lancerent une nuée de fléches, & abbatirent un grand nombre d'ennemis.

Boucicaut & le Comte de Nevers, ſuivis d'Enguerrand de Couci, du Comte d'Eu, de l'Amiral de Vienne, & de la Tremouille, ſe jetterent alors dans leurs rangs éclaircis, & porterent de tous côtés le déſordre & la mort. Les Turcs tranſis de crainte, leur auroient laiſſé libre le chemin de la retraite; mais Bajazet les animant par des menaces & des promeſſes, ils ſe ſerroient & ſe pouſſoient les uns les autres contre les Chrétiens comme des flots. Boucicaut & ſes braves compagnons, ſe virent obligés de ſortir de la mêlée & de rentrer dans leur bataillon

r... avec leurs sabre
des lances qu'on leur présent
:moient les Chrétiens, & pé
nt dans leurs rangs.
ɜurs cavaliers firent alors une
.e sortie, & leur premier eff
ʒea les Spahis de se retirer f
& en désordre; Boucicaut & l
's les poursuivirent avec ardeur
'ajazet saisissant cet instant fav
, fit avancer un corps de Janis
, qui se mit entre eux & leur in-
ie. On ne peut exprimer le dé-
- de Boucicaut, & de tous ceux
mbattoient avec lui; ils se trou-
séparés les uns des autres, &
l'état de rejoindre leur gros.
ɔmble de malheur leurs chevaux
ɜnt de fatigues & de blessures,
trouverent à pied au milieu
onde d'ennemis. Bou...

pris & désarmé. Le Sire
mouille eut bientôt le m
nombre l'accabla & il se
guerrand de Couci, d'une
ordinaire & d'une force
vendit plus cher sa défai
queurs : chacun de ses co
une mort certaine, les cu
boucliers étoient une dés
Les plus braves d'entre le
s'attacherent à lui, ils l'as
quelque sorte, & n'oserent
que quand il fut terrassé.

Boucicaut resté seul su
de bataille, vit de tous có
dats & ses amis au pouvo
deles, ou couchés par ter
de blessures, lui même en

à la boucherie ſans pouvoir ſe défendre, & peut-être enviſageant la mort 1401.
avec plus d'émotion que dans les combats, il jetta triſtement les yeux ſur le Comte de Nevers, dans le temps que ce Prince le regardoit lui-même. Il fut touché juſqu'au fond du cœur de la ſituation du Maréchal, & ſe tournant vers Bajazet, il lui fit ſigne, en mettant les deux doigts de la main l'un contre l'autre, qu'ils étoient extrêmement unis. Le Sultan comprit que Boucicaut étoit frere, ou proche parent du Comte de Nevers, & il ordonna de le délier. Ainſi Boucicaut fut ſauvé d'une mort qu'il croyoit certaine, & fut reconduit dans ſa priſon avec les malheureux compagnons de ſon eſclavage.

Pendant que Bajazet réparoit le deſordre que les Chrétiens avoient faits ſur ſes terres, il envoya les Priſonniers avec une forte garde à Burſe. Le Sultan avoit donné ordre de les traiter avec douceur ; mais ceux qui s'étoient chargés de leur conduite, les mirent aux fers, & leur firent toutes ſortes de mauvais traitemens. Le Comte d'Eu & Enguerrand de Couci n'y purent réſiſter, & les Turcs ne furent ſenſibles à leur mort, que parce qu'ils per-

doient leur rançon; mais ils eurent de-
1401. puis plus de ménagement pour les autres, & l'on permit au Comte de Nevers d'envoyer en France pour y chercher de l'argent.

Boucicaut de son côté ayant obtenu la permission d'aller dans les Villes de la Chrétienté les plus voisines de Burse, y ramassa de quoi payer sa rançon. Mais il donna son argent aux Prisonniers, qui manquoient des choses les plus nécessaires, & se renferma avec eux. On fut surpris de cette résolution, & le Comte de Nevers, pénétré de reconnoissance, lui dit : * *Ah, Maréchal! de quel courage vous venez vous mettre de rechef en cette dure & maudite prison, pendant que vous pouvez aller franchement en France. Monseigneur,* répondit Boucicaut, *ja Dieu ne plaise, que je vous laisse en cette contrée, ce ne sera mie tant que j'aurai au corps la vie.* Le Comte de Nevers l'ayant pressé inutilement de profiter de sa liberté, le pria d'en faire usage pour obtenir de meilleures conditions de Bajazet. Le Maréchal se rendit auprès de ce Sultan, & le trouva qu'il se disposoit à marcher contre Tamerlan.

Il obtient sa liberté; beau trait de sa grandeur d'ame.

* Vie de Boucicaut.

Ce barbare, à qui il ne manqua que d'être né parmi des nations policées, 1401.
& d'orner sa valeur de quelques vertus civiles, pour être le plus fameux des conquérans; après s'être soumis tout le nord de l'Asie, étoit entré dans les Etats de Bajazet, & les parcourant en vainqueur, ne trouvoit rien qui lui osât opposer de la résistance. Bajazet apprit en frémissant les progrès du Monarque des Tartares; & croyant après sa derniere victoire que rien ne pourroit resister à sa puissance, il envoya des Ambassadeurs à Tamerlan, pour lui faire les plus grandes menaces, s'il ne sortoit au plutôt de ses Etats. Le fier Tartare n'y répondit que par de plus grands ravages, il fit égorger les Envoyés de Bajazet, & ayant gagné une bataille sanglante contre le fils du Sultan, il s'avança à grandes journées pour le vaincre lui-même, laissant par tout d'affreuses marques de son passage.

Tel étoit l'état des affaires de Bajazet, lorsque Boucicaut arriva à sa Cour. Il parla d'abord de la liberté de ses compagnons; mais le Sultan dévoré d'inquiétudes, furieux de se voir bravé au milieu de ses triomphes, ne lui répondit rien de positif, & le ren-

voya à ses Ministres. Les Turcs, dont
1401. la loi leur donne lieu de satisfaire par des moyens communs, ces passions qui font commettre ailleurs tant d'injustices, ayant au surplus une ambition médiocre, ne peuvent être corrompus que par l'intérêt. Aussi leur avidité est-elle extrême. Boucicaut fit donc agir les présens, & il apprit par leur moyen que Bajazet avoit refusé de l'entendre, parce que se voyant sur le point de soutenir la guerre à l'extrêmité de ses Etats, il balançoit à rendre la liberté aux prisonniers Chrétiens, dans la crainte qu'ils ne lui suscitassent de nouveaux ennemis dans l'Europe. L'inquiétude du Maréchal fut extrême; Bajazet étant capable pour se délivrer de la crainte qui l'agitoit, de faire mourir tous ses compagnons. Il fit agir les Ministres, les femmes du Serrail, & vint à bout d'obtenir une audience du Sultan. Il lui représenta que les Princes Chrétiens, dont il redoutoit les efforts, le ménageroient par reconnoissance s'il rendoit la liberté aux prisonniers; & qu'il les animeroit au contraire à la vengeance en les faisant mourir. Boucicaut finit cette courte harangue en offrant près de trois cens mille écus, somme im-

mense pour ce temps-là, & dont le Comte de Nevers payoit seul la moitié. 1401.

Ce Sultan céda à une offre si considérable; mais il exigea des prisonniers en serment, de ne plus porter les armes contre lui, après quoi il leur rendit la liberté, & marcha contre Tamerlan. Le Comte de Nevers reprit aussi-tôt le chemin de France, mais il perdit le Prince de Bar qui mourut à Trevise, & arriva lui-même malade à la Cour. Boucicaut ne l'avoit point quitté; ils trouverent toute la France en deuil, & les affaires dans le plus grand désordre. Le Duc de Bourgogne, quoiqu'un des plus riches Souverains de l'Europe, avoit refusé de payer la rançon de son fils, & le peuple déjà accablé d'impôts fut obligé de fournir cette somme. Cependant on murmuroit de toutes parts. Les Chevaliers revenus de Hongrie, vexoient leurs vassaux pour se remettre de leurs pertes. On connoissoit leur besoin, & on fermoit l'oreille aux plaintes.

Le Sultan rend la liberté aux Seigneurs François.

Boucicaut, quoique dans le même état que ses compagnons par rapport à la fortune, se comporta avec sa générosité ordinaire, & ne voulut pas que le malheur qui lui étoit arrivé rejaillît sur ses vassaux. Il en répara une

partie par ſon économie, & les bienfaits du Roi rétablirent entierement
1401. ſes affaires. Il fit un voyage en Guienne, ſoumit le Comte de Périgord, & ſe diſpoſa enſuite à partir pour Conſtantinople, à la tête d'un ſecours que le Roi envoyoit à l'Empereur Manuel. Le Duc d'Orléans avoit d'abord ſollicité la conduite de cette expédition; mais l'exemple du Comte de Nevers, qui s'étoit vu ſur le point d'être maſſacré par les Turcs, lui fit refuſer ſa demande, & Boucicaut fut déclaré Général des troupes deſtinées pour Manuel.

Le Maréchal va en qualité de Général au ſecours de l'Empereur Manuel.

Les Vénitiens & les Génois joignirent quelques galeres aux vaiſſeaux François, ce qui formoit une Flotte conſidérable, avec laquelle Boucicaut, après avoir gagné une bataille ſur les Turcs à la vue du port de Tenedon, ſitué à quelque diſtance du lieu où fut Troye, ſe fit voir en triomphe dans le port de Conſtantinople. L'Empereur le reçut avec les plus grands honneurs; il vouloit lui faire oublier, s'il étoit poſſible, tous les maux que les Chrétiens Grecs avoient fait aux Latins, il eut les mêmes égards pour les Chefs des Vénitiens & des Génois; ayant enſuite aſſemblé ſes forces, il ſe

mit en mer avec une Flotte compo
de vingt-quatre galeres, & de pl
ſieurs brigantins. Ils allerent deſcend
ſur les frontieres des Etats de Bajaz
& mirent tout à feu & à ſang de
lieues avant dans les terres. Enſuite
ſe rembarquerent pour aller faire
mêmes ravages ſur les terres voiſin
du Golfe de Nicomédie. Mais
Turcs avertis, ſe poſterent en gra
nombre ſur le rivage pour empêch
la deſcente.

Boucicaut voulant venger la rigue
de ſa priſon, ſe mit à la tête de
troupes, aborda le premier ſur le
vage & paſſa au fil de l'épée tous ce
des ennemis qui oſerent réſiſter. E
ſuite il s'avança vers un château

putation de ses armes, prit les mesu-
1401. res néceſſaires pour se l'aſſurer ; il fit miner le château pendant que les Chevaliers de Rhodes, toujours sous les armes, présentoient aux Infidéles un front qu'ils n'osoient attaquer. On combattit long-tems & avec vigueur ; mais enfin le château fut pris par Boucicaut qui le rasa.

Ce Général étoit dans le deſſein de pouſſer plus loin ses avantages, & de profiter de la conſternation des Turcs, lorſqu'on l'avertit que Bajazet ayant ordonné une diverſion, les ennemis s'étoient avancés juſqu'aux fauxbourgs de Conſtantinople, & avoient brûlé la plus grande partie des maiſons les plus voiſines de cette capitale. L'Empereur obligé de se défendre ne ſongea plus à attaquer. Boucicaut revint au plutôt, & la nouvelle de son arrivée diſſipa bientôt des ennemis, qui n'avoient d'autre deſſein que de l'éloigner de leur pays. Mais ils ne purent se retirer si vîte, que Boucicaut ne joignît quelques-uns de leurs vaiſſeaux, dont il se rendit le maître.

Ces succès étoient ſuffiſans pour retarder la priſe de Conſtantinople, mais non pour en aſſurer la conſervation. Les Turcs environnoient de tous

côtés cette grande ville, divisée d'ailleurs en plusieurs parties, & les Princes 1401.
Chrétiens après avoir éprouvé tant de fois la perfidie des Grecs, ne leur envoyoient jamais que de foibles secours. Emmanuel voyant que le nombre des Chrétiens venus à sa défense, ne lui permettoit pas d'entreprendre des expéditions considérables; que les Turcs revenus de leur étonnement, s'approchoient chaque jour de sa capitale, & que la disette commençoit à y regner, résolut de passer lui-même en France, dans l'espoir de reveiller le zéle des Chrétiens Occidentaux, & de les engager à faire de plus grands efforts en sa faveur. Il fit part de son projet à Boucicaut, & ce Général étant remonté sur ses vaisseaux, vint à la Cour de France avec l'Empereur de Constantinople. On reçut ce Prince avec de grands honneurs; & c'étoit la seule chose qu'on étoit résolu de lui accorder. Cependant on lui fit de grandes promesses, & le Roi d'Angleterre de concert avec Charles VI, s'engagea à lui fournir un certain nombre de troupes, que Manuel ne put emmener faute d'argent.

Boucicaut revient en France.

Ce Prince étoit encore en Europe, lorsqu'il apprit la funeste catastrophe

arrivée à Bajazet, sa défaite, sa dure
1401. captivité & sa mort déplorable. Cette nouvelle le délivra d'une partie de ses inquiétudes; car ce Sultan, tout éloigné qu'il étoit, n'avoit cessé d'ordonner de nouvelles entreprises contre Constantinople. Heureusement pour Manuel, Boucicaut touché de la triste situation de ses affaires, avoit conclu une paix avantageuse entre ce Prince & un de ses neveux qui s'étoit ligué avec les Turcs, & laissé à Constantinople le Sire de Chateaumorant, avec cent hommes d'armes & quelques autres troupes, pour soutenir la garnison.

Un Chrétien Latin rassuroit plus le peuple que dix soldats Grecs. Mais peu de jours après que Manuel eut appris la mort de Bajazet, il fut instruit que la famine étoit augmentée de telle sorte à Constantinople depuis son départ, que les malheureux habitans de cette ville, après s'être nourris longtemps d'herbes, de cuirs, de rats, de souris, & de tout ce qu'ils trouvoient capable de soulager leur faim dévorante, crioient par troupes dans les rues & sur les remparts, appellant la mort à leur secours, & se précipitoient du haut des murailles, en se rendant aux Turcs pour trouver la fin de leur

misere. On lui dit encore que Chateaumorant, à la tête des François, avoit assez de peine à contenir le reste de la garnison, & qu'il avoit à défendre la ville contre les Turcs qui la bloquoient & contre ses propres habitans. Manuel se disposa aussi-tôt pour son départ, & ce Prince arriva à Constantinople dans le temps que ses peuples délivrés du voisinage des Turcs par les soins de Chateaumorant, commençoient à respirer. 1401.

Boucicaut délivré des fatigues de cette guerre, demeura à la Cour, où le Roi, les Ducs de Berri, de Bourgogne, & particulierement le Duc de Bourbon, lui donnoient chaque jour de nouveaux témoignages d'estime & de confiance. Il se servoit de son crédit pour obliger les malheureux & soulager les opprimés. Son cœur étoit sensible à toutes sortes d'injustices, il employoit souvent ses biens, & risquoit sa propre vie pour reparer celles qui venoient à sa connoissance.

Il y est reçu avec distinction.

Un grand nombre de Princes & de Seigneurs, étant morts dans les dernieres guerres, avoient laissé leurs veuves dénuées d'appui & de protection; des gens avides profitant de leur foiblesse, disputoient leurs droits,

1401. s'emparoient de leurs biens, & sous prétexte d'arbitrage, les privoient des effets contestés. Ensorte que ces veuves désolées, n'ayant pour défense que des larmes, se trouvoient dépouillées & réduites à manquer du nécessaire, & n'obtenoient tout au plus qu'une compassion stérile.

Il protége la veuve & l'orphelin : ce qu'il fit en leur faveur.

Boucicaut touché de leur état, résolut de soutenir leurs intérêts. Il sollicita en leur faveur, donna à quelques-unes de son propre revenu, & voulant leur acquérir un plus grand nombre de protecteurs à la fois, il institua, avec la permission du Roi, un nouvel Ordre composé de treize Chevaliers, qui s'engageoient par serment à défendre les droits des Dames & Demoiselles, contre l'injustice de tous ceux qui attenteroient à leur honneur & à leur bien. Ils dresserent des Statuts en forme pour être la regle de leur conduite ; la Cour les approuva, & chacun des Chevaliers y apposa son sceau Ces Chevaliers étoient Charles d'Albret, le Maréchal de Boucicaut, Boucicaut son frere, le Sire d'Aubissecourt, Jean de Ligneres, Chambrillac, Castelbaïac, Gaucourt, Betas, Chateaumorant, Bonnebant, Coleville & Torsai. Dans les premiers

temps, tous ces Chevaliers se comporterent avec beaucoup de zéle ; mais cet établissement eut dans la suite le sort de tous ceux qui dépendent seulement du caprice des particuliers, & qui ne sont fondées sur aucunes vues d'intérêt. 1401.

L'absence du Maréchal de Boucicaut, fut une des principales raisons de la décadence de son Ordre. Souvent employé pour des expéditions de longue haleine, il étoit obligé de tolérer le relâchement de ses confreres qui se disperserent en peu de temps, sans qu'on se mît en peine de leur donner des successeurs.

On a vu que les Génois déchirés entr'eux par des divisions intestines, s'étoient donnés à la France au commencement du regne de Charles VI. Tant qu'ils furent malheureux ils demeurerent soumis; mais la sagesse des Gouverneurs à qui le Roi avoit confié l'administration de leurs affaires, étant venue à bout d'en reparer le désordre, ils commencerent de nouveau à signaler leur inquiétude naturelle. On crut que pour les contenir il étoit nécessaire de leur envoyer pour Gouverneur un homme dont la dignité leur convînt, & qui fût en état par

ſon courage de ſoumettre ceux qui
1401. chercheroient à remuer. On exigeoit encore en lui de la modération & de l'adreſſe. La Cour ſçavoit qu'il ſe verroit obligé de ſacrifier quelques victimes; mais elles devoient être choiſies, pour ne point exciter un peuple que l'on vouloit châtier & non pas détruire.

Les Ducs de Bourgogne & de Berri ſe diſputoient la nomination de ce Gouverneur. Il pouvoit ſervir beaucoup pour leur autorité, & donner un nouveau relief à leur crédit. D'ailleurs cette place étoit vivement ſollicitée par les plus grands Seigneurs de la Cour. Le Gouvernement de Génes étoit une eſpece de Souveraineté. La Cour étoit contente auſſitôt que les peuples ſembloient ſatisfaits; le Gouverneur étoit chargé des négociations avec les Princes voiſins, & déclaroit à ſon gré la guerre ou la paix. Le Duc de Bourbon détermina les Princes, freres du Roi, à nommer Boucicaut: & ils y conſentirent d'autant plus volontiers, qu'il ne s'étoit jamais déclaré pour aucun parti, & que ſon pere leur avoit toujours paru également attaché. De plus on étoit perſuadé du ſçavoir du Maréchal, qui s'étoit particulierement adonné à l'étude de

Il eſt nommé Gouverneur de Génes.

la politique. Son pere s'étoit au
avantageusement distingué dans pl
sieurs négociations qui lui avoient
confiées ; jusques-là, que les Hérau
d'Armes, qui préféroient la valeur
Saintré à la sienne, avoient fait
quatre vers sur ces deux guerriers :

Quand vient à un assaut
Mieux vaut Saintré que Boucicaut.
Mais quand ce vient à un traicté,
Mieux vaux Boucicaut que Saintré.

Le Maréchal avoit la même cap
cité que son pere, & plus de bonhe
dans le métier des armes. Les Du
de Bourgogne & de Berri, desirant
l'attacher plus particulierement,

rent avec de grands honneurs, & sortirent en foule au-devant de lui en poussant des cris de joie, sans songer aux maux que sa situation l'obligeroit de leur faire un jour. Aussi-tôt que la Noblesse de Génes fut instruite de l'arrivée de Boucicaut à Milan, elle se rendit auprès de lui avec des équipages magnifiques, témoignant un zéle extrême pour leur nouveau Gouverneur. La connoissance qu'il avoit du caractere des Génois, fit qu'il les reçut avec beaucoup de froideur. Peu surpris d'un accueil qu'ils sçavoient mériter, ils écrivirent néanmoins à leurs compatriotes pour les prévenir sur ce qu'ils avoient à faire, dans l'espérance d'adoucir l'esprit du Maréchal, à force de lui rendre des honneurs.

1401.

Il part pour s'y rendre: honneurs qu'on lui rend de toutes parts.

Peu de jours après, il partit de Milan pour se rendre à Génes, & tout le peuple de cette grande ville, sortit pour le recevoir. Le Maréchal affecta plus que jamais de se montrer froid & réservé, & ne paroissant jamais environné que d'une garde nombreuse. Cette foule de noblesse venue avec lui de France, le laissoit à peine approcher des Génois, comme s'ils avoient craint quelque attentat de leur part. Ceux-ci ne doutant point

qu'une si grande défiance ne leur an-
nonçât quelque chose de funeste, at- 1401.
tendirent avec inquiétude ce que Boucicaut leur préparoit.

Le lendemain de son arrivée, il fit publier une Ordonnance par laquelle il étoit enjoint à tous les habitans de Génes, sous peine de la vie, de porter au Palais tout ce qu'ils avoient d'armes offensives & défensives, sans en excepter leurs épées & poignards, leur permettant seulement de garder leur couteau à couper du pain. Les principaux de la ville obéirent les premiers, & à leur exemple les autres Citoyens s'empresserent de donner cette marque qu'on exigeoit de leur soumission. Le Gouverneur ayant fait mettre toutes ces armes en sûreté, fit publier sur le champ une défense de tenir aucune assemblée en quelque lieu que ce fût, dans la crainte que les Génois irrités de la perte de leurs armes, ne formassent entr'eux des desseins contraires aux vues du Gouvernement.

Ensuite Boucicaut manda la Noblesse, & les principaux Bourgeois au Palais, les ayant assemblés, il dit :

Discours qu'il fit au Génois.

» Que le Roi, son Maître, l'avoit en-
» voyé pour commander dans leur
» ville, parce qu'ils avoient témoigné

» que sa personne leur seroit agréable.
1401. » Je vous remercie, ajouta-t-il, de la » bonne opinion que vous avez de » moi, & de la confiance que vous » me témoignez. Je suis venu pour » récompenser & pour punir : porté » d'inclination à répandre sur vous des » bienfaits, je n'employerai que malgré moi la rigueur & les châtimens. » Je vous exhorte à vivre en bons Citoyens & en fidéles Sujets. Je vous » rendrai une exacte justice, & toutes » les forces du Roi seront employées » pour vous défendre; votre commerce protégé par un si puissant Prince » deviendra florissant, & votre Patrie » recouvrera sa premiere splendeur. » Mais si continuant de vivre désunis » entre vous, je m'apperçois de quelques mouvemens suspects, j'employerai, pour les réprimer l'autorité dont je suis revêtu. D'ailleurs » mon dessein est de vivre avec vous » en ami & en citoyen, voulant seulement être parmi vous le premier » exemple de la fidélité que nous devons tous au Roi. »

Ce discours fut suivi de mille acclamations, & les citoyens firent un nouveau serment de fidélité. Après quoi Boucicaut se fit nommer les prin-

cipaux auteurs des dernieres conſpirations. Boucanegra fut mis à leur tête, 1401.
il avoit projetté quelque temps avant l'arrivée du Maréchal à Gênes, d'égorger tous les François qui étoient dans cette ville, & de reprendre leur ancien gouvernement. Il pouvoit ſe garantir par la fuite des pourſuites de Boucicaut; mais fier du grand nombre de ſes amis, de ſes alliances, & ſe faiſant honneur de ſon crime, il témoigna plus d'audace que jamais, & demeura tranquille dans ſa maiſon.

Le Gouverneur envoya ſes gardes pour l'arrêter. Alors toute ſa fierté tomba, & voyant que tous les appuis dont il s'étoit flatté ne l'empêcheroient point de périr, il envoya prier Boucicaut d'avoir égard à ſa naiſſance, & aux ſervices qu'il avoit rendus à la France dans les premiers temps de ſa domination ſur les Gênois. Les principales familles de Gênes écrivirent en même temps au Roi pour implorer ſa clémence, & ſolliciterent vivement Boucicaut en ſa faveur. Le Maréchal naturellement porté à la modération, ſouhaitoit de pouvoir ſauver Boucanegra; mais ayant reçu des ordres preſſans de la Cour à ce ſujet, il le fit étroitement garder avec

1401. ses complices. Mais pour faire connoître qu'il n'agissoit point par passion, & que l'intention du Roi n'étoit point d'établir à Gênes le despotisme & la tyrannie, il voulut que l'on travaillât au procès des coupables selon les regles ordinaires de la justice, permettant aux amis qui leur restoient d'agir en leur faveur, & d'employer tout ce qui pourroit servir à leur justification.

Mort de Boucanegra.

Boucanegra fut déclaré par ses Juges traître à la Patrie, criminel de lèse-Majesté, & comme tel condamné à avoir la tête coupée. Alors les sollicitations redoublerent auprès de Boucicaut. Les Gênois lui promettoient que ceux de leurs Citoyens les moins favorables au gouvernement affranchis, touchés de cette marque de clémence, ne s'écarteroient jamais de leur devoir, s'il vouloit sauver la vie à celui de leurs Citoyens auquel ils étoient le plus attachés. Cette raison, que les amis de Boucanegra alléguerent imprudemment au Gouverneur, le détermina à l'abandonner à la rigueur de la Justice. L'attachement que les Gênois témoignoient pour sa personne, pouvoit avoir des suites dangereuses avec un homme du caractere

de Boucanegra. Rien ne put le ſauver, & ce fameux coupable fut exécuté publiquement avec un grand nombre de ſes complices. Cet exemple de ſévérité fut ſuivi d'un autre qui inſpira encore plus de terreur aux Gênois. Un des Chevaliers qu'il avoit chargés de la garde des criminels, s'étant laiſſé corrompre, il lui fit couper la tête. 1401.

En même temps les places publiques de la ville étoient gardées par des ſoldats François, qui redoutoient autant la juſtice de Boucicaut que les Gênois eux-mêmes. A ces ſupplices ſuccéderent d'autres châtimens; pluſieurs Citoyens furent exilés, & d'autres bannis pour toujours. Il eut la même attention pour régler la police. Depuis long-temps les Gênois étoient regardés par les autres peuples avec une eſpece d'horreur; & n'avoient de communication avec eux que pour ce qui concernoit le commerce.

Le Maréchal rétablit la paix dans Gênes.

Boucicaut entreprit de rétablir avec la paix & la tranquillité, la réputation des Gênois par rapport aux mœurs. Il fit une exacte recherche de tous ceux qui donnoient de mauvais exemples, & les chaſſa de la ville; en même temps il établit une forte garde pour veiller nuit & jour à la ſûreté des

Citoyens. Ayant choisi ceux qui passoient pour être plus instruits & plus
1401. vertueux, il les chargea de juger les autres, se réservant de prononcer en dernier ressort. Le Gouverneur composa ensuite son Conseil des principaux Nobles de la Ville, donnant toujours la préférence au mérite & au sçavoir.

Les anciens Tribunaux furent conservés, mais il les remplit de sujets capables, & dont il étoit assuré de la fidélité : leur enjoignant de suivre les coutumes établies, à l'exception de celle de vendre la justice, & de la sacrifier au plus puissant. Par son ordre on publia dans la Ville & aux environs, que si quelqu'un avoit à se plaindre de l'oppression des gens de guerre, ou de l'iniquité des Magistrats, il n'avoit qu'à lui porter ses plaintes. Alors on vit arriver à Gênes une foule de Citoyens que le désordre en avoit éloignés ; les Marchands ne craignant plus d'être exposés au pillage y apporterent leurs étoffes & leurs denrées, & le commerce reprit son cours naturel.

Les Génois aussi satisfaits de ces arrangemens favorables qu'ils avoient été effrayés d'abord des supplices de

qu avoit fait sur leurs esprits
ruction de deux Forts munis
nne Artillerie, & qu'il avoit
, l'un sur le Port & l'autre
Ville, persuadé que les Gê-
oyant resserrés de toutes parts,
ent rien tenter de contraire à
oir.

caut crut alors de pouvoir Il s(
er tout entier aux progrès de r tab
merce; & de concert avec ment
imeux négocians, il envoya merce
ires les Colonies que les Gê-
ent à Capha en Tartarie, à
fait aujourd'hui une partie
ntinople, dans l'Isle de Scio
où ils tenoient Famagouste,
us les lieux où ils avoient
ablis. Par tout R--

1401. Turenne sa femme. Il y consentit pour leur témoigner sa confiance; mais il ne jouit pas long-temps du plaisir de cette réunion. Ayant appris que le Roi de Chipre avoit mis le siége devant Famagouste, il assembla une armée dans le dessein d'aller en personne au secours de cette Ville. Mais avant de rien entreprendre, il envoya des Ambassadeurs au Roi de Chipre, pour l'exhorter à la paix. Ce prince y étoit peu disposé, il croyoit Boucicaut trop occupé à contenir les Gênois pour être en état de le venir attaquer, & il répondit fiérement que la ville de Famagouste ayant appartenu de tout temps aux Rois de Chipre, il étoit en droit de la reprendre sur des usurpateurs.

Il quitte Génes pour aller contre le Roi de Chipre.

Le Gouverneur de Gênes ayant prévu cette réponse avoit tout préparé pour son départ. Il laissa le Sire de la Vieuville pour commander en son absence, & monta ensuite sur sa Flotte, qui étoit de huit galeres & de quelques vaisseaux, [illegible]t voile vers l'Isle de Rhodes. Boucicaut navigeoit depuis deux jours, lorsqu'il fut averti qu'il étoit suivi par treize galeres des Vénitiens. Ils lui avoient caché cet armement avec soin, ce qui lui causa une grande inquiétude. Il craignoit

que les Vénitiens ne voulussent profiter de cette circonstance, pour se venger de leurs longs différends avec les Gênois. Boucicaut les envoya reconnoître, & chargea même un Hérault de demander au Commandant de ces galeres, si son dessein étoit de se joindre avec eux contre le Roi de Chipre, ou de soutenir les intérêts de ce Prince. Les Vénitiens le reçurent favorablement; mais ils le renvoyerent sans lui donner de réponse positive, ce qui redoubla l'inquiétude de Boucicaut; cependant il continua sa route tenant son monde jour & nuit sous les armes, jusqu'à son arrivée dans le Port de Rhodes. 1401.

Son entrevue avec le grand Maître de Rhodes.

Philippe de Naillac, Grand Maître de l'Ordre de Saint Jean, vint avec ses Chevaliers le recevoir à l'entrée du Port, & le conduisit à son Palais. Ils s'entretinrent ensemble du sujet qui armoit les Gênois contre le Roi de Chipre, dont ce Grand Maître ne put s'empêcher de condamner les desseins. Cependant il pria Boucicaut de péser murement les inconvéniens qui s'ensuivroient d'une guerre entre les Chrétiens, dans le temps que les Turcs étoient prêts de s'emparer de Constantinople, & de porter le fer & le feu jusques dans le sein de l'Europe.

1401. Le Gouverneur de Gênes touché de ces raisons, consentit à envoyer une seconde fois au Roi de Chipre pour lui proposer la paix, mais en attendant sa réponse, il fit venir de tous côtés de nouvelles galeres, bien résolu de pousser la guerre à toute rigueur, si les Cipriots n'abandonnoient le siége de Famagouste. La réponse de leur Roi fut conforme à celle qu'il avoit déjà rendue; & Boucicaut se disposoit à remonter sur ses galeres pour marcher contre lui, lorsque le Grand Maître le vint conjurer au nom de la Chrétienté, de différer encore son départ de quelque temps, l'assurant qu'il iroit en personne trouver le Roi de Chipre, & qu'il en obtiendroit la paix. Le Maréchal sensible à la résolution du Grand Maître consentit à sa demande; & ce Prince saisissant avec ardeur cette occasion de servir la Religion, monta sur sa galere, & suivi de deux autres se rendit au Port de Famagouste, pour y conférer avec le Roi de Chipre.

Boucicaut pouvoit rester à Rhodes, & attendre la fin des négociations du Grand Maître. Mais ayant dessein de donner de la réputation à ses armes, il se mit en mer & fit des courses sur

les

enal le disposoit à pousser plu
avantages, lorsqu'il reçut des
les de Chypre ; il apprit que l
Maître de Rhodes avoit obten
Souverain de cette Isle abando
le siege de Famagouste, & q
mandoit la paix.

Boucicaut ayant assemblé so
seil, demanda aux Gênois si le
ditions proposées leur sembloie
vorables, & si leur intérêt s'acc
vec les intentions du Roi de Ch
ls répondirent qu'il étoit leur c
ur arbitre, & qu'ils s'en rapport
son jugement. Alors voyant
ut concouroit à la paix, il fit
rs l'Isle de Rhodes pour s'abou
ec le Grand Maître. Ils convin
emble de ...

tenue & de circonspection, il parut
1401. froid & réservé, jusqu'à la conclusion
du traité de paix.

Et avec le Roi de Chypre, qui le comble d'honneurs.

Le Roi de Chypre voyant que Boucicaut disposoit toutes choses pour son départ; le pria de le différer pour quelque temps, & le mena ensuite visiter les châteaux & les villes fortifiées de son Isle. On lui rendit par-tout les honneurs dûs aux Souverains; & le Roi de Chypre voulant à quelque prix que ce fût gagner l'amitié de Boucicaut, lui offrit un présent de vingt-cinq mille ducats qu'il ne voulut point accepter. Le Roi charmé de cette générosité, lui demanda en quoi on pouvoit l'obliger. » En me fournissant des » troupes, répondit Boucicaut, pour » faire la guerre aux Turcs; par ce » moyen je les éloignerai de vos Etats » & de Constantinople, qu'ils tien» nent continuellement bloqués. »

Le Roi de Chypre approuvant ce dessein accorda deux galeres, dont une s'éloigna de la Flotte la nuit suivante, & regagna le Port de Famagouste. Le Maréchal surpris par une tempête violente, fut obligé d'y venir relâcher quelques jours après, mais il ne daigna point se plaindre de l'évasion de la galere, & sortit du Port

... qu'ils avoient av
tous ses projets, & des moye
rendre inutiles ; ensorte q
'il voulut tenter une descent
out le rivage couvert de trou
armi lesquelles on distinguoi
s soldats, qui avoient combat
is les ordres du fameux Tamer-
s paroissoient couverts d'armes
avec des casaques de velours,
e à la main, & tout prêts à rece-
nnemi.

icaut les considéra long-temps, l
inoissant au nombre & à la Ti
on des Infideles, l'ouvrage gr de
tiens : *A l'aide de Dieu*, dit-il, Sa
irrons pas de descendre. L'or- vo l'e
onné en même-temps dans
galeres. Elles tournerent leurs
rs le rivage, & les archers
s nuées de fleches pour ...

vec la vie ; ce qui restoit céda au nombre, & ils allerent à quelque distance du Port rejoindre le gros de leur armée, où tout se disposoit pour donner la bataille aux Chrétiens. Je dois dire que le Grand Maître de Rhodes avoit voulu suivre Boucicaut en cette expédition avec une troupe de ses Chevaliers. On a vû dans l'Histoire des Chevaliers de Saint Jean, le détail de leurs exploits ; je me contenterai de rapporter ceux de Boucicaut & de ses troupes.

1401.

leur livre ...aille.

Voyant que les Infideles se disposoient à lui livrer bataille, il alla au-devant d'eux & les attaqua si vivement, qu'ils plierent à la premiere charge ; mais leurs chefs les ayant ralliés, ils les ramenerent au combat, furieux de leur premier désavantage. La mêlée devint sanglante, les gens de Tamerlan donnant l'exemple aux autres, & s'attachant particulierement au Grand Maître de Rhodes & à Boucicaut : l'un & l'autre combattoient comme des héros. Le Grand Maître environné de ses Chevaliers, renversoit tout ce qui s'opposoit à ses coups, pendant que le Maréchal suivi d'une troupe de Braves François, ouvroit les rangs ennemis & les mettoit

en désordre. Ils ne purent résister à des charges si vives ; & les soldats de Tamerlan ayant presque tous perdus la vie, le reste de l'armée prit ouvertement la fuite. Le Grand Maître ni Boucicaut, ne voulurent point s'obstiner à poursuivre l'ennemi, & satisfaits de leur victoire, ils monterent tous deux sur leurs galeres ; le premier pour retourner dans son Isle, & Boucicaut pour faire de nouvelles descentes le long des côtes de la Barbarie. Par-tout il trouva des troupes nombreuses d'ennemis sous les armes & de nouveaux combats à livrer.

1401

Les met déroute.

Cependant les Gênois pressoient leur Gouverneur d'abandonner ces sortes d'entreprises qui leur coutoient beaucoup d'hommes & d'argent, sans servir beaucoup à la Chrétienté. Ils lui représentoient que son absence faisoit tort à leur commerce, & que les mécontens qu'ils avoient laissés à Gênes, pouvoient profiter de son éloignement pour tramer de nouveaux complots. Boucicaut se rendit à leurs instances, mais avant de prendre la route de Gênes, il voulut faire un second voyage à Famagouste, pour achever de mettre cette place importante hors d'insulte. Le Maréchal y

Il se remet en mer.

laissa une nombreuse garnison, fit
1401. venir des vivres & toutes sortes de munitions de guerre, passa ensuite à Rhodes, & fit voile vers Gênes avec quelques galeres & moins de deux milles hommes.

Les Vénitiens qui rodoient depuis long-temps dans ces mers, ayant appris la route que ce Général devoit tenir, & le petit nombre de troupes qu'il avoit sous sa conduite, résolurent de l'attaquer à son retour. Manquant de prétexte, ils répandirent partout que le Maréchal avoit tenté de détruire leur commerce dans l'Orient, & qu'il avoit attaqué plusieurs de leurs vaisseaux. Boucicaut ignorant ces faux bruits ne pouvoit y répondre, & les Vénitiens se flattant d'en avoir imposé aux Peuples commencerent à le poursuivre, & en peu de jours ce Général apperçut leur Flotte qui suivoit ses galeres.

Les différens avis qu'il avoit reçus de tous côtés, ne lui permettoient pas de douter de leur dessein; mais il se trouvoit le plus foible, & d'ailleurs voulant éviter tout sujet de rupture, il défendoit de faire aucune manœuvre capable de découvrir son inquiétude aux Vénitiens. Ceux-ci s'appro-

choient de plus en plus, & s'arrêterent seulement lorsqu'ils virent le Maréchal entrer dans le Port de Sapience, vis-à-vis la ville de Modon, où ils allerent aborder, se tenant toujours à sa vue. Voyant que Boucicaut quittoit l'Isle de Sapience, les Vénitiens sortirent aussi de celui de Modon, avec un renfort de deux galeres; alors se croyant assurés de la victoire, ils préparerent tout pour le combat. 1401.

Boucicaut remarquant leur manœuvre, s'y disposoit aussi de son côté; mais avec prudence & de telle sorte, que les Vénitiens ne devoient avoir aucune excuse. Enfin ils donnerent le signal, & déployant toutes leurs forces, ils envelopperent les galeres de Boucicaut. Ce Général se défendit avec un courage extraordinaire, animant ses troupes par ses actions bien plus que par ses paroles. *Amis*, s'écrioit-il, *vengeons-nous de ces traîtres, n'ayez peur du grand nombre.* Ses principaux Officiers faisoient de leur côté des prodiges de valeur, sautant dans les vaisseaux ennemis, ou les heurtant avec les éperons de leurs galeres. En même-temps ils lançoient des nuées de traits & des bombardes, dont tous les coups portoient sur les vaisseaux ennemis.

Il est attaqué par les Venitiens.

X iiij

1401. Boucicaut se trouva attaqué par trois galeres à la fois. Les Vénitiens se promettoient les plus grands avantages de sa prise ou de sa mort, & avoient choisi les plus braves d'entr'eux pour le combattre. Il auroit succombé sans doute, si les Archers Gênois qu'il avoit avec lui, tirant sans relâche sur les ennemis, n'en avoient abattus un grand nombre. Lui-même le sabre à la main, désespérant de sortir de ce danger, vouloit vendre cherement sa vie. Il se battit avec la même fureur quatre heures de suite, sans que la victoire se déclarât pour l'un ou pour l'autre parti; mais le Sire de Chateaumoran étant arrivé au secours du Maréchal, vint à bout de le dégager. Alors les Vénitiens, dont la plûpart des vaisseaux étoient ouverts de tous côtés, prirent la fuite, amenant avec eux trois des galeres de Boucicaut qui s'étoient trop avancées, & que ce Général ne fut point en état de secourir.

Il se dégage avec une intrépidité sans exemple.

Il rallia les autres, & alla lui-même les visiter, ne doutant point qu'il n'eut péri un grand nombre de ses gens dans l'action : *Bien vous promets*, dit un Historien contemporain de ce Capitaine, *qu'ils ne sembloient mie gens qui venoient de fêtes ou de danses*,

[redacted]

car à merveilles étoient lassés, navrés, & dérompus. Le Maréchal eut un soin 1401.
particulier des blessés, & leur promit de les venger au plutôt de la perfidie des Vénitiens, & de la captivité de plusieurs de leurs compagnons, qui s'étoient trouvés enlevés sur les galeres. En effet dès que le Gouverneur de Gênes fut arrivé dans cette ville, on y fit par ses ordres, de grands préparatifs pour faire la guerre aux Vénitiens.

Les prisonniers ne pouvant espérer leur liberté que par la paix, lui écrivirent les lettres les plus suppliantes pour-qu'il cessât d'armer, lui représentant que les Vénétiens étoient capables de les faire mourir s'ils essuyoient quelque nouvelle perte.

Les Gênois se joignirent aux pri- Il est rappellé à Genes.
sonniers. Ils convenoient que la trahison de leurs ennemis méritoit d'être punie ; mais que l'état de leurs affaires ne leur permettoit pas de satisfaire ce juste ressentiment. Cependant Boucicaut continuoit ses préparatifs, lorsqu'il reçut un ordre exprès de la Cour de France de s'accommoder avec les Vénitiens.

Le Maréchal obéit malgré sa répugnance ; mais ayant appris que la République en avoit imposé au Roi, &

qu'elle l'accusoit de les avoir attaqués,
1401. il écrivit cette lettre au Doge & à Carlonezi, Commandant de la Flotte.

» Au nom de Dieu qui toutes choses a faites, &c. Nous Jean le Maingre, dit Boucicaut, Maréchal de France & Gouverneur de Gênes, à vous Michel Stenoduc de Venise, & Carlozeni Citoyen d'icelle, fais savoir que j'ai reçu la copie d'une Lettre que vous avez envoyée au Roi. Elle est fondée sur le mensonge, sans y avoir nul mot de vérité. Vous dites vous, Carlozeni, que nous tournames les proues contre vous autour de Modon.... Je vous réponds en la maniere qui s'ensuit, que voyant vos galeres & vaisseaux venans en bataille & ordonnance, vous de qui la volonté traîtreuse de long-temps ardés en votre courage, je fis signe à tous les miens que chacun feît à son pouvoir..... Vous sçavez que deux fois de fuite par ma galere la vôtre fut courue, & que si la besogne eût été à partir à nous d'eux je l'eusse bientôt dépêchée.... Et pour venir à la conclusion de cette mienne Lettre, je dis à vous Duc de Venise, que si l'avez ordonné vous avez fait comme faux

» traître & mauvais. Et je dis & dirai
» que les Lettres que vous avez écrites 1404.
» au Roi, sont fausses & mauvaises
» mensonges, & que mauvaisement
» aurez menti & mentirez, &c. » J'ai rapporté ce fragment de la Lettre de Boucicaut pour donner une idée du style des Grands de ce temps-là, & du respect qu'ils avoient pour les Souverains étrangers.

Cette affaire étant terminée, Boucicaut ne songea plus qu'à procurer de nouveaux avantages aux Génois. Il contracta des alliances avec les Princes voisins, vainquit le Duc de Milan qui lui avoit déclaré la guerre, & fit ses efforts pour accommoder les paysans avec leur Seigneur contre lequel ils s'étoient révoltés. Mais ces peuples perfides ne reconnurent ses bons efforts qu'en pillant ses équipages, & tuant ceux de ses gens qu'il avoit envoyés à leur secours.

Cependant le Maréchal sacrifiant sa vengeance particuliere à l'intérêt de son Maître, continua de traiter avec eux, jusqu'à ce que les Florentins à qui ils venoient d'être rendus, eurent déclaré que leur République prêteroit hommage de cette Seigneurie au Roi.

Mais les Pisans ayant refusé de se sou-

mettre & se voyant assiégés par les Flo-
04. rentins, s'offrirent tour à tour au Roi Lancelot, & enfin aux Ducs d'Orleans & de Bourgogne. Ils écrivirent à Boucicaut de cesser de les combattre. Mais le Maréchal ayant reçu du Roi des ordres contraires, il se vit dans la nécessité de déplaire à ces deux Princes qui ne cesserent depuis ce temps-là de lui rendre de mauvais offices.

Boucicaut recevant alors toutes sor-
407. tes de désagrémens à Gênes, où il se vit moins considéré aussi-tôt qu'on le sçut mal avec la Cour, conçut le projet d'aller porter la guerre dans le pays des Infideles, espérant de finir ses jours avec gloire dans cette entreprise. Mais le Roi de Chypre, qui lui avoit d'abord envoyé demander du secours, ayant ensuite refusé de le seconder, le Maréchal abandonna ce projet, & tourna toutes ses vues du côté de l'Italie. L'Eglise continuoit d'être divisée par un schisme, Pierre de Luna & Gregoire se disputoient la Thiarre, & avoient chacun leurs partisans. La France se déclara contre le premier, & envoya ordre à Boucicaut de se saisir de sa personne; mais il eut le temps de se sauver sur les galeres en Roussillon, d'où il se retira à Perpignan.

... avec lui, à l'
de la vente qu'il avoit faite de
de Piſe aux Florentins, lorſq
geant tout à coup de diſpoſit
Prince s'étoit déclaré contre l
chal. Celui-ci ſongea à s'en
en achevant le traité par leque
pere de Gabriel, conſentit à
mettre le Duché de Milan po
réuni à la couronne de France.
tôt il emprunta de l'argent des (
mit ſur pied une armée compc
François & d'Italiens, & pa
Gênes, laiſſant pour y c[illegible]an
ſa place un Chevalier Fr[illegible] n
Choleton.

Il prit en chemin faiſant To
& quelques fortereſſes des en
qu'il remit entre les mains du (
de Pevia ...

d'or pour marque de fa fuprême autorité, & on le fit affeoir fur un thrône, comme repréfentant la perfonne du Roi de France. Il reçut le ferment de fidélité du Duc, & s'obligea réciproquement au nom du Roi, à le défendre & fecourir envers & contre tous.

1408.

Rien n'étoit plus beau, plus glorieux, plus avantageux pour la Couronne de France, que d'étendre ainfi fa protection & fa domination au-delà des Alpes, fur des Etats confidérables. Mais dans le temps que le Maréchal de Boucicaut donnoit fes ordres pour affurer au Roi cette nouvelle acquifition, & qu'il fe difpofoit à envoyer des garnifons Françoifes en divers places du Duché de Milan, pour marcher enfuite contre les factieux, il apprit que les Génois s'étoient révoltés, qu'ils avoient fait main baffe fur tous les François, & maffacré le Sire de Choleton, qu'il avoit laiffé pour commander en fa place.

Révolte des Génois.

Ce furent les Gibelins de Gênes qui fe chargerent de l'exécution de ce perfide deffein, étant appuyés en dedans par les Doria & les Spinola, & au-dehors par Facini de l'Efcale, & par Théodore Marquis de Montferat, qui fut proclamé Prince de Gênes. Les

Historiens ne s'accordent pas sur la cause de cette révolution. Notre Histoire l'attribue à la seule inconstance des Gênois. Les Histoires d'Italie en rejettent la faute sur le Maréchal de Boucicaut. Les uns appellent fermeté certains exemples de justice qu'il avoit faits & jugés nécessaires pour établir & maintenir la tranquillité dans la République. Les autres l'accusent d'une trop grande sévérité, & d'avoir abusé de l'autorité qu'il avoit acquise par les grandes choses qu'il avoit faites à l'avantage de cet Etat. Ils se contredisent les uns les autres, principalement sur les motifs de la mort de Gabriel Viscomti, à qui le Maréchal avoit fait couper la tête à Gênes. Les François assurent que ce Seigneur qui avoit été long-temps fort attaché au Maréchal, avoit conspiré avec Facini de l'Escale pour se rendre maître de Gênes, & qu'il en fut convaincu par les lettres qu'on intercepta.. Les Italiens disent au contraire, que cette conspiration ne fut qu'une pure chimere, & un crime faussement supposé à Viscomti par le Maréchal, qui lui étant redevable de quatre-vingt mille écus d'or à l'occasion de la vente de Pise aux Florentins, & de la cession

1408.

toujours la franchise & la
Il est donc très-vraisemblab
accusation ne fut qu'une c
l'invention des séditieux 8
de la conspiration, pour
quelque couleur de justic
lieu de traiter ce Marécha

Le Maréchal sort de Milan & va droit à Gênes.

Boucicaut, sur les avis
dition, sortit de Milan, m
tôt vers Gênes, & se fit joi
Sire de la Fayette, qui c
quelques troupes de ce cô
les factieux s'étoient déjà r
tres de la Citadelle, où
meuré très-peu de Franço
que toutes les forteresses
blique avoient secoué le jo
de Milan voyant les affaire

[redacted]

qu'on regardoit en France & en Italie, comme le chef-d'œuvre d'une prudence consommée. 1408.

Il est commun de rendre les grands hommes responsables du caprice de la fortune, sans leur tenir compte de ce qu'on doit à leur habileté, lorsqu'elle n'est point couronnée d'heureux succès. Cependant on arrêta tous les Gênois qui étoient à Paris. La République écrivit au Roi une lettre fort soumise & remplie de plaintes contre le gouvernement tyrannique du Maréchal, & de protestations d'attachement aux intérêts de la France. Un tel attentat en d'autres conjonctures ne seroit pas demeuré impuni. Mais pour soutenir la gloire de la nation au-dehors, il falloit que l'Etat fût tranquille au-dedans, & c'étoit un bonheur dont la France ne jouissoit pas alors, les jalousies, les inimitiés, les défiances s'étant bientôt réveillées à la Cour, & l'esprit de faction ayant recommencé à la troubler plus que jamais.

Il repasse les Alpes & revient en France.

Boucicaut de retour en France également sollicité par tous les Princes du Sang Royal, les assura de son respect pour leurs personnes, en leur protestant que rien ne seroit capable de lui

faire oublier son devoir, ensorte qu'il
1415. demeura long-temps sans emploi.

Le Roi venoit de faire la paix avec le Duc de Bourgogne, éloigné de la Cour depuis l'assassinat du Duc d'Orléans frere de Charles. Mais le Roi d'Angleterre ayant alors demandé la restitution de plusieurs Provinces qu'il disoit lui appartenir, & n'ayant reçu aucune satisfaction à ce sujet, il déclara la guerre à la France, renouvellant les prétentions chimériques sur cette Couronne. Henri passa aussi-tôt la mer avec une puissante armée, & vint mettre le siege devant Honfleur qu'il prit; mais cette conquête ne délivroit point le Roi d'Angleterre de toutes ses inquiétudes. Une Flotte qui lui amenoit des vivres & du secours, battue par la tempête, venoit de périr presque à ses yeux. Hors d'état de former de nouvelles entreprises, il se vit dans la nécessité de traverser toute la Picardie pour se rendre à Calais. Cette marche étoit d'autant plus dangereuse que l'armée Françoise s'avançoit. Le nombre des troupes étoit trois fois plus grand que celui des Anglois, & elles étoient conduites par le Dauphin en personne, accompagné des Ducs d'Orleans, de Berri, d'Alençon, de

Bar, de Brabant, des Comtes de Nevers & de Vendôme, du Connétable Charles d'Albret, & du Maréchal de Boucicaut. Le Duc de Bourgogne offrit des soldats, & la ville de Paris six mille hommes entretenus à ses dépens. Mais les Princes fiers de leur supériorité, refuserent ces secours & marcherent à l'ennemi.

1415.

Il suit le Dauphin en Picardie contre les Anglois.

Boucicaut étoit déjà aux prises avec les Anglois, il les harceloit sans cesse dans leur marche, & leur enlevoit chaque jour des hommes & des chevaux; tous les passages étoient gardés; une partie de la garnison de Calais venoit d'être battue, & les Anglois enfermés de toutes parts étoient perdus sans ressource; mais la même présomption des François qui les avoit sauvés dans les plaines de Poitiers fut leur salut à Azincourt, quoiqu'ils offrissent de rendre leurs conquêtes, & réparer tous les dommages qu'ils avoient causés. Le Connétable & Boucicaut vouloient qu'on acceptât ces conditions; mais les Princes seuls s'obstinerent à vouloir la bataille; ils la donnerent & la perdirent. Sept Princes du Sang de France y furent tués avec plus de huit mille gentilshommes; cinq autres Princes furent faits

Déroute des François, le Maréchal est fait prisonnier.

Sa mort. Son corps fut apporté en
l'Eglise de Saint Martin
il fut inhumé dans la sép
ancêtres.

Tous les Historiens
des grandes qualités de
fut brave, pieux, sçavan
mérita par son zele le tit
Cavalier Chrétien, que le
Pontifes lui décernerent
justice, & se rendit d'ab
Gênois par cette vertu ;
est point qui nous assure c
prices du sort & l'inconst
ples. Boucicaut se vit haï
mes dont il avoit été le li
mourut malheureux dan
étrangere.

TABLE
ALPHABETIQ

Des Matieres contenues dan[s le] septieme volume.

A

B

D

E

J

K

L

M

[redacted]

O

P

[redacted]

T

V

la Table des M







